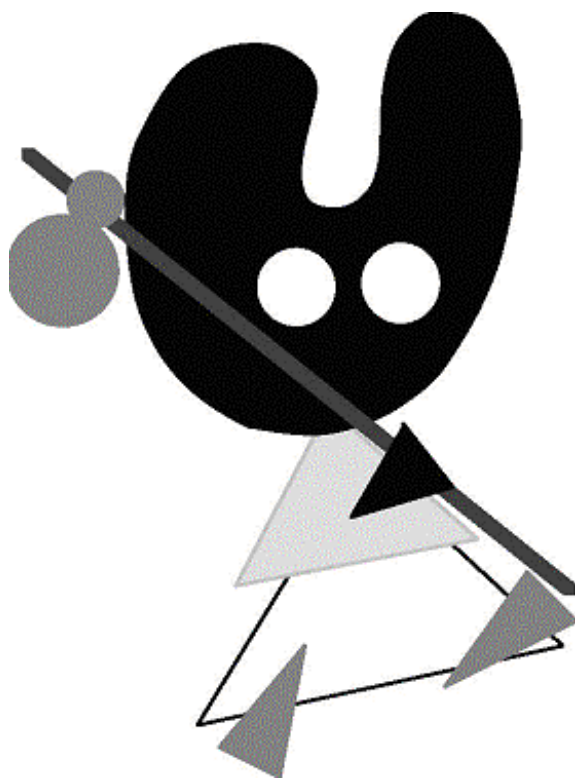


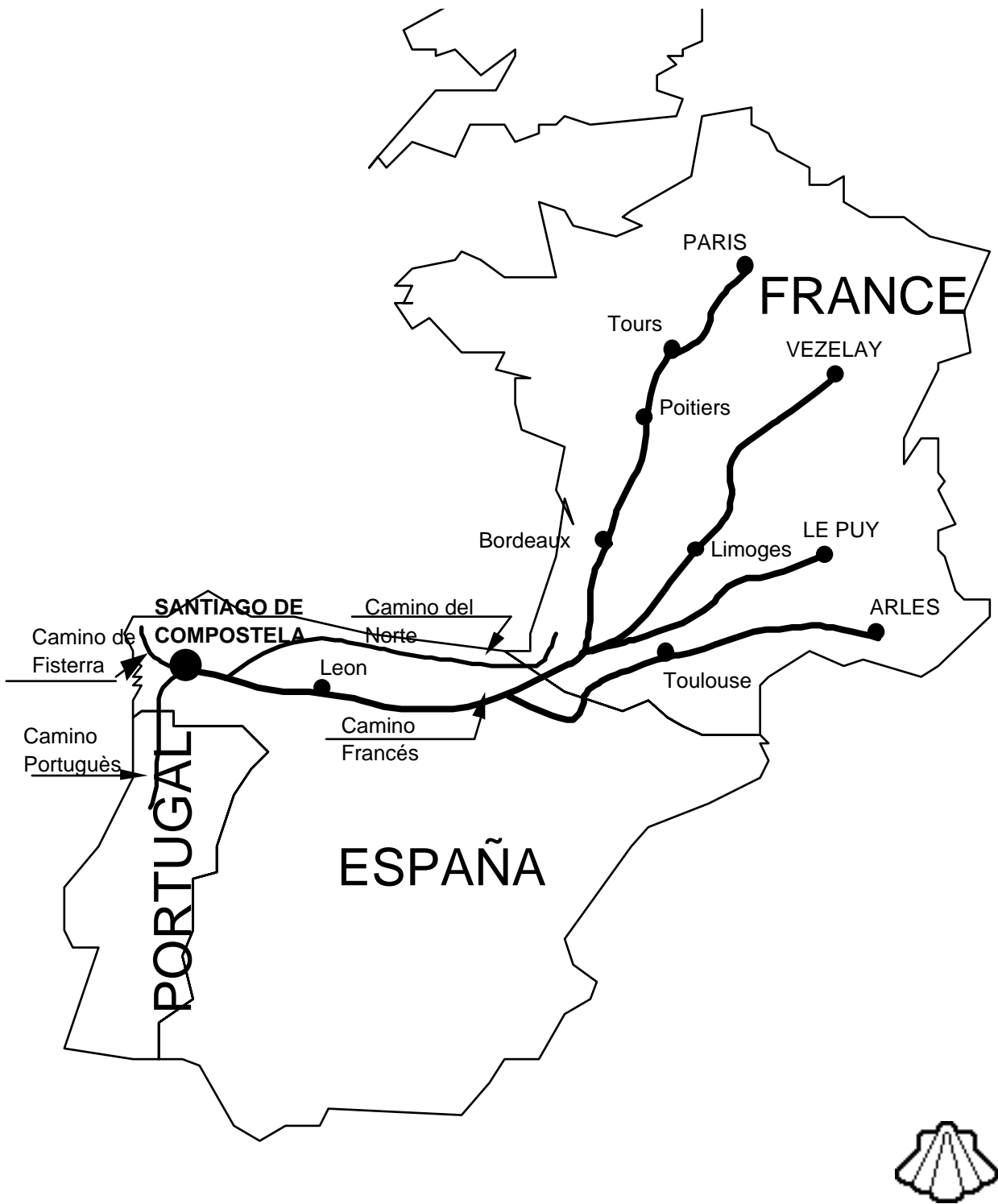
GUÈRE ÉPAIS
ou
ALLER À
ST JACQUES
DE COMPOSTELLE
À PIED
AU XX^e SIECLE



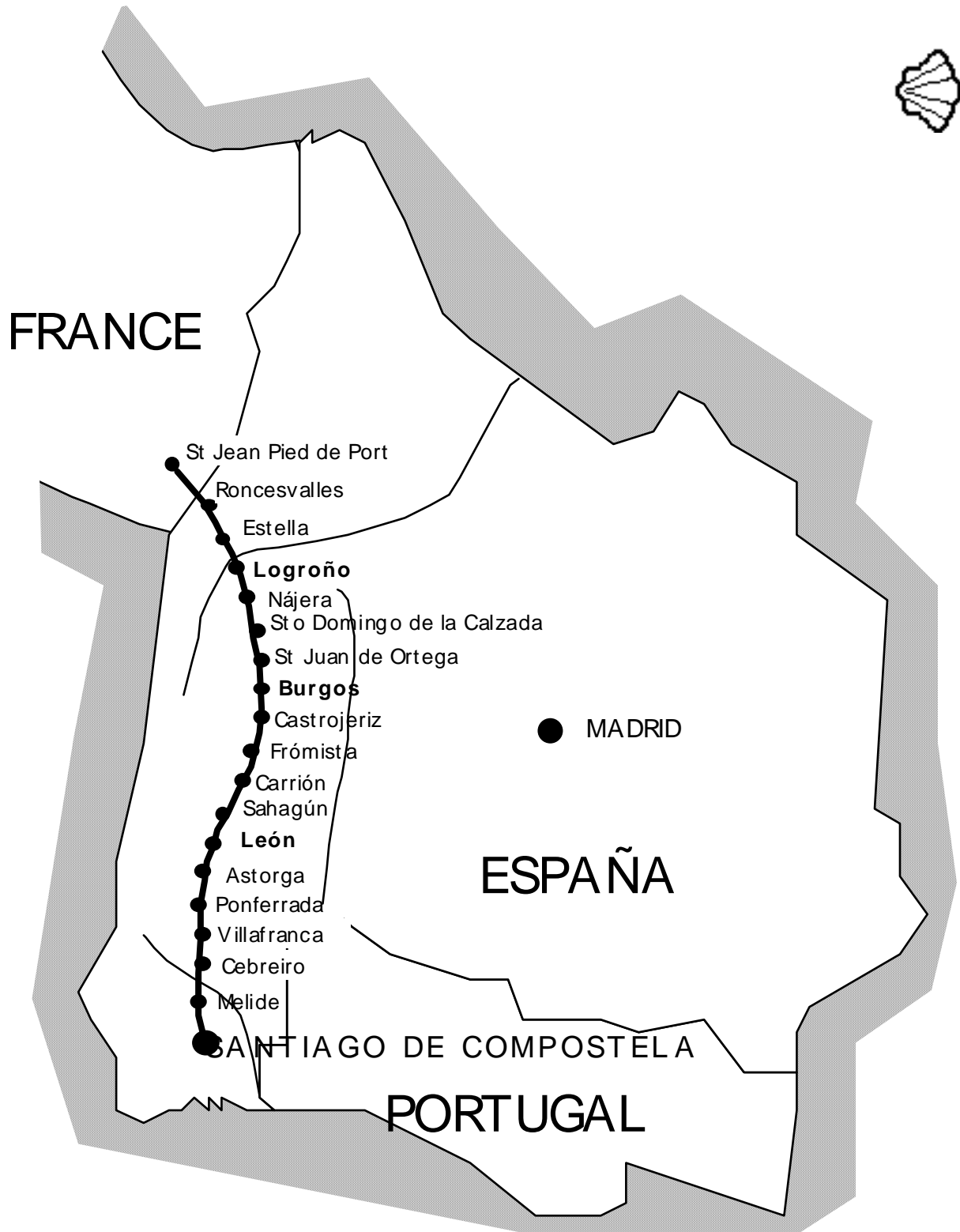
Gilles LECOQ

14 Juillet 1990 - 23 Août 1990
24 Août 1992 - 2 Septembre 1992

Les chemins de St Jacques de Compostelle



Le chemin Français



Sommaire

Première partie

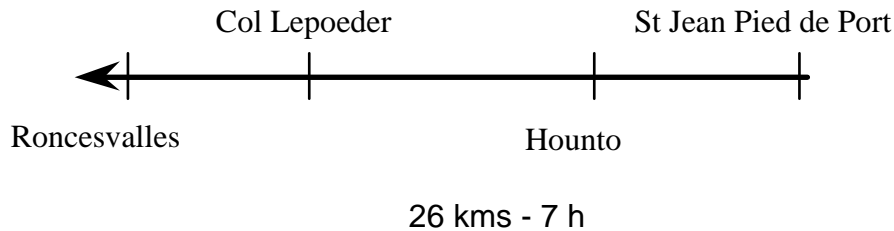
14/07/90	St Jean Pied de Port → Roncesvalles	26 kms	7 h
15/07/90	Roncesvalles → Pamplona	22 kms	5 h 30
16/07/90	Pamplona		
17/07/90	Pamplona		
18/07/90	Pamplona → Puente la Reina	18 kms	7h
19/07/90	Puente la Reina → Estella	20 kms	6 h
20/07/90	Estella → Torres del Rio	29 kms	7 h
21/07/90	Torres del Rio → Logroño	21 kms	5 h 30
22/07/90	Logroño → Najera	32 kms	8 h
23/07/90	Najera → Santo Domingo de la Calzada	24 kms	6 h
24/07/90	Santo Domingo de la Calzada → Belorado	28 kms	7 h
25/07/90	Belorado → San Juan de Ortega	25 kms	6 h 15
26/07/90	San Juan de Ortega → Burgos	28 kms	7 h
27/07/90	Burgos		
28/07/90	Burgos → Castrojeriz	40 kms	10 h
29/07/90	Castrojeriz → Fromista	24 kms	6 h
30/07/90	Fromista → Calzadilla de la Cueva	42 kms	10 h 20
31/07/90	Calzadilla de la Cueva → Calzada del Coto	26 kms	7 h 30
1/08/90	Calzada del Coto → Mansilla de las Mulas	34 kms	8 h 30
2/08/90	Mansilla de las Mulas → Leon	22 kms	5 h 30
3/08/90	Leon		

Deuxième partie

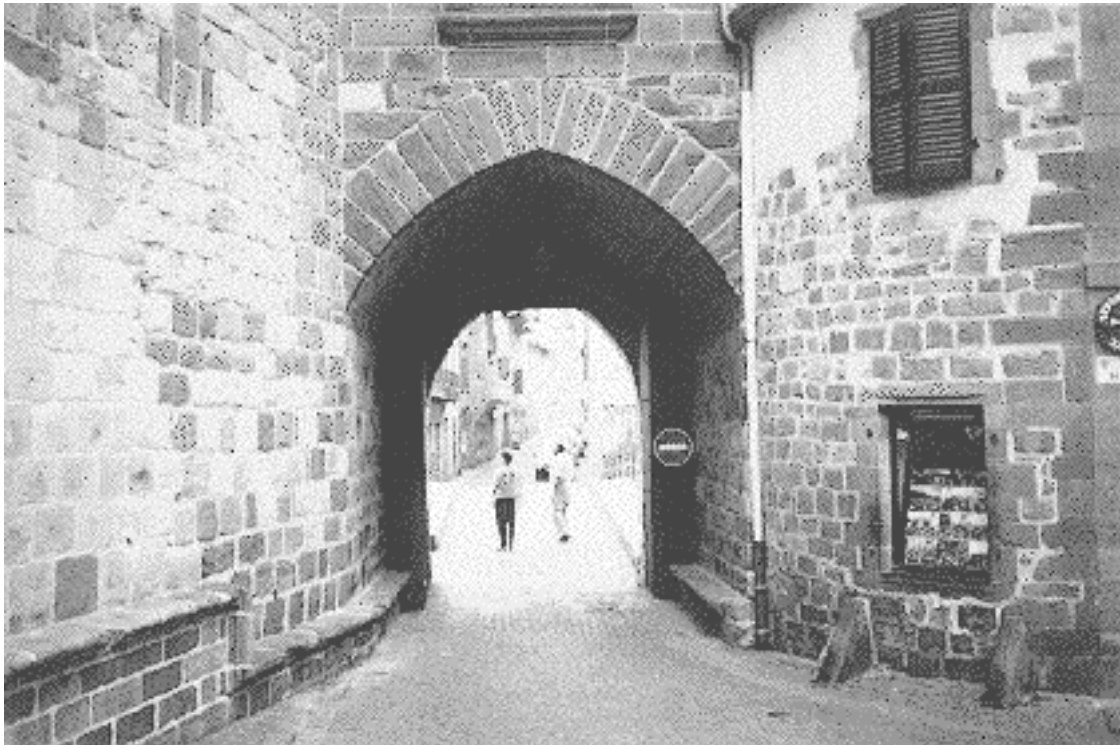
22/08/92	Leon → San Miguel del Camino	12 kms	3 h
23/08/92	San Miguel del Camino → Astorga	45 kms	11 h
24/08/92	Astorga → Rabanal del Camino	22 kms	5 h
25/08/92	Rabanal del Camino → Ponferrada	36 kms	9 h
26/08/92	Ponferrada → Villafranca del Bierzo	22 kms	5 h
27/08/92	Villafranca del Bierzo → Cebreiro	30 kms	7 h
28/08/92	Cebreiro → Sarria	43 kms	10 h
29/08/92	Sarria → Portomarin	28 kms	7 h
30/08/92	Portomarin → Leboeiro	35 kms	9 h
31/08/92	Leboeiro → Arca	40 kms	10 h
1/09/92	Arca → Saint Jacques de Compostelle	18 kms	3 h 30
2/09/92	Saint Jacques de Compostelle		

1° Partie

Samedi 14 Juillet 1990



J'ai mal dormi cette nuit, ma chambre d'hôtel donnait juste sur la grand place de St Jean Pied de Port et l'orchestre ne s'est tût, à 2 heures du matin, qu'à cause de l'orage. J'ai dû m'endormir vers 6 heures et le réveil a sonné à 7. Le calcul est vite fait. Après un copieux petit déjeuner, je sors dans le village, sac au dos, guide du pèlerin à la main, pour reconnaître les lieux, car je ne suis là que depuis la veille au soir. Si je remonte la rue pavée d'Espagne à contre sens, je ne sais pas si c'est pour goûter encore quelques instants cette charmante bourgade ou pour ressentir la même chose que les pèlerins d'autrefois ou tout simplement pour me mettre en jambes. Demi-tour, et çà y est, c'est parti. Je sais que l'étape d'aujourd'hui sera longue, éprouvante mais belle.



Je prends une dernière photo de la porte Notre Dame et je laisse les dernières balises du G.R. 65 pour suivre ensuite les marques jaunes qui me seront précieuses jusqu'à St Jacques. Je ne suis pas encore habitué au balisage car, à la sortie du village, je prends une mauvaise route et ne m'en aperçois qu'au bout de 20 minutes. 40 minutes de perdues, cela commence bien. L'étape d'aujourd'hui est de 7 heures et il me reste seulement 829 Kilomètres (d'après le guide Bernès) pour relier St Jacques de Compostelle.



La route monte dru, mais je suis bien entraîné et le moral est bon (très important le moral, je le vérifierai maintes fois plus tard). St Jean Pied de Port est à 181 m et je dois, pour franchir les Pyrénées et passer en Espagne, passer le col Lepoeder à 1430 m. Le guide me gênait il y a une heure et je l'ai coincé entre mon dos et mon sac, mais si je veux le garder jusqu'à l'arrivée, il faudra que je change de méthode ; la couverture est trempée de sueur. Ma première gourde est déjà finie. Je mangerais bien un petit quelque chose, mais dans ma hâte de partir ce matin (comme d'habitude) je n'ai rien acheté. Tant pis pour moi, je devrais me contenter de mes réserves naturelles, et ça, j'en ai.

Ça grimpe ! L'atmosphère est chaude et humide. Je comprends pourquoi les champs sont si verts.

Cela fait 3 heures que je monte, je fais une pause sur la berge pour contempler le paysage magnifique, et un fermier du coin, avec son break rempli de foin, me propose de m'emmener un peu plus loin. Ah non !. Pas le premier jour !. Et si je vais à St Jacques, c'est à pied !.

Au fur et à mesure que je m'élève en altitude, la végétation se fait plus rase. Le soleil apparaît au détour de la route d'un seul coup. En effet, je viens de passer au dessus de la couche nuageuse. Du coup l'air est plus sec.

12 heures 30 J'aperçois 2 silhouettes qui vont dans le même sens que moi. Peut-être des pèlerins ? Je marche plus vite et je devrais être sur leurs talons d'ici une demi-heure. Effectivement ! Il s'agit d'un homme et d'une femme, sexagénaires, dirait-on. Etant encore en France, j'aborde la discussion en Français :

"Bonjour, cela monte dur hein ?", dis-je tout fier.

-"Oui, mais nous sommes entraînés. Depuis quand êtes vous parti ?".

-"Depuis ce matin, de St Jean Pied de Port, et je vais à St Jacques de Compostelle"

-"Ah ? Nous aussi, nous allons à St Jacques mais nous sommes partis depuis 3 mois"

-"Ah, dis-je, confus, mais d'où êtes-vous partis ?"

-"De Belgique"

Un peu d'humilité procure un certain bienfait mais à condition qu'il soit administré à dose homéopathique, tandis que là, c'est une dose pour un cheval et j'en ai la parole coupée pour un bon moment"

Ce que je trouve de mieux à faire, c'est de prendre mes distances.

La route s'élève encore

Peu avant le col, des marques jaunes sur la droite me font quitter la route et prendre un sentier. Au départ, serpentant dans l'herbe rase et les cailloux, il finit par grimper comme un sentier de montagne, pas longtemps mais rudement. C'est assis sur une pierre que je fais une autre rencontre; celle de Jan, un jeune Hollandais. Il est parti lui aussi de son pays mais cela fait trois ans qu'il s'est attelé à la tâche; un bout par an, et cette année c'est le dernier tronçon. Il parle suffisamment bien le Français pour que je le comprenne et nous complétons si besoin est en Anglais. Certaines de ses expressions sont plutôt incongrues mais sacrément explicites. Par exemple il ne dit pas enlever ses chaussures mais *démonter* ses chaussures.

Après avoir replié la carte et bu quelques gorgées, nous repartons ensemble. La pause suivante est de courte durée, juste le temps d'observer une dernière fois le versant Français ; nous sommes à 1300 m, sur la crête nord du Leizar Athéka.

Le chemin s'élargit et s'aplatit. Nous bavardons, Jan et moi, tantôt en Français, tantôt en Anglais. Le chemin est bientôt traversé par une barrière, grande ouverte ; c'est la frontière Espagnole. Ici, pas de douaniers, pas de papiers à montrer ni de marchandises à déclarer. Jan me demande d'immortaliser ce moment et me tend son appareil photo. Je pose mon sac en France, passe en Espagne, prend la photo, et reviens en France chercher mon sac. Je pense qu'il n'en a pas toujours été ainsi et que cet endroit a dû être particulièrement surveillé lors de la dernière guerre, ou par la suite, lors de la contrebande de cigarettes.

Le chemin passe près de cabanes en ruines et s'enfonce dans une hêtraie dont l'ombre nous soulage un peu.

Nous retrouvons le bitume au col Lepoeder (1430 m) et la civilisation : 2 couples d'Espagnols viennent de garer leur voiture et descendent admirer le paysage. Quelle vue vont-ils en retenir ? Certainement pas la même que moi. Cela fait maintenant 6 heures que j'évolue dans ce site magnifique et je me rappelle des courbes de niveau du terrain autant par mes yeux que par mes jambes.

La route descend en lacets que nous coupons à chaque fois que c'est possible. D'ailleurs, c'est là que passe l'ancien chemin.

La fatigue se fait sentir. D'après le guide, il nous reste encore une heure de marche. Nous préférons faire une pause. Je mangerais bien un petit quelque chose mais je n'ai plus qu'un quignon de pain. Jan me propose une part de *vache qui rit* . Je farfouille dans mon sac et fais semblant de m'étonner de ne rien y trouver pour accepter son offre. Dès que je pourrai, je lui rendrai la pareille.

Le temps se couvre, le débardeur n'est plus de mise et je passe un pull. Le temps change vite en montagne. Il faut reprendre la route.

Puerto de Ibañeta (col de Roncevaux) à 1057 m marque la ligne de partage des eaux entre L'Atlantique et la Méditerranée. On y trouve aussi un monument à la mémoire de Roland et la route qui relie Pamplona à St Jean Pied-de-Port. Nous ne nous y attardons pas car nous sommes pressés d'en finir. Les derniers kilomètres sont menés tambour battant et c'est avec un réel soulagement que nous apercevons l'imposante abbaye de Roncesvalles.

Nous y entrons par un dédale de cours, de portes, et de couloirs qui me semble long. Devant la porte de l'église Real Colegiata, un curé nous accueille et nous indique le dortoir pour les pèlerins. Encore des marches à monter, de pierre d'abord puis des escaliers de bois qui ont bien quelques centaines d'années. La pièce est très sombre, les petites fenêtres et la seule ampoule fournissent juste assez de lumière pour distinguer une quarantaine de lits superposés. Je dételle mon sac, vise un lit au *rez-de-chaussée* et m'y laisse choir.

Etienne et Nelly arrivent un quart d'heure plus tard

- "Avez-vous vu le père directeur ?", nous demande Etienne.

- "Non"

- "Nous y allons maintenant si vous voulez."

Je ne vois pas trop pourquoi je dois y aller mais je m'exécute.

Le père directeur de l'abbaye nous accueille dans son bureau tous les quatre et la conversation s'engage tout de suite en Espagnol entre les Belges et l'ecclésiastique. Visiblement, il est intéressé par leur performance, et encore plus quand Nelly précise que c'est la troisième fois. D'un tube de carton, Etienne sort des bouts de parchemin que le père tamponne et signe.

- "Et toi ?" me demande-t-il


- "J'ai débuté ce matin à St Jean Pied de Port"

- "Je vais te donner un livret que tu feras tamponner à chaque étape et qui sera garant de ta respectabilité."

Sans doute n'a-t-il pas compris toutes mes explications en Espagnol car il vient d'écrire sur mon livret que je suis parti de Bernem dans les Flandres, et je n'ai pas le temps de le faire rectifier, il s'intéresse déjà au cas de Jan.



CAMINO DE SANTIAGO



La Parroquia de: _____
Obispado de: _____
Abadía de: Roncesvalles
Asociación de: _____

Presenta a:
D. Sergio Gilby
(Nombre y apellidos)

Dirección: _____

Miembro de la Asociación de: _____
que ha salido el día 14 de julio 1992
de Roncesvalles
(Lugar de salida)

— Por peregrinación, hacia **Santiago de Compostela.**
— a pie en bicicleta a caballo

Desde Becinnem (Flandres)
(Lugar donde empieza la peregrinación)

Ha recibido, en el día de hoy, la presente credencial de Peregrino, en la que se ruega se estampe el sello idóneo de la localidad que corresponda, para acreditar su paso por la misma.

La paz de Dios esté con todos y mantenga la esperanza del Peregrino para bien de la Cristiandad.

Cumplió la Peregrinación
Santiago, a _____ de _____ de 19 _____

(Stamp: 01 SET, 1992)

Ensuite il nous invite :

"Si vous voulez, comme chaque Samedi soir, nous célébrons une messe en l'église, notamment pour les pèlerins"

"Vous savez, mon père, je suis en délicatesse avec l'église et je ne sais pas si je participerai." répondis-je.

"Comme tu veux, l'office est à 19h30"

Après un brin de toilette et pour ne pas rester seul, je décide donc de me rendre à l'église avec les pèlerins du jour : 6 à pied et 6 à vélo. Le temps s'est encore assombri et n'augure rien de bon.



L'église me frappe par son caractère d'apaisement et sa propreté. Les 12 pèlerins du jour occupent les 2 derniers bancs, les autres étant déjà occupés.

Tant de personnes dans un lieu si reculé, cela m'étonne encore.

La messe est concélébrée par 5 prêtres, et avec l'habit rouge et blanc des grandes cérémonies s'il vous plaît. A la fin de l'office, sont cités les pèlerins du jour et une prière leur est affectée. Une protection est même sollicitée pour nous contre les rigueurs de la pluie, du soleil, des brigands et des loups. L'ambiance, les couleurs, les chants, le recueillement des gens, le tout dans un lieu si prestigieux font que longtemps, je garderai souvenir de cette cérémonie.

A la sortie de l'église, il fait nuit noire et Etienne me dit :

"Sais-tu où manger ?"

"Non"

"Viens avec nous, nous connaissons une petite auberge juste à côté."

Il ne faut pas m'en dire plus et nous terminons notre repli au pas de course autant par l'idée

d'une bonne bière que parce que la pluie commence à tomber. L'auberge est accueillante et le temps d'attendre l'heure du souper (nous sommes en Espagne et le souper ne débute qu'à 21 heures) nous savourons quelques bonnes cañas et nous en profitons pour lier connaissance avec les autres pèlerins venus se restaurer. L'ambiance ce soir là vient autant de la grande table d'Espagnols que de la nôtre et le ton monte au fur et à mesure de l'avancement de la soirée et du nombre de bouteilles de vin rouge bues.

Pierre est assis en face de moi.

"Je suis maintenant à la retraite. Je suis parti de chez moi, à Bruxelles depuis plus d'un mois. Et c'est presque un pari avec moi-même et avec ma famille que je suis en train de faire. De ma vie, j'ai été tellement occupé que je n'ai pas eu le temps de faire grand chose de physique. Il y a un an, j'ai annoncé à ma famille au cours d'un repas que j'irais bien de Bruxelles à St Jacques de Compostelle à vélo. Toute la famille s'est bien amusé, notamment mes filles qui se tapaient les mains sur les cuisses en hurlant de rire. Je n'ai rien dit et me suis acheté un vélo le lendemain. Chaque semaine, j'ai allongé les distances jusqu'au jour où, fin prêt et équipé, j'ai annoncé mon départ pour le lendemain. J'ai déclenché de nouveau les quolibets. Quand j'ai pris mon dernier petit déjeuner en famille, mes enfants m'ont gentiment dit que je ne quitterai pas la banlieue de Bruxelles et ma femme a terminé en me disant qu'elle mettait mon couvert pour le midi, au cas où.

Mais le midi, point de retour du père prodigue, le soir non plus. Elles ont dû se rendre à l'évidence : j'étais bel et bien parti. Je communiquais régulièrement par téléphone et par poste restante jusqu'au jour où je me suis blessé au genou à côté de Vézelay en France. Je me suis arrêté 2 jours et leur ai signifié mon intention d'abandonner. C'est alors que j'ai reçu de leur part des courriers, notamment de la part de ma fille aînée avec qui je n'ai jamais eu vraiment d'affinités. J'étais si ému, si touché de leurs mots d'encouragements qu'il m'était devenu impossible d'abandonner. Le lendemain matin, je redémarrais à l'aube."

"Des anecdotes, j'en ai plein" poursuit-il.

"Tenez, il y a une semaine, dans un couvent de sœurs. Je suis arrivé en fin de journée. Les seuls mots que j'y ai entendu sont ceux de la sœur supérieure pour m'indiquer les heures de repas et où était le réfectoire. Un point c'est tout. A tel point que, seul dans le réfectoire à l'heure dite, je m'impatais, quand tout à coup, j'entendis le bruit du monte plat. Je m'y rendis et vis au fond un mot manuscrit m'annonçant l'arrivée prochaine des plats et que je ne devais pas m'impatiser. Toute la soirée se déroula dans le silence le plus absolu. Mais au petit matin, quand je repris mon vélo que j'avais rentré la veille, quelle ne fût pas ma surprise de voir un bouton de rose fraîchement cueilli, posé sur la selle."

Bien entendu, Etienne, Nelly, Jan et les autres ne sont pas en reste et la soirée se termine tard et passablement arrosée.

Tout à coup, la lumière s'éteint, suivie d'un violent coup de tonnerre. Quelques bougies posées sur la table nous aideront à voir où sont les dernières bouteilles et nos verres. C'est sous une pluie battante et dans l'obscurité la plus complète qu'il faut maintenant retrouver son chemin. Chaque éclair nous laisse entrevoir un instant la physionomie des lieux. Si Dracula en personne surgit de derrière un pilier, cela n'étonnera personne. Au fond du cloître, je ne vois pas les vélos et m'affale dessus. Heureusement, un curé, alerté par les bruits, descend avec une bougie et nous aide à retrouver notre chemin. Je n'aurai pas besoin cette nuit là de somnifères. Ni les autres non plus d'ailleurs.

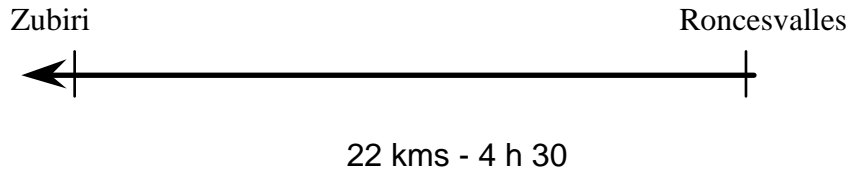


RONCESVALLES

Quelques maisons groupées autour d'un couvent aux allures de forteresse vers lequel descend le chemin. Il fut fondé en 1132 par l'évêque de Pamplona Sancho de la Rosa, ému par le sort de tant de pèlerins victimes de la neige et des loups. Trois ans plus tard, les Chanoines de St

Augustin en faisaient un des grands hôpitaux de la chrétienté. Jusqu'au XVIII^e siècle, il a accueilli les voyageurs trois jours durant. Ils y trouvaient les repas, mais aussi l'eau chaude et le bain, le coiffeur travaillant au couteau, les cordonniers alors aussi précieux que les garagistes aujourd'hui. Le monastère servit jusqu'à 30 000 rations par an soit une moyenne de cent par jour.

A l'extérieur, la Capilla de Santiago (Chapelle Saint-Jacques) du XIII^e conserve la cloche qui sonnait jadis au col d'Ibaneta pour les pèlerins. Un peu plus loin la "Capilla Sancti Spiritus" (du Saint-Esprit), pré-romane était celle du cimetière où étaient inhumés les pèlerins décédés. A proximité, dans un pré, une "fontaine de la Vierge".



Quel branle-bas de combat !. Quel sans gêne !. Les Espagnols à bicyclette, n'ayant pas participé à la fête d'hier soir, ont allumé en grand le dortoir et discutent à voix haute. Je croyais avoir été plus discret hier soir.

Nelly et Etienne sont déjà debout. C'est sans doute l'heure de lever des pèlerins. Quand j'arrive dans la cuisine, il n'y reste plus que Pierre, Jan, Etienne et Nelly. L'eau frémit dans une casserole gondolée sur la gazinière. La discussion s'engage aussitôt sur l'étape du jour:

- "Je pense dormir à Pamplona ce soir." annonce Pierre.
- "Pour nous qui sommes à pied, Zubiri sera notre point de chute. "
- "Combien de kms ?" je m' enquis.
- "Cinq heures trente de marche, me répond Etienne, vingt deux kilomètres environ. "
- "Je connais un endroit pour dormir, m'annonce Nelly, donne moi ton guide que je t'écrive l'adresse."

ZUBIRI : Tabacos : Avant dernière maison sur la grande route vers Pamplona. Entrer et sonner. Il y a une image du Sacré Cœur.

- "N'essaye pas de prendre une douche chaude, cela fait 20 minutes que j'essaye d'allumer le chauffe-eau." me dit Pierre.

Très bien, de toutes façons, je n'avais pas l'intention d'en prendre une. La propreté des lieux me semble douteuse et je marque toujours un temps d'accoutumance, c'est mon deuxième jour, en somme, alors que tous les autres sont en route depuis plusieurs semaines. Un rasage de près suffira pour aujourd'hui.

Vu le peu de nourriture dans mon sac, je suis le premier à sortir de table. Il m'aurait pourtant été facile d'accepter les gâteaux des uns et des autres mais je ne sais pas quand je pourrai leur rendre la pareille.

J'ai encore les jambes engourdis de la veille quand je descends les marches de pierre qui me ramènent sous le porche central. Juste un temps d'arrêt pour songer aux millions de pèlerins qui sont déjà passés là avant moi depuis huit ou neuf siècles. De plus, le cadre est splendide : le gris ardoise des toits assure la transition entre les pierres claires et le vert profond du feuillage en arrière plan. L'atmosphère est fraîche, paisible et parfumée au feu de bois.

Allons-y.

L'abbaye se quitte par le sud en traversant des petits jardins. J'arrive très vite sur la route encore humide de l'orage de la veille et qui va à Burguete. A cent mètres, sur la gauche, une croix de pierre pour les pèlerins de Saint Jacques. Je marche assez vite. La route descend un peu et se laisse facilement arpenter. Roncesvalles est à 925 m d'altitude et Burguete à 893 m. Les différents verts des talus, des champs, des arbres, des bas côtés se marient à merveille. C'est très agréable.

J'atteins le village et le traverse rapidement. Je m'arrêterai au village suivant si ses magasins sont ouverts pour faire le plein de nourriture.

Deux kilomètres après l'église, le balisage jaune m'invite à échanger la route pour un chemin de pierre. Ce n'est qu'un raccourci car au bout d'un kilomètre, il rejoint de nouveau la route. Je n'ai pas fait trois cents mètres qu'un vélo, me rattrapant, traverse la route et s'arrête à côté de moi.

- "Tu as bien avancé, me dit Pierre"

- "Je me sens bien ce matin, l'air est frais, mes courbatures disparaissent, je m'arrête dans une heure au village suivant faire des courses et prendre un café, tout va bien."

- "Tant mieux pour toi. Quant à moi, j'ai eu bien du mal à reprendre la route ce matin."

- "Ah bon ? Pourquoi ? Tu as mal à la tête des festivités d'hier soir ?"

- "Non, pas du tout. On m'a volé mon compteur." me dit-il en montrant la fourche de son vélo. "Sur mon compteur étaient enregistrées toutes les étapes depuis le début, mon kilométrage, les dénivelés, les moyennes journalières.....et servait de repère à mon carnet de bord."

- "Où cela s'est-il passé ?"

- "En bas de l'escalier de bois, là où étaient rangés tous les vélos. Je suppose que c'est un coup des Espagnols qui sont partis tôt ce matin. J'aurai dû le démonter hier soir, mais jamais je n'aurais pensé qu'il faudrait se méfier des pèlerins. Ils font la route comme nous et ils savent comme nous combien c'est dur. De plus, on était tous ensemble, hier soir à la messe à écouter les prières du curé invoquant la clémence de Dieu pour nous faciliter le chemin. Et c'est l'un d'entre nous qui m'a fait un coup pareil. C'est

Il ne termine pas sa phrase, secouant la tête sans comprendre. Je ne sais pas si c'est la colère ou l'abattement qui l'emporte. Je suis aussi consterné que lui. J'aimerais trouver les mots qui réconfortent mais rien ne vient. Lui qui riait à gorge déployée hier soir, je le vois les larmes au bord des yeux.

Se reprenant :

- "C'est pas tout ça, j'ai encore de la route à faire." me dit-il.

Et après quelques adieux, il rajuste ses chaussures dans ses cales pieds, lève haut la main gauche en signe d'au revoir et reprend la route.

Moi aussi.

Arrivé à Mesquiriz (770 m), je m'arrête dans une petite épicerie et y fait des provisions. Elles sont jolies, ces maisons basses, blanches couvertes de tuiles rouges, des mangeoires à pot de fleurs aux fenêtres. On a beau être en Navarre mais l'architecture est la même qu'au pays basque Français où je me trouvais hier. En sortant, je vois arriver Jan et nous convenons de faire une pause dans le bar de l'autre côté de la petite place.

Il nous reste 3 heures de route et il n'est que 10 heures trente. Aujourd'hui c'est vraiment une promenade de santé.

Nous reprenons la route ensemble par une rue cimentée vers le sud. Le chemin devient plus accidenté mais plus pittoresque. De petits ponts sur un torrent en franchissements de clôture (ne pas oublier de refermer la barrière quand il y en a une, à cause des vaches) nous progressons allègrement. L'herbe haute toute mouillée nous caresse les jambes en trempant au passage chaussettes et chaussures. Je vois les mollets de Jan qui me précède, les poils agglutinés traçant des lignes noires. Je lui raconte l'épisode de Pierre et est tout aussi scandalisé que moi.

Vers midi, nous croisons de nouveau la route C 135 pour la troisième fois et nous prenons en face, dans les bois. Une petite échelle à 3 barreaux nous permet d'enjamber une clôture. Puis le chemin reprend, abrité sous des arbrisseaux. La terre est trempée et il faut faire attention où nous posons les pieds. Ce n'est pas le moment de regarder le paysage. Le chemin accuse une pente certaine et quelques branches nous permettent de ralentir la descente.

- "Fais attention !", dis-je à Jan qui me précède.

- "Oui oui " me répond-t-il vaguement.

10 mètres plus loin, ses 2 jambes partent en avant, si vite qu'il n'a même pas le temps de se cramponner à la végétation environnante. Il tombe assis, les 2 bras tendus vers l'arrière pour amortir la chute et hurle. Je m'approche aussitôt, me décharge de mon sac à dos dans les feuillages pour lui porter secours. Le visage grimaçant, il se tient l'avant bras gauche de l'autre main.

"Je vais te dételer de ton sac en dépassant les bretelles" lui dis-je. Je le fais avec la plus grande attention car tout mouvement brusque lui arrache un cri.

"Montre moi ton bras." lui dis-je enfin.

"Non"

"Je ne saurais pas quoi faire si je ne vois pas ton bras."

Doucement, il remonte sa manche gauche et me montre son avant bras. Il fait un angle entre le coude et le poignet. Je m'y connais suffisamment en anatomie pour savoir que si un bras peut se plier, ce n'est sûrement pas à cet endroit.

"Je vais te confectionner des attelles." lui dis-je sans lui parler de fracture mais je pense qu'il s'en doute.

Pendant que je taille au couteau deux tiges à peu près droites, j'entends :

"Oh hé, que se passe-t-il ?"

Etienne et Nelly arrivent juste. Etienne a tôt fait de voir la gravité de la situation et sort un bandage élastique de son sac.

Avec des précautions infinies nous mettons en place l'attelle. Il est même temps que cela se termine car Jan est devenu pâle comme un linge.

"Je pars devant avec Nelly jusqu'à la route pour emmener le sac de Jan. Faire marche arrière serait impossible à cause de la barrière à franchir." dis-je à Etienne. "Je reviens vous chercher tout de suite."

Je dois avoir pas loin de la trentaine de kilogrammes sur le dos.

Après 600 à 800 mètres de chemin escarpé nous retrouvons la route. J'y laisse Nelly en compagnie des sacs et je retourne de suite aider Jan et Etienne.

Jan attends mon retour, assis dans l'herbe. Il a les joues creuses le regard fixe et gémit. Il faut y aller sans tarder. Nous mettons près d'une heure à faire le chemin, chaque secousse déclenchant un soupir ou un cri.

Arrivés à la route, Jan demande à s'asseoir, juste le temps à Nelly de me griffonner sur une carte routière son adresse en Belgique. Les adieux sont brefs et déjà je me mets en quête de la première voiture qui passe. Elles ne roulent pas très vite, la route étant tortueuse; nous sommes encore ne montagne. Le premier automobiliste, voyant la situation, s'arrêtera sûrement.

Pas du tout, ni le second ni le troisième. Un coup d'œil en direction de Jan me donne le courage nécessaire pour me mettre en travers de la route, les bras en croix et obliger la première voiture à stopper et à se garer.

C'est un jeune Espagnol qui n'a pas l'air content du tout, nous prenant sans doute pour quelques pèlerins ayant des ampoules aux pieds et cherchant à raccourcir l'étape.

"Puede conducirnos al hospital ?" lui dis-je par sa vitre ouverte.

Je pense que le mot hospital doit tempérer ses ardeurs car il accepte, en grommelant d'ouvrir son coffre pour y mettre nos sacs.

Cela fait maintenant près de deux heures qu'à eu lieu l'accident. Jan se plaint à chaque virage.

"A quel hôpital voulez-vous aller ?" me demande l'autochtone.

"Au premier venu, je ne suis pas d'ici." Il aurait quand même pu s'en douter ne serait-ce que par mon accent.

"Le premier est à Pamplona."

C'en est fini pour Zubiri mais est-ce bien grave ? Déjà je pense revenir un jour pour refaire l'étape manquante.

Devant la porte des urgences, je propose un dédommagement au chauffeur et ce dernier le décline.

Dés notre arrivée, un infirmier nous prends en charge et, désignant Jan lui dit :

- "El toro ?"

- "Non, pas vraiment", lui réponds-je.

Pas très physionomiste, l'infirmier. C'est vrai que depuis 5 jours tout l'hôpital est sur le pied de guerre car c'est la San Fermin, autrement dit, les courses de taureaux dans les rues. Et c'est par dizaines que les blessés arrivent tous les jours à l'hôpital. Mais va-t-on à une corrida avec des chaussures de sport pleines de boue, en short et tee shirt ? Et dans quel arbre aurions-nous taillé ces magnifiques attelles ?

Après m'être assuré de la prise en charge du sac de Jan, le médecin arrive et vient me demander de servir d'interprète. Jan est déjà allongé sur une civière, les chaussures "démontées". Je lui transmets en Anglais ce que m'a dit le médecin en Espagnol :

- "Vraisemblablement il s'agit d'une fracture du radius, la radio le confirmera et ensuite tu seras endormi, le temps de réduire la fracture avant le plâtre."

Je conforte encore Jan et la civière démarre vers le fond du couloir.

C'est bizarre d'être un dimanche après-midi dans la salle d'attente d'un hôpital dans un pays étranger à espérer des nouvelles d'un individu d'un troisième pays et que je ne connaissais même pas hier matin.

Enfin, c'est la vie.

Une heure plus tard, le médecin vient m'annoncer que tout s'est bien passé et que Jan est dans la chambre 304.

Il partage la chambre avec une victime de la corrida, assisté de sa femme et de ses trois filles.

- "El toro ?" me demande-t-il en me montrant mon comparse.

- "Non, il a glissé sur le chemin de St Jacques de Compostelle."

- "Vous allez jusque là bas à pied ?"

- "Oui, bien sûr."

- "Fous, vous êtes complètement fous. Et par cette chaleur ?"

C'est vrai qu'il fait chaud. La fenêtre de la chambre est grande ouverte et le ciel bleu se détache parfaitement des tuiles rouges des toits de l'hôpital. La fenêtre est grande ouverte aussi pour évacuer la fumée de cigarette. Moi qui croyais qu'il était interdit de fumer dans un lit d'hôpital.

Je dois avoir quand même raison car pourquoi cache-t-il soudainement sa cigarette sous les draps quand la femme de service apporte les plateaux repas ?

En milieu d'après-midi, sous une chaleur accablante, je remonte les grandes artères pour aller flâner à l'ombre des ruelles du centre. La fête est finie depuis hier soir et les employés municipaux sont déjà à la tâche pour remettre en ordre les abords. Je ne sais pas si c'est la température ou l'énormité de la tâche qui ralentit autant l'ardeur au travail.

Une rue pavée m'amène à la cathédrale. Je ne peux la contempler que de l'extérieur car les grilles sont fermées.

La cathédrale gothique, commencée en 1497, et complétée au XVIIIe par une façade néoclassique, occupe l'emplacement d'un capitole romain puis d'une première cathédrale romane. La tour, côté nord, abrite la seconde cloche d'Espagne : douze tonnes. A l'intérieur, plusieurs tombeaux dont les deux très beaux gisants, côte à côte pour l'éternité, de Charles III le Noble, constructeur de ce temple, et de son épouse Léonor.

Ibarra : Estafeta, 85. : Pension correcte sans plus et accueil froid. Seul avantage; si vous obtenez une chambre sur la rue, vous serez aux premières loges pour la course de la San Fermin.

Voilà ce que dit mon guide du routard. En effet, l'accueil est plutôt froid, 3000 pesetas à payer d'avance mais je ne discute pas trop. Ce que je veux avant tout c'est me laver et me reposer un peu.

Je passe ma soirée à errer de terrasses de café bondées en bars tout illuminés dont l'accès au comptoir relève du parcours du combattant, parmi une foule de gens bien habillés. C'est vrai que l'on s'habille bien, le soir, en Espagne, pour sortir. Autant pour voir que pour être vu. Je me régale de poulpes grillés, de calamars à la romaine, d'olives garnies d'anchois...Ah ! Que es bueno el farniente.



Le miracle de l'âne

C'est le sixième miracle du De miraculi sancti Jacobi.

En 1100 un pèlerin français, de Poitiers, arrive à Pampelune avec sa famille. Ils font halte dans cette ville pour se reposer et de récupérer des forces. Ils se sont logés dans un « hostel ».

La femme du pèlerin tombe malade et ils ont dû rester davantage de temps que ce qui était prévu, jusqu'à ce que finalement elle meure. L'hôtelier voyant que son hôte pouvait partir, il lui réclame une bonne quantité d'argent en alléguant que le séjour avait été long. Le pèlerin n'ayant pas suffisamment d'argent pour payer, il lui laisse son cheval. Avec ses deux fils en bas âge il se remet en route. Chemin faisant il s'arrête pour prier saint Jacques et lui demander de l'aide.

À la sortie de Pampelune, une personne vénérable l'aborde et lui prête un âne pour l'aider dans sa marche. Quand ils arrivèrent enfin Santiago, le pèlerin a une vision de l'Apôtre dans lequel il reconnaît la personne vénérable de Pampelune.

De retour à Pampelune, il s'informe de l'aubergiste, et apprend qu'il avait trouvé la mort dans un accident. Les gens de l'« hostel » lui commentent qu'il avait subi une punition divine par son manque de charité envers les pèlerins

Repos, aujourd'hui. Les deux lits que compte ma chambre sont couverts de vêtements, ustensiles de cuisine, tente de camping, affaires de toilette, cartes et guides, nourriture, duvet, appareil photo, chaussures... et tout cela doit rentrer dans le sac. A moi d'y réfléchir une fois pour toutes car ce n'est pas tous les matins que j'aurai du temps à y consacrer.

Je me retrouve plaza del Castillo et retourne dans un des bars de la veille au soir, sous les arcades pour prendre un café "cortado". Accoudé au bar, je contemple les stigmates de la fête de la veille. Même les tables ont la gueule de bois !

A l'hôpital, Jan me donne l'adresse du refuge de pèlerins de la ville : Blas de la Serna 58 1°.
-"Blas de la Serna ? C'est juste à côté de chez moi." me dit l'infirmière. "Je termine mon service à 15 heures, si vous voulez, je peux vous emmener."
-"D'accord, je vous attendrai ici."

En fait, à 16 heures, après une heure d'attente, je décide de m'y rendre à pied car je pense qu'elle a dû manger la commission.

Après avoir longé une rocade, m'être fait raser de près par des poids lourds, récupéré un centimètre de bitume chaud sous chaque semelle, je me trouve dans la bonne rue. Mais je dois mettre encore une bonne demi heure avant de trouver l'entrée du refuge pour les pèlerins : c'est dans un appartement.



L'accueil est chaleureux, d'autant plus que Nelly et Etienne me pressent de questions. Ils viendront demain avec moi à l'hôpital et m'aideront à rapatrier les bagages de Jan en Hollande.

L'appartement est sobre, et juste après avoir reçu le coup de tampon, le responsable des lieux me demande d'acquitter la somme de 300 pesetas. C'est quand même dix fois moins qu'hier soir. Je dépose mon sac à dos dans une chambre où sont alignés des lits de camp. Le seul mobilier de tout l'appartement est constitué de lits de camps, d'une table et quatre chaises dans le séjour. J'ai la même impression de vide

à chaque fois que j'aide un ami à aménager ou à déménager un appartement.

Le soir venu, je rejoins Etienne et Nelly à la cuisine et les trouve en grande discussion en Hollandais avec le responsable du refuge. Les effluves émanant de la cuisine et passant sous les portes font rappeler un à un les pèlerins de la journée. C'est Franck, un Suisse allemand, qui arrive le premier. Etienne le salue et passe un moment à bavarder avec lui en Allemand. Arrive ensuite Terry, Irlandais. Mes deux compères Belges l'accueillent en Anglais (je m'en serais douté) et lui posent des questions sur son voyage en train pour arriver à Pamplona. En effet, plusieurs pèlerins préfèrent débiter le pèlerinage à Pamplona, cela fait gagner trois jours par rapport à Saint Jean Pied de Port et permet d'éviter le franchissement des Pyrénées. A la fin du repas, c'est la déléguée des refuges de Navarre qui arrive. Etienne et Nelly entament aussitôt la discussion en Espagnol, bien évidemment. Et quand, à la fin de la soirée, je demande à Etienne et Nelly :

-"Et entre vous, quelle langue utilisez-vous ?"

-"A la maison, nous ne parlons que Flammand."

Sur ces bonnes paroles, je prends congé de l'auditoire en lui adressant un bonsoir en Français.

Mardi 17 Juillet 1990

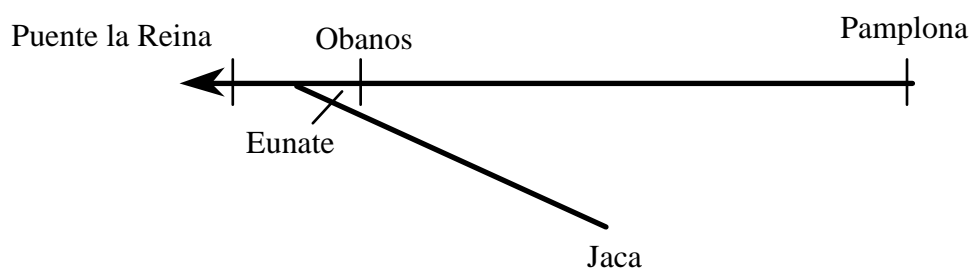
Sans grand intérêt, aujourd'hui. Je passe d'abord à l'hôpital voir Jan en compagnie d'Etienne et Nelly. Je me renseigne auprès du chirurgien quant à la date de sortie de Jan et la retransmet à ce dernier.

-"Tu pourras sortir d'ici demain. Ton sac est trop lourd et encombrant. Laisse-y toutes les affaires inutiles, Etienne et moi nous le ferons convoyer chez toi dès aujourd'hui." Après un échange d'adresses, nous nous disons adieu. Je n'obtiens pas le plus petit remerciement mais après tout, ai-je fait ça pour en obtenir ? Et pourtant, si le cas se représentait, je recommencerais sans hésiter à donner assistance à autrui. Ainsi va la vie.

Heureusement que le tenancier du refuge nous accompagne, Etienne et moi, en voiture à la gare pour y déposer le sac de Jan, car il faut renoncer à faire transporter par le train un bagage non accompagné jusqu'en Hollande. Le colis retourne au refuge mais cela ne semble pas poser de problème à notre chauffeur. Lui aussi est Hollandais et s'arrangera de cette affaire, nous dit-il. De retour au refuge, nous quittons sans attendre la voiture qui s'est transformée en fournaise.

Après la sieste, je passe l'après midi à déambuler dans les rues de la ville, seul. J'y fais quelques emplettes : Hexomédine, lames de rasoir et sparadrap pour mes ampoules, et quelque nourriture pour la route de demain. Si la prochaine étape n'était pas si longue, je la commencerais maintenant.

Mercredi 18 Juillet 1990



28 kms - 7 heures

L'air est frais, je suis devant la porte de l'immeuble en train de réajuster mon sac à dos. Il est 5 h 30. Etienne et Nelly sont partis depuis au moins quinze minutes. Ils m'ont signalé par la porte de la cuisine pendant que je prenais mon petit déjeuner qu'il ne fallait pas louper le restaurant Casa Pepe à Obanos.

Le soleil se lève tout juste. Il n'y a personne dans les rues. Je goûte le bon air frais et m'en remplis les poumons. Je sais que dans deux heures les rayons du soleil commenceront à faire pleinement leur effet. Je marche au milieu d'une rue étroite, tout au sud de Pamplona. Les jardins sur ma droite ne doivent leur verdure qu'à un arrosage quotidien et continu. Plus haut, sur la gauche, les champs n'ont pas la même chance. Tiens, justement, des flèches jaunes sur un petit pont de pierre m'invitent à bifurquer à gauche. Ça va, ma gourde est pleine. Je jette un dernier coup d'œil à droite sur les toits de l'hôpital de Navarra en pensant à Jan et je file droit devant. Je traverse le campus universitaire, passe le rio Sadar, le rio Elorz et Adieu Pamplona.

Vers 10 h, le soleil commence à monter en puissance. Il faudra que je trouve de l'eau car ma gourde est vide.

Lors d'une pause au coin d'un champ, je remarque la silhouette de Terry, un pèlerin Irlandais rencontré hier soir et qui commence le chemin.

"Hello, Terry"

Il n'en attendait pas plus pour s'arrêter et c'est après avoir dévoré un saucisson et une demi miche de pain que nous reprenons le chemin.

"Je connais un peu le sud de l'Irlande, où habites-tu ?" lui dis-je.

"J'habite à Belfast. Juste dans la rue où se sont fait lyncher les deux policiers Anglais il y a quelques semaines."

"Oui, je l'ai vu à la télévision."

Et nous passons une bonne heure à parler de l'issue possible du conflit, de la religion, de la tolérance.

Arrivés dans un petit village (une centaine d'habitants), Terry hèle un ancien assis sur le pas de sa porte et lui demande si le chemin est bien par là. Je ne sais comment il s'y prend mais l'homme nous propose de rentrer dans sa cave bien fraîche pour goûter du rosé. Ce n'est pas de refus.

Sorti du village, une bonne heure après, je demande à Terry :

"Tu t'y est rudement bien pris pour discuter avec le bonhomme. Qu'est ce que tu fais dans la vie ?"

"Professeur d'Espagnol."

Le chemin monte de plus en plus, maintenant. La respiration se fait haletante et la discussion plus brève. Terry garde bon train mais je ne le lâche pas d'une semelle. On atteint la crête de la Sierra del Perdón à 780 m en sueur. Nous nous arrêtons contempler le panorama immense.

Il nous reste 2 heures jusqu'à Obanos, sa bière, son vin rosé bien frais et son restaurant. Je remets rapidement mon sac sur le dos car à cette hauteur, le vent léchant mon tee shirt trempé me gèle les sangs.

Nous redescendons au petit trot en franchissant même quelques barbelés pour raccourcir encore l'étape. Nous arrivons avec de l'avance à Obanos (414 m) et nous sommes même obligés d'aller prendre deux cañas avant l'ouverture du restaurant. Et quel restaurant !

Casa Pepe est écrit à la craie sur la porte du garage. L'entrée paraît sombre quand on vient de l'extérieur et il faut un petit moment avant de distinguer un meuble bas sur lequel il est demandé de déposer les sacs et un escalier menant à l'étage ; le comedor.

La femme qui nous accueille nous indique la seule table libre, sur le balcon. D'ici nous surplombons la place du village, déserte à cette heure ci parce qu'écrasée de chaleur. Un auvent nous protège par le dessus et des plantes vertes par les côtés. Super.

Bien entendu, dans ce genre de restaurant, quand la serveuse vient nous voir, ce n'est pas pour prendre la commande mais pour nous indiquer ce qu'il y a au menu de ce midi et si cela ne convient pas, il est encore temps de quitter.



"Que boirez-vous ?" demande la charmante demoiselle.

-"Un vin frais fera l'affaire" répond Terry

-"J'ai du clarette, c'est un vin rosé d'ici"

-"Très bien" lui dis-je

Nous avons tellement soif que la première bouteille est déjà vide quand Etienne et Nelly s'assoient à notre table.

La deuxième bouteille ne dure pas beaucoup plus longtemps. A quatre, forcément !

Le rythme est soutenu durant tout le repas et c'est un Terry déchaîné qui insiste lourdement pour arroser le café. Si j'accepte, c'est plus pour le calmer que par envie. Il va être temps pour nous de quitter les lieux car l'aubergiste commence à nous regarder d'un drôle d'œil. Il est vrai que notre Irlandais commence à entonner des chants traditionnels. La sortie du village est même mouvementée.

Tout rentre rapidement dans l'ordre après quelques centaines de mètres dans une ruelle cimentée : la chaleur du sol traverse nos semelles et nous remonte au nez par bouffées, et le soleil nous tombe dessus à la verticale. Je ne parle pas du feu intérieur qui nous habite. Les trente minutes qui nous relient à Puente le Reina risquent d'être longues.

Un kilomètre avant d'arriver, à la croisée de deux routes trône une statue moderne marquant la réunion des chemins du Somport et de Roncesvalles. Plusieurs photos attesteront de notre passage ici.

A l'entrée de Puente La Reina en venant d'Obanos une statue moderne du Pèlerin, érigée en 1965 porte une plaque rappelant qu'ici, le chemin aragonais et le chemin navarrais se fondent en un seul "chemin français" : "Y desde aqui, todos los caminos a Santiago se hacen uno solo".

Cette inscription comporte deux petites erreurs :

- d'une part, elle oublie quelques autres chemins de Saint Jacques moins connus comme le chemin Cantabrique, ou bien la "Ruta Mozarabe", par Seville et Salamanque;

- d'autre part, concernant le seul "chemin français" elle est également inexacte car elle a reporté à l'actuel croisement des routes nationales, un carrefour qui se situait en fait 1500 m en amont. Les pèlerins venus par l'Aragon rejoignaient le Camino Navarro à la sortie d'Obanos, très exactement à l'Ermitage.



Nous n'avons même pas besoin de chercher le refuge dans le village car il est juste à l'entrée à gauche.



18-7-90

Chausé

La pièce qui tient lieu de salle à manger n'est pas très grande et l'ensemble salle de bains W.C. encore moins. Mon premier souci est de trouver une couche dans la pièce sombre où sont rangés les lits. Dès que je suis accoutumé à l'obscurité, je distingue des lits métalliques empilés sur trois hauteurs et montant jusqu'au plafond. Les allées sont très étroites et on ne peut y circuler que le sac à dos tenu à la main, et encore, dans le sens de la

largeur. Je choisis une place au fond et en haut, pour la tranquillité. Je peux même utiliser le lit voisin pour y mettre quelques affaires.

Après une bonne heure de sieste, je retrouve mes trois compagnons de route dans la pièce commune.

- "Viens-tu avec nous, Gilles ? Nous avons demandé un taxi pour aller visiter la chapelle d'Eunate."

- "D'accord. J'arrive. "

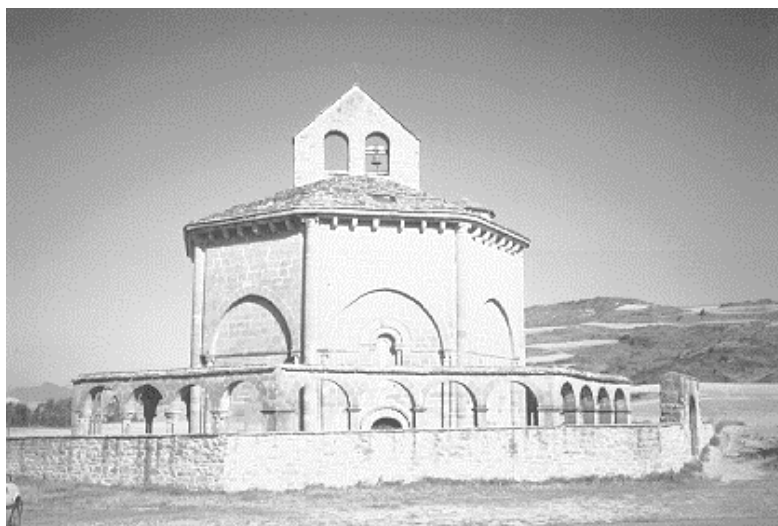
Même si Terry est le plus jeune d'entre nous, ce n'est pas une raison pour le mettre à l'arrière. Le petit gabarit de Nelly nous aurait laissé davantage de place. Il nous faut de plus réussir à plier nos jambes douloureuses de ce four ambulant avant de démarrer. Le parcours n'est que de 2 kilomètres.

La sortie du véhicule est encore plus cocasse. Si des touristes étaient présents, ils pourraient voir 4 animaux à 4 pattes essayant de marcher sur 2. Le chauffeur du taxi en rit aux éclats.

Le déplacement en vaut la chandelle.

EUNATE, Chapelle funéraire des Jacobites.

Eunate signifierait en basque "Les Cent Portes", allusion, en ce cas, à la ceinture d'arcades en forme de cloître qui entoure ce monument, déjà curieux en lui-même, avec sa forme octogonale inspirée du Saint-Sépulcre de Jérusalem. La découverte d'ossements et de coquilles

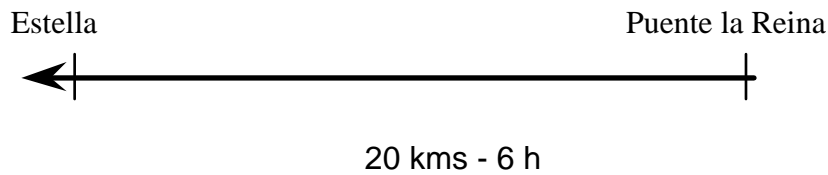


semble avoir élucidé son origine

longtemps mystérieuse : ce fut une chapelle funéraire pour les morts du pèlerinage. Coupole mozarabe et "lanterne des morts" (XIIe siècle).

De retour au refuge, je m'occupe de mes petits problèmes de pieds. J'entaille une énorme ampoule au talon gauche à la lame de rasoir et, sur les conseils de Roberto, un pèlerin parti de Jaca, je supprime les lambeaux de peau.

Dans la tiédeur du soir, je me laisse conduire dans les ruelles sonores du centre avant d'entrer au restaurant, tous les quatre. C'est autour d'une roue de calèche mise à plat sur un tonneau et recouverte d'une planche circulaire que nous commençons à nous désaltérer : quatre cañas fraîches pour commencer.



Impossible de me rapeller le menu d'hier soir ni comment nous avons fait pour rentrer mais il est quatre heures, il y a beaucoup de bruit, les lumières sont allumées et j'ai mal à la tête.

Dans la pièce commune, c'est l'effervescence. A voir les reliquats sur les tables, beaucoup sont déjà partis. Nous étions une bonne quarantaine à dormir au refuge paraît-il. Je grignote des gâteaux secs pendant que chauffe l'eau de mon thé. J'aperçois Paqui, la compagne de Roberto : personne intéressante ma foi.

Soudain, voyant le refuge se vider, l'angoisse me saisi, comme si j'étais en retard. Mes compagnons bouclent leur sac à dos. J'avale mon thé en me brûlant au passage mais le temps de réunir mes effets, ils sont déjà partis. Après tout, ils ont peut-être envie de faire la route seuls. je ne vais quand même pas coller à leurs basques tout le temps.

Quand je prends la route, dans les derniers, la couleur orange des lampadaires de la rue centrale se mélange à celle du soleil se levant. On quitte Puente la Reina par le "Pont de la Reine" qui lui a donné son nom.



LE PONT DE LA REINE

Il franchit le rio Arga, affluent de l'Ebre que nous croisons pour la dernière fois. Jusqu'à l'An Mille, il n'y avait ici aucun gué, redouté des pèlerins, tant à cause des crues que des passeurs. On ne sait le nom de la reine qui fit édifier ce bel ouvrage à six arcs brisés et piliers ajourés.

Je me retourne une dernière fois pour admirer le pont et je me demande si cela vaut la peine de le prendre en photo. Pour moi, ce sera un intéressant souvenir mais pour le commun des mortels, un joli pont que l'on trouve dans n'importe coin de France et de Navarre. A propos de Navarre, la partie d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec le terrain des étapes précédentes. Finie la verte fraîcheur des Pyrénées. A moi maintenant les coteaux ocre, couverts de cultures et de végétation odoriférante presque méditerranéenne. Le

soleil commence à se lever quand j'entame la première côte. Déjà, débardeur et short ample sont de sortie. la journée promet d'être chaude. Mais, marcher de bon matin est très agréable et je me promets déjà de partir plus tôt la prochaine fois. Le balisage est bien visible et j'atteins Cirauqui vers 7 heures. Le petit village se quitte par une remarquable voie romaine antique qui aboutit à un pont à moitié en ruine. Combien de pèlerins sont passés ici depuis des siècles ? De plus, les voies de communication ont bien changé et c'est par la route nationale que tout le monde passe.

Quelques originaux comme moi continuent de passer par ce chemin millénaire. La route est assez longue et mes pieds commencent à me faire souffrir.
Un peu avant Lorca, je franchis le rio Salado.

LE RIO SALADO

C'est à ses eaux réputées saumâtres qu'Aimeric Picaud, auteur du guide des pèlerins (XIIe siècle), attribuait l'empoisonnement de ses chevaux, qui, note-t-il, furent aussitôt dépecés au couteau par les Navarrais. Il est trop tard pour se livrer à une autopsie des chevaux mais ce qui est sûr, c'est que l'auteur du "Codex" gardait une dent contre les Basques et ne manquait jamais de les attaquer dans son récit.

Peu après, je rencontre Etienne et Nelly dans un village, assis sur le bord de la fontaine qui m'annoncent leur désir d'aller boire dans un bar. Il faut donc retrouver la route nationale pour avoir espoir d'y dénicher un bar car le village paraît vraiment désert.

Quel plaisir de s'arrêter. Si je n'avais pas si mal aux pieds, ce seraient des vacances.

Etienne et Nelly sont en retraite et font le parcours pour la quatrième fois. Mais c'est la première fois depuis la Belgique. Plus de 3000 kms ! Quelle santé ! A votre santé, messieurs dames !

Vers 14 heures, nous nous arrêtons dans un restaurant routier. La patronne est un vrai tonneau à pattes. Elle nous fait asseoir à une petite table de quatre et nous apporte de suite la soupe brûlante. Je ne sais quel est le menu ni le prix mais j'ai suffisamment l'habitude de ce genre d'estaminet que je ne m'en soucie guère. Je sais déjà que ce sera frugal et que le vino tinto sera agréable au palais.

On pourrait croire que je passe mon temps à boire et à manger, ce n'est pas tout à fait le cas mais après avoir parcouru des kilomètres, voire des dizaines de kilomètres pendant des heures et perdu des litres de sueur, s'asseoir à une table dans un lieu frais devant un verre et une assiette garnie procure un réel soulagement. D'ailleurs, il y a quelques centaines d'années, les pèlerins d'alors goûtaient déjà aux mêmes plaisirs simples.

- "Terry a fait un bout de route avec nous ce matin mais tout à coup, il a démarré et on ne l'a plus revu." me dit Nelly.

- "Sacré Terry. S'il tient ce rythme tous les jours, c'est un sacré marcheur, sinon il abandonnera vite fait. On sera fixé très tôt."

La route restante est vraiment de la route, c'est à dire du bitume. La température au niveau du sol avoisine certainement les quarante degrés. Il serait certainement plus intéressant de passer par les chemins mais la route coupe au plus court et il est temps d'abréger l'étape.

Estella. (venant de étoile) Plusieurs légendes sur les pèlerins dont celle-ci :

Un pèlerin malade, qui, abandonné par ses compagnons de route et dépouillé par eux de son bourdon, pria si fort l'apôtre que celui-ci fit pousser dans le cloître une tige de rhubarbe. L'homme en fit sa nouvelle canne pour reprendre la route.

A l'ayuntamiento (mairie), j'ai encore l'occasion de vérifier le don des langues d'Etienne.

- "Il y a bien quelques lits ici pour les pèlerins mais il n'y en a que quatre et ils sont déjà pris." nous dit l'employé de police municipale.

Effectivement, les lits sont déjà occupés mais après quelques discussions, deux jeunes allemands cèdent leur couche par déférence à Etienne et Nelly. Terry me propose son matelas qu'il a mis par terre. Et en quelques minutes, la pièce prévue pour dormir à quatre abrite dix couchages. Je ne sais pas où pourront dormir les autres. A l'autre bout du couloir, une pièce munie d'un lavabo et d'un WC nous suffit amplement.

Après un brin de toilette, nous partons ensemble au syndicat d'initiative en quête du tampon. Y siège aussi l'association "Los Amigos del Camino de Santiago".

J'essaye ma carte bancaire dans un guichet automatique, ça doit marcher puisque je vois l'icône Eurocard Mastercard sur le devant de la boîte. Effectivement, je recouvre ma carte et les précieux biffetons. D'ailleurs, pour voir s'ils marchent bien, nous allons les essayer sur la place du marché, sous les arcades, à l'ombre, assis à une table de bistrot.

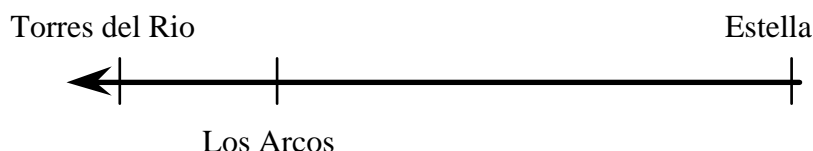
Ils marchent très bien.



A notre retour à la mairie, les Allemands sont déjà en train de cuisiner sur un petit réchaud à gaz. Bien sûr, je pourrais le faire aussi, mais je crois qu'il y a un temps pour tout. Il y a dix ans, par souci d'économie, je me contentais de quelques grignotages et de nouilles jambon beurre sans jambon ni beurre. Mais maintenant, je crois que j'ai passé l'âge.

Juste devant la mairie, il y a quelques tables, à l'ombre des arbres et au bord de l'eau. C'est là que nous passons le reste de la soirée à nous abreuver de bière et nous rassasier de tapas.

Vendredi 20 Juillet 1990



29 kms - 7 heures

Tout le monde sur le pont à 4 h 30. Tout le monde, sauf un, Terry. terrassé par des ampoules énormes et un mal de pieds d'enfer.

"Je crois avoir trop présumé de mes forces" me dit-il.

"Voici une lame de rasoir et de l'hexomédine pour désinfecter, lui dis-je. Il faut entailler la cloque et mettre quelques gouttes de produit. En serrant les dents très fort quelques secondes, ça passe"

Pendant ce temps là, j'en profite pour chauffer de l'eau sur mon petit gaz pour mon thé et grignoter quelques gâteaux.

Quand mon sac est parfaitement rangé, je lui demande :

"Alors ?"

"J'ai trop mal aux pieds, je crois que je vais rester ici."

"Allez, essaye un peu de marcher, après quelques mètres, ça ira mieux"

Terry essaye de se mettre debout, titube et se rassoit sur son lit en grimaçant.

"C'est fini pour moi. J'abandonne. Ne m'attends pas. Vas-y. Tous les autres sont déjà partis."

Devant sa détermination, j'ajuste mon sac et lui dis adieu avec tristesse mais aussi fatalité. Je sais très bien que si les rôles avaient été inversés, c'est moi qui lui aurait dit de partir.

Quand je quitte la mairie, il fait déjà grand jour. Mon corps se rebelle. Les muscles me tirent. La fatigue accumulée se fait sentir. Il faudra sans doute allonger mon temps de sommeil.

De plus deux grosses ampoules apparues à Pamplona, à chacun de mes talons me préoccupent. Chaque soir, j'y fais une incision pour les vider et je découpe à la lame de rasoir les lambeaux de peau. Je nettoie la plaie avec de l'hexomédine. Ça pique. Il suffit de serrer les dents pendant 20 secondes tout au plus.

Pendant le premier quart d'heure, je sors de la petite ville par la route de Logroño.

Il me faut au moins une demi heure pour me mettre en jambes (c'est à dire assouplir les deux morceaux de bois qui me servent de cuisses).

C'est vraiment maintenant que je commence à comprendre le "métier" de pèlerin et à en suivre le rythme. Se lever et commencer à marcher avant le lever du soleil, s'arrêter vers 9 heures pour se restaurer, reprendre la marche et s'arrêter vers 14 heures pour déjeuner. Ordinairement, la journée de marche doit être terminée à cette heure là. Se laver et faire une sieste d'une heure si le besoin s'en fait sentir, s'occuper des tâches courantes, ravitaillement, lessive, visite...

Après un chemin très agréable, le monastère d'Irache.

IRACHE

A 2 km d'Estella, à la sortie d'Ayegui, beaucoup de pèlerins faisaient le détour par Irache, au sud de la route. Le monastère d'Irache, au pied du sommet de Montejurra, existait sans doute dès l'époque wisigothe; En tous cas son hôpital fondé en 1050 par Garcia de Najéra, fut le premier en date de Navarre, avant même celui de Roncevaux. Le monastère cistercien abrita à partir de 1569 une université qui, en 1824, sur son déclin, fut transférée à Sahagùn; L'église, de style transition (fin XIIe) a un chevet roman, trois nefs ogivales et une coupole sur trompes, proches parentes de celles de Salamanque et de Zamora.



Je vois là, assis près de la fontaine, un couple que j'ai déjà vu au refuge à Estella. Je les aurais cru beaucoup plus en avant, car ils étaient partis bien avant moi.

- "Hola" leur dis-je en m'approchant d'eux.

Et la discussion s'engage. Au bord de l'auge en pierre, Marie est française et est mariée à Ramon, espagnol et professeur de Basque. Leur gourde remplie, ils reprennent le chemin et disparaissent dans la végétation environnante en quelques minutes. L'hôpital est complètement délabré et est assailli par la végétation. Les bois qui l'entourent apportent de la tranquillité et de la fraîcheur. Après avoir mangé quelques gâteaux secs, je reprend le chemin quelques marques jaunes peintes au sol sur des roches disséminées semblent m'indiquer le chemin. La végétation se fait de plus en plus touffue et dense. Cela fait bien 20 minutes que je n'ai pas vu de marques quand j'arrive à une patte d'oie... Rien n'indique quel côté prendre et c'est par instinct que je choisis le côté droit. Au moins, cela ne m'éloignera pas trop de la NIII qui mène à Los Arcos. Quelque temps plus tard, le chemin se resserre de plus en plus et les branches frottent les extrémités de la tente placée en travers de mon sac à dos. Un quart d'heure plus tard, le chemin s'est tellement rétréci que je dois passer par des barbelés et me retrouver dans un champ pour poursuivre.

Je m'assois facilement car le terrain est très en pente. Je vois au loin les véhicules sur la nationale se déplaçant pratiquement sans bruit, seul le bourdonnement des gros camions arrive à mes oreilles. Le terrain est tellement accidenté que je perdrais au moins une heure à rejoindre la route. Faire demi tour jusqu'à Irache pour essayer de retrouver le balisage me ferait perdre 2 heures et je ne suis même pas sûr de retrouver les marques jaunes. Il ne me reste qu'à poursuivre de façon parallèle à la nationale et espérer retrouver un chemin. Bon sang, j'aimerais bien savoir où sont passés Marie et Ramon.

Un peu plus tard, je retrouve un ensemble de chemins parfaitement dégagés mais complètement isolés et je me dirige à la boussole, direction S.O.

La plante des pieds commence vraiment à me faire mal. Le sol est seulement rocailleux, sans la moindre végétation, et renvoie efficacement les rayons du soleil. Si je dois faire une pause ce n'est pas ici. Tout à coup, au passage d'un petit col, apparaît la route, à 300 mètres sur la droite, et si je continue le chemin, il la rencontrera dans 500 mètres dans un petit village. Je m'y arrêterai, c'est sûr.

Le numéro 52 sur la borne m'avertit que je suis à Villamayor. Il ne reste que 3 heures pour atteindre Los Arcos. Assis sur un banc, je regarde une dernière fois la fontaine couler. Je reprends mon sac alourdi de 2 kg supplémentaires (2 litres d'eau) et me remets en route. Un ancien me croise et me fait un signe de la main que je lui rends aussitôt. M'envie-t-il, me prend-t-il pour un fou, ou tout simplement, lui suis-je indifférent ?

Le guide Bernes préconise de rentrer dans les terres et suivre un parcours à la minute près. J'ai déjà bien assez mal aux pieds pour me perdre une seconde fois et c'est par la route que je décide de poursuivre mon chemin.

Alors que j'entrevois Los Arcos, au loin, je quitte le brûlant et bruyant macadam pour grimper un talus et m'allonger à l'ombre dans un champ.

Je retire mes chaussures et me masse la plante des pieds, j'ai l'impression que la douleur n'est pas musculaire mais plus profonde car les massages augmentent la douleur. Je m'allonge sur le côté pour retirer mon sac et le ramener devant moi. Je sais y retrouver une paire de chaussures de ville et de quoi grignoter.

Je reste là à penser. Etienne m'a dit qu'il valait mieux pousser jusqu'à Torres del Rio car il n'y avait pas de refuge à Los Arcos. En aurais-je la force ? Et d'abord, qu'est ce que je fous ici ? Je serais sans doute mieux au bord d'une piscine à siroter un Ricard bien frais. Ou plutôt dans un avion en partance pour une lointaine destination, les eaux bleues, l'air tiède, une légère bise fraîche...

4 km, c'est pas la mer à boire, allez en route !

J'arrive enfin à Los Arcos.

Je m'assois à l'ombre des arbres, sur la petite place et n'essaie même pas de trouver le tampon du curé. Le voilà d'ailleurs qui traverse la place en jetant un coup d'oeil vers moi. Comme il n'y a pas de refuge, je n'ai même pas envie de le voir. Vu l'heure il faut maintenant penser à boire un coup puis à manger. Le premier bar testé qui donne sur la place est tout en huisseries... aluminium et est aussi réfrigérant que l'accueil du tenancier. J'en ai profité quand même pour boire 2 cañas et inspecter les environs par les larges baies donnant sur la place, accoudé au comptoir en acier inoxydable. Alors que nous sommes 3 ou 4 ici, la maison de l'autre coin de la place semble connaître de l'animation. De l'extérieur, ça ne paye pas de mine. La porte est entrouverte ainsi que les fenêtres pour ne pas laisser entrer le moindre rayon de soleil.

Je termine mon verre, paye mes consommations et m'y dirige directement.

Quelle ambiance la dedans. Alors qu'il n'y a pas âme qui vive à l'extérieur, ça grouille à l'intérieur. Je demande à l'homme affairé derrière le bar en bois sculpté :

"Il est possible de manger ?"



Après un regard dans la salle, il hèle une serveuse :

- "Une place libre dans combien de temps ?"

- "20 minutes" lui répond-t-elle

- "Bien, dis-je, alors mettez moi une caña"

J'en ai pas encore bu la moitié que derrière moi j'entends :

- "Hola, Gilles, comment vas-tu ?"

Etienne et Nelly sont là, tout sueur, poussière et sourire.

- "Une table pour trois" dis-je à l'aubergiste

- "Et deux cañas avant de passer à table" lui dit aussi Etienne.

Et nous voilà déjà à parler de l'étape du jour, du tracé que j'ai loupé, de la distance qui reste à parcourir aujourd'hui.....

Le repas est encore très animé, ponctué d'éclats de rire, et très arrosé.

Qu'est ce que ça fait du bien !.

Nous reprenons la route 2 heures plus tard. En ce qui me concerne, j'ai le moral remonté à bloc. La chaleur de l'après midi se dilue à peine (il n'est que 2 heures et demie au soleil). Je distance en peu de temps le couple Belge. Le chemin est rocailleux et parallèle à la route. On y avance bien.

Moins de 2 heures plus tard, nous montons à Torres del Rio. En effet, je me suis arrêté à la fois pour boire un peu d'eau et pour les attendre avant l'assaut final.

Au centre du petit village est située la chapelle octogonale (comme à Eunate).

Elle mérite une visite. On nous indique la personne qui détient la clef et qui appose le tampon (señora Carmen Allea)



La visite est difficile à décrire mais le calme et la sérénité qui se dégagent de l'unique salle nous font du bien. Subsiste encore la "lanterne des morts", clocheton qui brillait dans la nuit. Et dire que cela a été construit il y a 800 ans.

Il nous faut trouver maintenant une épicerie puis la casa Santa Barbara où habite Señor Ramon Sostre. C'est le refuge d'ici. Avec un nom de villa comme celui du feuilleton télévisé, je m'imagine déjà l'entrée d'un immense parc, avec au fond, une grande maison toute blanche bordant une piscine bleue dans laquelle se déverse l'eau d'une fontaine.

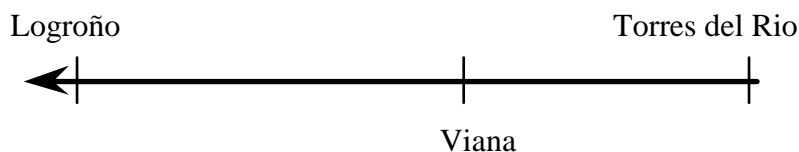
Catastrophe !!!

Le portail est sorti de ses gonds et l'entrée est réduite de moitié à cause des ronces. Un petit sentier balisé par les orties long de 1m50 et large de 0,30m conduit à la porte d'entrée. Cette dernière est déjà ouverte et le dernier à l'avoir manœuvré l'a fait avec tant de délicatesse que maintenant, on ne risque plus de la refermer. L'intérieur est sombre, les volets étant clos. Monter à l'étage relèverait plutôt du suicide, vu l'état des marches restantes. Je contourne l'escalier et entre dans la "salle de bains". La baignoire est déjà occupée par ... une partie du mur qui s'est effondrée. Je m'en tiendrai là quant à la description des lieux.

Nous choisissons d'un commun accord de nous regrouper dans la même pièce. Après avoir nettoyé le sol, nous disposons les réchauds à gaz et mettons en commun la nourriture. Mais d'abord, pour se redonner le moral, le pot de l'amitié. Puis Etienne compulse son podomètre et annonce 31 kilomètres. Son podomètre mécanique est constitué d'une bille qui monte et qui descend à chaque foulée, en incrémentant un compteur. En sélectionnant la longueur de la foulée, s'affiche directement la distance parcourue en kilomètres. Le système a beau être simple mais il est assez précis. Seul inconvénient, le cliquetis produit à chaque pas mais auquel on s'habitue très vite.

Nous préférons ne pas nous servir des sommiers métalliques rouillés et dormons à même le sol, comme nous faisons déjà depuis près d'une semaine déjà pour moi. Et 3 mois pour Etienne et Nelly. Je pourrais calculer en jours et heures mais j'ai envie de dormir. D'ailleurs Etienne ronfle déjà.

Samedi 21 Juillet 1990



21 kms - 5 h 30

C'est juste après le petit déjeuner, l'échange d'adresses, et les derniers adieux, que je reprends la route. Je crois sincèrement que la sympathie qui nous relie est réciproque mais je ne voudrais en rien changer leurs plans. Je m'éclipse donc.

Je pense que tous les pèlerins partagent le même sentiment ; toute rencontre est la bienvenue mais chacun fait son chemin de St Jacques de Compostelle.

Je flâne en chemin et arrive en milieu de matinée à Viana que je dois contourner par le sud. Je préfère y grimper car je sais ce qu'on peut y trouver. La ville est en effervescence, les préparatifs vont bon train ; des marionnettes hautes de 3 m dandinent d'un pas mal assuré et on aperçoit sous les jupes mal ajustées les efforts démesurés des hommes harnachés. Face à l'église Santa Maria du XVe siècle, se situe la grand place, et sur cette grand place, le bar de la place. Je préfère donc visiter ce dernier pour y restaurer mes réserves liquides que je viens de perdre.



Installé au comptoir entre deux solides cultivateurs, je vais commander une 3e caña quand Etienne et Nelly arrivent.

- " ¡ Hola, peregrinos ! "

Je quitte le bar et vais m'installer avec eux sur une table. Nous rejoignent ensuite des poulpes, des calamars, des olives, des bouchées de fromage.....Après une bonne heure, nouveaux adieux, les derniers ceux-ci, nous le savons bien. Je pars le premier.

La descente à la sortie de Viana est assez raide et rapide. Je me retrouve assez vite dans la plaine à arpenter le bitume brûlant. L'endroit n'invite pas beaucoup à la flânerie et je m'empresse de gagner Logroño. La chaleur du bitume transperce mes semelles et les rayons du soleil ma casquette. J'ai de nouveau mal aux pieds. Ne pas s'arrêter, continuer, continuer sans s'arrêter, ne s'arrêter qu'au refuge sinon le redémarrage est pire encore.

Je distingue maintenant les premières maisons de Logroño mais il me reste au moins une heure et demie avant le terminus.

Une grande pancarte m'avertit que je quitte la Navarre pour entrer dans la Rioja. Peu après, en marge du bitume est peinte en jaune une grande coquille St Jacques. Et plus loin, ces mots laconiques : "St Jacques de Compostelle , 690 kms". Si je tenais le c... qui a écrit ça !

Une marque jaune me fait quitter l'inhospitalière route pour obliquer à gauche et passer dans une zone industrielle poussiéreuse; plus poussiéreuse qu'industrielle d'ailleurs. Je passe ensuite entre des bicoques misérables de récupérateurs. Le guide m'avertit de me méfier des chiens plutôt mal élevés par ici. En effet, le guide a parfaitement raison et je multiplie ma vitesse par presque 2.

J'arrive enfin à Logroño, m'abreuve un peu et pars en quête du refuge.

"Où se trouve le refuge des pèlerins ?" demandais-je à un adolescent.

"Suis moi, c'est à deux pas d'ici" me dit-il.

Il m'amène devant la "Fraternidad Monastica de la Paz"

"C'est là ! " me dit-il.

Bizarre, enfin, je frappe à la porte.

Un religieux ouvre le judas et me demande :

"Quien es ?"

"Es un peregrino que quiere dormir para una noche"

L'homme me fait entrer et me demande mon livret de pèlerin. Il me parle ensuite des règles en usage dans la "Fraternité monastique de La Paz". Je commence à me demander où je suis tombé car il vient de me dire qu'il n'y a pas encore de pèlerin.

"Je vais te montrer ta chambre, suis-moi"

Je suis le Frère, et monte à l'étage par un vieil escalier mal éclairé. Plusieurs portes donnent sur le palier.

"Voici ta chambre" me dit-il.

Elle fait au moins 30 m2. Tout y est : lavabo et glace, armoire, grand bureau avec chaise, tiroirs et sous-main, chaise prie-Dieu, crucifix, icônes saintes et un rideau rouge foncé pour séparer le lit.

"Nous restaurons les icônes, j'espère qu'elles te plaisent, Gilles ?

"Oui, oui "

"Il y a une douche en face, si tu veux te laver"

"Oui, ce serait avec plaisir"

"As-tu mangé ?"

"Non"

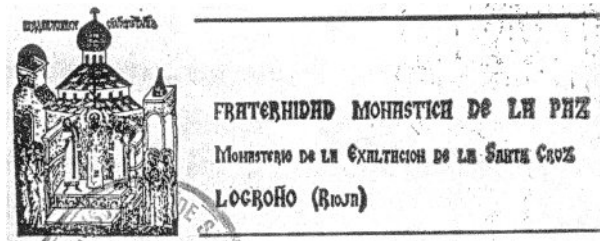
"Nous déjeunons à 15 h, dans une heure. Seras-tu des nôtres ?

"Oui, avec plaisir"

"Nous t'appellerons quand il sera temps"

Et il s'éclipse avec discrétion. Je déballe mes affaires sur le lit, choisis un tee-shirt encore propre et un short pas trop sale avant de me doucher. Quand je vois la machine à laver près de la douche, je me rappelle qu'il m'a aussi dit que je devais me sentir ici comme chez moi, mais je n'ose pas me servir de la machine. D'ailleurs, je n'ai pas de lessive.

Allongé sur le lit, je m'occupe l'esprit pour ne pas m'endormir et risquer de manquer l'heure du repas. En lisant attentivement la deuxième liste des refuges, je m'aperçois qu'il y a deux refuges à Logroño, un ancien et un nouveau. Eh voilà, tous les autres pèlerins doivent dans le nouveau.



15 heures, une cloche retentit dans le couloir. L'heure du repas, je suppose. Je sors prestement. Personne. Je me dirige donc au "pif" dans les couloirs. Mon instinct doit être bon puisque j'arrive dans une grande pièce où est dressée une table en U. Tout le monde est debout derrière sa chaise et attend en silence. J'aperçois une place libre à côté du Frère directeur, au milieu du U. En Bretagne, ce sont les places des mariés. Je suppose que c'est là ma place. Je me place donc à côté de lui, en silence, derrière la chaise vide. A ce moment là, il entonne un bénédicité dont je ne connais ni l'air ni les paroles. J'attends en silence. A la fin, il prend la parole et dit :

- "Nous accueillons parmi nous aujourd'hui un pèlerin Français qui s'appelle Gil"

L'assemblée entière acquiesce de la tête et s'assoit en silence. Je fais de même.

On me pose alors toutes sortes de questions, comme si j'étais celui qui, arrivant de l'extérieur apporte les dernières informations.

Le repas se déroule dans la bonne humeur et à la fin, le Frère supérieur me demande :

- "Veux-tu prendre le café avec nous à côté ?"

- "Avec plaisir"

Et nous voici assis dans un salon ombragé à siroter un café "cortado". Durant la conversation, le supérieur me dit :

- "Nous lisons beaucoup ici. Tiens, justement, j'étais en train de lire une revue Française et je n'ai pas tout compris."

- "Ah bon ? Et c'était quoi ?"

- "Il s'agissait de communication et notamment de "minitel rose". Qu'est ce que c'est le "minitel rose" ?"

Je ne m'attendais certainement pas à une question du genre mais en tous cas, l'assemblée à l'air intéressée puisque les discussions s'interrompent et l'air de rien, les oreilles se font attentives.

Un peu gêné, je commence mon explication :

- "Vous savez, en France, l'annuaire téléphonique papier disparaît peu à peu au profit d'un écran et d'un clavier ..."

- "Oui, je sais, d'accord pour minitel. Mais rose. Pourquoi minitel rose ?"

- "Vous savez, je ne parle pas très bien Espagnol et ..."

- "Rassure toi, nous t'avons parfaitement compris jusqu'ici, continue"

Un silence de plomb s'abat sur la pièce. Toutes les tasses sont posées sur la table centrale et tous les visages sont tournés vers moi, attendant la suite.

Et me voilà, en train d'essayer de trouver les mots les plus évocateurs pour expliquer "minitel rose"

Trois choses sont sûres en ce moment ;

- les plus gênés, ce n'est pas eux

- il fait très chaud ici puisque je transpire soudain beaucoup

- j'aimerais être ailleurs.

- j'aimerais être ailleurs.

A 16 heures je suis de nouveau dans ma chambre pour faire une petite sieste bien méritée.

Je sors au début de la soirée dans les rues de la ville qui commencent à s'animer de la fièvre du samedi soir.

De la place San Bartolomé, je téléphone en France pour prendre des nouvelles de la petite famille et notamment de ma fille Sabine. Je reviens ensuite par la rue "calle del Laurel" à cause de ses bars à tapas qui se touchent. Si on s'amuse à les faire tous, on prend une démarche éléphanterque, d'où son surnom : "calle de los elephantes"



21 heures, rassasié, je suis assis sur mon lit en train de couper à la lame de rasoir les lambeaux de peaux des ampoules que j'ai aux pieds quand : toc, toc,...

- "Oui ?"

- "Je t'apporte de quoi manger " me dit un frère, un plateau garni dans les mains. "Nous avons pensé que tu avais sûrement faim"

Je n'ose lui dire non.

- "C'est très aimable, merci bien" lui dis-je en me demandant où vais-je mettre tout ça ?

- "A quelle heure manges-tu demain matin ?"

- "Comme j'aimerais être en route avant 5 heures, je mangerais bien à 4 heures 30, si cela est possible ?"

- "Certains d'entre nous auront déjà mangé mais ils laisseront de quoi pour toi. Bonne nuit."

Assis à mon bureau de ministre, un plateau sous le nez, je me demande comment je pourrais faire honneur aux victuailles. Les fruits dans mon sac à dos, il ne me reste plus qu'à manger le sandwich à l'omelette.

Je me couche repus. Les bruits de la rue entrant par les fenêtres entrouvertes de ma chambre ne me dérangent pas bien longtemps, tant la fatigue est grande.

Dimanche 22 Juillet 1990



32 kms - 8 h

Passage au réfectoire à 4 h 30. J'aperçois au beau milieu, un bol, du café fumant, et du pain frais; c'est sans doute pour moi. Après avoir versé mon obole dans une boîte en carton, je quitte les lieux et me retrouve sur le trottoir, ajustant mes bretelles.

La sortie de Logroño est aussi inintéressante que longue. Les banlieues industrielles le dimanche matin, ça n'a rien de très réjouissant. Logroño est aussi la capitale du Rioja, riche province agricole célèbre par son vin. Elle fût aussi Navarraise pendant 2 siècles et fût le théâtre de nombreuses batailles historiques.

A 15 kms au sud, se trouve le village de Abelda de Iruaga.

ABELGA DE IRUEGA

Ce lieu abrita au haut moyen âge le monastère San Martin qui, vers l'an 900, était ouvert à la fois aux influences françaises et aux savants musulmans. C'est là qu'apparurent pour la première fois en Europe ces "chiffres arabes" qui se substituèrent aux chiffres romains, et, grâce à l'existence du zéro, allaient permettre un rapide développement des mathématiques.

Le guide Bernes m'avertit que c'est une très longue étape mais sans difficultés. Le tracé champêtre proposé rallonge même le parcours. J'irai donc par la route.

Perfidement, le soleil s'est levé dans mon dos sans rien me dire et m'attaque déjà à la nuque. A la sortie de la ville, la température commence déjà à monter.

A marcher pendant des heures, l'esprit vagabonde, et en ce moment, je pense à l'altercation que j'ai eue avec des amis à propos de l'éducation qu'ils donnaient à leur fils. J'en suis encore tout contrarié par ce que j'ai dit, pas dit...De plus, est ce que je détiens la vérité en matière d'éducation ? Les sentiments sont si forts en ce domaine que le débat tourne au passionnel. En tous cas, je ne crois pas que tout soit à dire et surtout, jamais je ne discuterai plus éducation avec des gens qui me sont proches.

Je profite du passage dans une station service pour me ravitailler en eau et en coca cola bien frais ; on est Dimanche après tout.

Comme d'habitude, vers 9 heures, je commence à avoir mal aux pieds. Etant moins bien équipés, les pèlerins de jadis connaissaient certainement ce mal.

M'approchant de Navarette, s'offrent à moi deux solutions; la contourner par la route nationale ou y grimper et redescendre en face ensuite.

C'est d'ailleurs l'ancien tracé. J'opte pour la seconde solution (c'est aussi la plus courte)

A la sortie du village, je passe devant le cimetière où je sais qu'Etienne et Nelly s'arrêteront pour y prier.

Une demi heure plus tard, je jette un coup d'œil par dessus mon épaule et je vois que je suis pas seul en chemin. Deux silhouettes me suivent à la trace. Un second coup d'œil quelque temps plus tard m'indique qu'à ce train là, ils seront sur moi dans moins d'un quart d'heure. Effectivement, un quart d'heure plus tard, ils arrivent à ma hauteur et se mettent à mon rythme. Lui est habillé de kaki des pieds à la tête et porte un gigantesque sac à dos de la même couleur. Il est accompagné d'une charmante créature brune portant un large chapeau de paille, un tee-shirt très léger, un short très très flottant et un sac à dos dans lequel on pourrait mettre une brosse à dents et un tube de dentifrice, pas plus.

- "¿Peregrino ?" me demande-t-il.

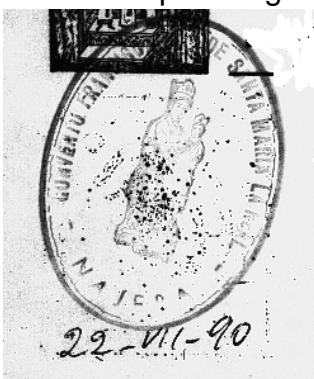
- "Si"

- "Tu dors à Najera ? (en espagnol)"

- "Oui"

- "Alors à plus tard"

Ils reprennent leur rythme initial et me laissent pratiquement sur place, comme si j'étais à l'arrêt. Ecœuré, je vire à gauche, mets mon sac dans l'herbe et décide qu'il est grand temps de faire une sieste.



Quelques heures plus tard, exténué, j'arrive enfin à Najera. Je vais voir Los Padres Franciscanos de Santa Maria la Real. L'épaisse porte de bois refermée, je suis dans le noir complet. Après m'être habitué à l'obscurité, je distingue un père à l'accueil qui me demande mon livret de pèlerin pour le tamponner.

Jouxant le couloir, une salle marbrée, dans la pénombre sert de dortoir. Il y a quatre lits mais ils sont déjà occupés; deux par les "mobyettes" de Navarette et les deux autres par un autre couple que j'ai déjà vu à Puente la Reina. Allongés sur le sol, quatre scouts dont trois garçons et le couple rencontré à Irache. Je comprends maintenant pourquoi ils mettaient tant d'ardeur à arriver ici ; seuls les premiers ont un lit. Bravo !. Si c'est comme ça pour la suite, ça promet d'être gai.



J'étends mon matelas de sol sur le marbre frais et essaie de dormir un peu. Au bout de quelques minutes, j'entends des gémissements. C'est la ravissante créature qui se plaint des pieds. Des énormes ampoules, paraît-il, la font souffrir terriblement. Tout le monde ici en a et personne ne s'en plaint. D'énervement, je me lève et décide de faire un tour dans la ville. Je m'assois à la terrasse d'un café et attends un quart d'heure vainement qu'on daigne me servir ; décidément, c'est la journée.

Je profite de mon passage devant une pharmacie pour expliquer mes douleurs aux pieds et acquérir une pommade "relaxante".

La soirée est du même tonneau que la journée; un casse croûte très cher dans un bistrot minable. Je n'ai vraiment pas envie de traîner ici et je me couche de bonne heure.

Lundi 23 Juillet 1990

Santo Domingo de la Calzada

Najera



23 kms - 5 h

Une demi heure que les premiers pèlerins sont partis et le barouf continue encore, pas moyen de dormir. Et maintenant, c'est la lumière centrale qui est allumée, il ne manquait plus que ça. Je n'ai plus qu'à me lever. Des pèlerins sont arrivés hier soir et nous avons dormi à une bonne vingtaine. Je prends le temps de me raser et de me préparer un thé. Quand je suis enfin prêt à marcher, il ne reste plus pratiquement personne dans la pièce et le soleil est loin d'être levé.

Ma première réaction serait de dire : si c'est la course tous les jours d'étape en étape pour avoir à tout prix des lits à l'arrivée, très peu pour moi. Mais en réfléchissant un peu, je me dis que ce soudain afflux de pèlerins est certainement passager, et que j'ai déjà dix jours dans les mollets, ce qui ne semble pas le cas de tout le monde. Je sais aussi que je ne suis pas rapide mais que ma force est l'endurance et que je préfère prendre le temps d'un petit déjeuner avant de partir (quitte à partir dernier) car je sais que je rattraperai sans problème les "ventres vides".

La sortie de la ville est assez laborieuse car je n'ai pas regardé mon guide et j'essaie de me fier aux marques jaunes. Il fait trop sombre et je m'égare plusieurs fois.

Je trouve enfin mon chemin, grimpe au travers des pins, passe un petit col et arrive dans les vignes. Je passe plusieurs heures à longer les ceps et les canaux d'irrigation dont le réseau est remarquable. Dans trois mois, les pèlerins pourront y voir les vendanges.

Là où je passe, d'autres sont déjà passés ce matin, hier, le mois dernier, l'année dernière, et même les siècles derniers. Ce serait intéressant de voir des photos de pèlerins prises du même endroit et montrant l'évolution des tenues et de l'équipement. Les écrits les plus anciens relatant la vie des pèlerins de St Jacques sont dus à Aymeric Picaud (Il inventa le guide Michelin de l'époque)

AYMERIC PICAUD ET LE CODEX CALIXTINUS

L'itinéraire de 1140 est inclus dans une œuvre plus vaste en latin nommée le Codex Calixtinus, car on l'avait faussement attribué au Pape Calixte II, fervent adepte de Compostelle.

Aymeric (ou Aymery) Picaud, prêtre de Parthenay le Vieux, en Poitou, semble être celui qui apporta le témoignage précis de toutes les étapes : souvent passionné (il est choqué par les Gascons et a une dent contre les Basques), parfois injuste, toujours très vivant.

Le chemin originel à fait place, à cause du remembrement, aux chemins empierrés et aux routes bitumées. Le circuit n'a rien d'intéressant. Je pense à l'arrivée de l'étape à Santo Domingo de la Calzada. Etienne et Nelly m'en ont dit le plus grand bien : vaste, équipé de cuisinières gratuites, de douches chaudes, de deux dortoirs douilllets... le pied quoi !. Je croise le militaire et sa belle compagne, assis au bord du chemin et c'est à moi de leur donner rendez-vous à l'étape.

13 heures ; j'entre dans la bourgade, et vais au refuge, il est en plein centre.

SANTO DOMINGO DE LA CALZADA

Saint Dominique de la Chaussée porte le nom d'un moine bénédictin né en 1019 dans un village voisin et mort en 1109, qui est devenu patron des travaux publics. Après avoir été renvoyé de son monastère, il revint dans son pays établir un ermitage sur les bords de la rivière Oja. C'est alors, qu'ému par les souffrances des pèlerins, il entreprit en 1044 la construction d'un pont, puis celle d'une hôtellerie et d'une route, œuvre continuée par son disciple Juan de Ortega.

Le refuge est comme l'a décrit le couple Belge. J'en profite pour me doucher, faire une petite lessive et me préparer pour aller manger en ville. Les scouts sont à table et la bonne humeur est de sortie. Ramon et Marie sortent eux aussi. Il y a aussi Alfredo et Paqui, le couple Espagnol déjà rencontré à Puente la Reina.

J'adore aller au restaurant dans ces conditions ; la journée de marche est terminée, la salle est agréable, le menu très abordable, le service impeccable, le vin délicieux et quand j'aurai fini mon repas j'irai faire une petite sieste dans un lit bien douillet.

J'ai certainement choisi un bon restaurant puisque je vois arriver à la table voisine le militaire et sa charmante créature. Il s'appelle Roberto, est commandant dans l'armée Espagnole et elle, Joana est une psychologue Brésilienne. Durant la discussion, Roberto me demande :

- "Es-tu allé voir l'église ?"

- "Non, pourquoi, qu'a-t-elle de spécial ?"

- "Il y a une poule et un coq dans le chœur"

- "Que font-ils là ?"

Et Roberto me raconte l'histoire :

LE MIRACLE DU COQ ET DE LA POULE

Un jeune Français, voyageant vers Compostelle avec ses parents, dédaigna les avances que lui faisait une jeune femme de chambre de l'auberge où il logeait. La servante introduisit une coupe en argent dans ses bagages, pour se venger, l'accusant de vol. Le juge condamna l'innocent à la potence, et ses parents s'en furent visiter la tombe de l'apôtre. A leur retour, ils s'arrêtèrent devant l'échafaud et furent surpris de trouver leur fils sain et sauf. Ils allèrent immédiatement avertir le corrégidor qui était disposé à se mettre à table, pour faire un sort à un coq et à une poule bien préparés. Son étonnement le fit s'écrier : "Il est vivant aussi vrai que ce coq et cette poule vont se mettre à chanter." Et, ô, miracle, aussitôt le coq chanta et la poule caqueta. Le juge bouleversé fit dépendre le jeune homme.

Depuis, on peut voir dans une aile de l'église, derrière une grille, un coq et une poule au plumage blanc (changés deux fois par mois)



Je retourne au refuge pour ranger mon linge qui doit être sec et faire ma sieste. Étendu torse nu sur mon lit, je me mets à penser au poids de mon sac à dos. Ai-je vraiment besoin du gros pull en laine et qui doit peser une livre ? Et du pantalon de rechange ? Un seul me suffit. Dès la sieste finie, j'irai à Los Correos (la poste) me délester de ces affaires encombrantes et lourdes. Je pense même me défaire de ma tente, mais je la garde encore, on ne sait jamais.

Je comprends que l'on puisse abandonner car il y a des moments où c'est vraiment dur. En ce moment, par exemple, j'ai la plante des pieds qui me fait bien mal et cela ne s'arrange pas. De plus, mes talons n'ont presque plus de corne, tellement je les ai entaillés. Je ne sais pas si c'est la bonne solution parce que des ampoules naissent encore. Qu'est ce qui me pousse à continuer ? Je ne sais pas trop. En tout cas, il n'est pas question de prendre le bus. Ou c'est à pied, ou je rentre en France. J'aurais l'air de quoi, sinon, ce soir, à Belorado.

Vers 9 heures, alors que je gravis le flanc d'une butte, j'entends comme un coup de sifflet. Je ne prête pas attention et cela se reproduit de nouveau. En contrebas, dans la cour d'une entreprise, un employé agite frénétiquement les bras. On dirait qu'il veut me faire comprendre quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Il est trop loin pour que je lui pose la question. Après un instant d'hésitation, je reprends le chemin. Il continue ses gestes quelques secondes puis s'en va dans les bâtiments. Je ne sais pas ce qu'il avait à se démener comme ça et par ce temps là.

Un quart d'heure plus tard, le chemin se rétrécit brusquement puis, un peu plus loin, aboutit dans un cul de sac. C'est vrai qu'il y a un moment que je n'ai pas vu de marques jaunes. Je n'ai plus qu'à faire demi tour jusqu'à la marque précédente, que je retrouve un vingtaine de minutes plus tard. 40 minutes pour rien.

Je comprends maintenant ce que voulait me dire l'homme de tout à l'heure; je faisais fausse route.

Quelque temps après ma pause gastronomique (saucisson, pain et une pêche) je crois reconnaître la silhouette de Roberto au loin. Je le rattrape petit à petit. C'est bizarre, il est seul. A trois cents mètres, il jette un coup d'œil sur son épaule et augmente la cadence. On a sa fierté, non mais. Je ne suis pas de taille à lutter aujourd'hui mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

Peu après Granón, je quitte la province du Rioja pour celle de Castille.

Castille :

Vaste plateau soumis aux extrêmes des rigueurs des rigueurs climatiques. Glacial l'hiver, la fournaise l'été. Un proverbe ne dit-il pas : "Neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer !" Berceau de la reconquête, la Castille dut, pour s'assurer le terrain regagné, édifier une ligne de châteaux (castillos) qui furent à l'origine de son nom.

C'est ici bien entendu que l'on parle le "véritable" espagnol : le castellano.

À Vitoria, je choisis de prendre la route pour abrégé mes souffrances. Je m'arrête dans l'entrée d'un champ pour y regarder la ronde des moissonneuses et le ballet des tracteurs avec leur remorque venant s'y accoupler momentanément par le côté, le temps de recueillir la précieuse denrée, puis, repartir, satisfaites.

À la patte d'oie de l'entrée de Belorado, une marque jaune me fait quitter la route principale pour obliquer à droite vers l'intérieur du village.

Ramon et Marie sont déjà là, avec Joana.

- "J'avais tellement mal au mollet droit que j'ai dû prendre le car" me dit-elle sans que je ne lui demande rien.

Ramon et Marie sont déjà installés et se reposent devant la porte du refuge. C'est une ancienne salle de spectacle. Les fauteuils on fait place à deux grandes tables mises bout à bout.

Ce n'est pas très propre à l'intérieur. Je trouve une place pour mon duvet sur la scène. Roberto vient juste d'installer les duvets conjugaux.

Après une petite toilette, nous partons tous les cinq au restaurant.

Quel repas, là encore. Et ce Ramon qui dit ne pas savoir le Français, il comprend tout ce que je dis à Marie. Il serait jaloux, celui-là, que cela ne m'étonnerait pas.

De retour au refuge, nous apercevons Alfredo et Paqui, ainsi que les scouts espagnols.

Après avoir fait une petite lessive et m'être occupé de mes pieds (à force de tailler dans la chair, je n'ai plus de corne aux talons), je discute avec le chef scout.

- "Aller à St Jacques de Compostelle, c'est pour nous l'aboutissement d'un vœu" me dit-il.

- "Où est Manuela ?" dis-je ?

-"Elle avait tellement mal, ce matin, qu'elle a préféré prendre l'autocar. C'est elle qui tire le plus dur parmi nous. Mais dès demain elle veut reprendre le chemin avec nous."

L'après-midi ressemble aux autres, et après la sieste, Roberto m'invite à l'accompagner faire quelques courses pour le repas de ce soir.

Le repas se passe dans la joie et la bonne humeur et nous fait oublier nos douleurs de pieds, mollets, et divers. Et même notre tampon.

-"Roberto, tu as fait tamponner ton livret ?"

-"Non, le curé est passé pendant que nous faisons les courses."

-"C'est dommage, il va me manquer un tampon."

Ce n'est pas que j'ai peur de ne pas être cru, mais quand on collectionne, on aime bien en avoir le maximum.

-"Ne t'inquiète pas, j'ai une idée. Viens avec moi."

Et nous partons, alors que la nuit est déjà tombée, à la recherche du poste de police.

Je lui fais confiance et l'accompagne sans broncher jusqu'à la porte du poste de la guardia civil qui est fermée.

-"T'inquiète pas, je vais te les réveiller, moi."

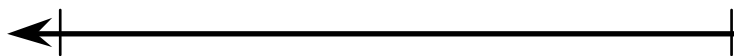
Après 4 ou 5 coups de poings à la porte, un homme en uniforme apparaît en grognant. Je ne comprends pas trop la discussion mais Roberto fait état de sa qualité de commandant de l'armée espagnole et sollicite simplement l'obtention d'un tampon sur notre livret. Nous voilà donc tous deux, à 11 heures du soir, dans un commissariat, à quémander un tampon. Quelle rigolade.



Mercredi 25 Juillet 1990

San Juan de Ortega

Belorado



25 kms - 6 h 15

Nous aurons la joie, aujourd'hui, de pouvoir suivre assez fidèlement l'itinéraire des pèlerins, presque toujours hors du goudron, pour aboutir au terme de l'étape dans un des sites les plus émouvants du "Camino" : San Juan de Ortega." dit le guide Bernès. "Nous traverserons les Montes de Oca. Cette montagne, jadis redoutable à cause des loups et des brigands, n'est plus que pittoresque : il faut cependant savoir qu'elle nous fera gravir dans la journée un dénivelé d'environ 400 mètres."

Et c'est reparti, encore une journée (matinée) de labeur. Cela fait plus de 10 jours que je suis en route et j'ai toujours autant de mal à démarrer. Cette fois-ci, malgré un rasage et un petit déjeuner, je ne pars pas dernier. Je crois même que Ramon a quelques difficultés puisque je vois Marie, toute équipée, debout au pied du duvet de son mari en train de lui demander de se lever.



Le début de matinée se déroule comme d'habitude. Les premières heures sont agréables. Je marche jusqu'à ce que le soleil se lève. Le miracle se renouvelle tous les jours. Jamais de ma vie je n'ai eu l'occasion de voir autant de fois à suivre le lever du soleil sur l'horizon. Il m'est arrivé de l'observer en mer, sur un voilier, quand j'étais de quart, mais comme les quarts tournaient tous les jours ... L'hiver, en ville, je le vois bien se lever mais l'horizon n'est pas ce qu'il y a de plus dégagé.

Il se lève toujours dans mon dos, mais je ne manque pas de saisir la moindre occasion pour lui jeter un coup d'œil et apprécier la course parcourue.

Quand j'estime l'atmosphère suffisamment tiède, je m'arrête et casse un peu la croûte pendant 15 minutes, bois un bon coup d'eau encore fraîche avant de repartir.

La plupart du temps, je fais le chemin seul. Cela me permet de aller à mon allure, de méditer, de réfléchir. C'est fou ce que je passe comme temps à réfléchir à mon boulot, ma fille, mes amis, mes amies, ma famille, ce que j'ai déjà fait dans la vie, ce que j'aurais dû faire ou ne pas faire, ce que je devrais faire, ce qui me reste à faire...

Des travaux de voirie me ramènent à la réalité. Si je veux suivre le chemin, il me faudra sauter sur l'énorme pelleteuse 10 mètres plus bas. J'ai bien enjambé une barrière m'indiquant des travaux mais je n'y ai pas prêté attention. J'en profite pour m'asseoir et contempler les allées et venues des camions. Il suffit de 5 godets pour remplir la benne du camion, alors, le conducteur de la pelleteuse le fait claquer à vide pour signaler au camion qu'il peut s'en aller et laisser la place au suivant.

Cela fait quelques heures que je marche dans la forêt.

LES MONTES DE OCA

Les forêts des Montes de Oca abritent encore quelques loups qui fuient l'homme. Mais la traversée de ces montagnes était redoutable au Moyen Age et ne pouvait se faire que de jour. Le dicton dit encore : Si quieres robar, vete a los Montes de Oca (Si tu veux te faire voleur, va à Oca.)

Je m'arrête manger. Il me reste un peu plus d'une heure de route, mais je sors quand même mon réchaud à gaz à la fin du repas pour me faire un petit thé.

La fatigue s'empare tout à coup de moi. Je ne cherche même pas à lutter. Je m'allonge sur le talus et pique un petit roupillon bien mérité.

Un quart d'heure après être reparti, je vois une marque jaune sur la gauche qui m'invite à emprunter un petit sentier. C'est bizarre. Pour moi, le chemin est droit devant. Après réflexion, je quitte quand même le grand chemin au profit du petit. 20 minutes plus tard, j'arrive devant la chapelle de Valdefuentes au bord de la N 120. Des marques jaunes m'aiguillent vers une autre direction qui me laisse encore plus dubitatif mais elles sont récentes. Je m'exécute et arrive en 20 minutes au grand chemin de ce matin. Je reprends à gauche et encore 20 minutes plus tard, retrouve la marque jaune à gauche.

Exactement une heure de perdue. Bravo.

C'est bizarre de trouver un monastère ici. C'est vrai que la route n'existe que depuis peu, comparé à l'âge du camino.

Le dortoir confortable est adossé à des sanitaires. Les lits sont superposés et par souci d'économie de mes forces je choisis un matelas au rez de chaussée.

J'apprends la nouvelle de Roberto : Ramon et Marie ont abandonné ce matin. Ramon souffrait de coups de soleil sur les jambes. Je pense aussi que le moral n'y était plus et que, pour ce genre d'expédition, le moral vaut autant que le physique.

Je visite l'église de style roman. Elle attire chaque année, le jour du solstice d'été, une foule venant observer le passage des rayons du soleil au travers d'un vitrail et venant éclairer le visage d'une vierge portant son enfant. Il y a aussi un cloître et un hôpital.



Mais il n'y a pas un magasin à des kilomètres à la ronde. Il y a bien une petite boutique en bois tenue par un drôle de sbire. Mais il n'a pas grand chose à vendre à part de la boisson. Je le soupçonne même de taper dans les réserves.

Le soir venu, le curé, José Maria Alonso-Arroco-San Juan de Ortega nous donne le coup de tampon et nous propose :

- "Si vous voulez, je peux vous faire partager mon repas. Il me reste de la soupe au vermicelle, du pain et un bout de chorizo. Venez avec moi au réfectoire"

Sympa, ce curé.

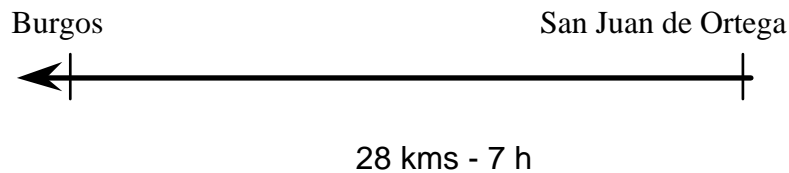


Je voudrais bien m'attarder à discuter avec tout le monde, mais la fatigue accumulée ces derniers jours se fait sentir. Je lui laisserai des pesetas à mon départ demain matin.

Allongé sur le dos dans mon lit, je fais le compte. Cela fait plus de 10 jours que nous marchons et les problèmes sérieux vont arriver. Ramon et Marie ; problèmes de physique et de moral, Joana qui tire de plus en plus de la jambe (malgré mon détour, je suis arrivé bien avant), un scout qui a fait une partie de l'étape en car, Alfredo qui s'est foulé la cheville hier et qui voyage lui aussi en car, un jeune espagnol, très irrégulier dans ses étapes, qui dit que demain il abandonne à Burgos.

Et moi, comment ça va ?

Jeudi 26 Juillet 1990



Cette tape assez longue, car en plus des kilomètres, il faut prendre en compte l'ascension d'un plateau à plus de 1000 mètres d'altitude. Il nous faudra longuement franchir cette montagne occupée par une zone militaire, éviter une immense carrière, un terrain d'aviation, deux nationales, une autoroute, et une voie ferrée mais nous aurons néanmoins parcouru un bel itinéraire."

Comme souvent, je pars dans les derniers ; petit déjeuner oblige. Mais je suis sûr d'en rattraper le long du chemin. Il fait juste jour quand je franchis le premier barbelé. Le chemin est très agréable, traverse des bosquets, longe des champs ; un vrai plaisir.

Une heure plus tard, Agés. Je retrouve le bitume sous forme d'une petite route. Je l'occupe dans toute sa largeur, c'est vous dire si elle est large. Je m'arrête à Atapuerca, au bistrot. Qui va là ? Les scouts assis en train de prendre des chocolats chauds. Je m'attable avec eux et en profite pour prendre une caña. Prendre une bière de si bon matin, ça les choque mais j'aime bien ça. (la bière bien sûr). Je reprends la route bien avant eux.

Le trajet quitte la route et s'élève sur la gauche, dans l'herbe en longeant un terrain militaire. Puis il est semé de bornes pyramidales, j'en croise une toutes les cinq minutes et j'arrive au sommet du plateau calcaire (1070 m)

La descente se fait dans le creux du vallon. Je ne cherche pas trop les marques jaunes car je pense que le hameau en face est Villalval.

La moisson bat son plein par ici aussi. Dans le hameau, un agriculteur me salue. Ça fait toujours plaisir.

A Cardañuela-Riopico, je m'arrête boire une caña. J'ai très mal aux pieds. J'allongerai bien la pause mais la raison l'emporte.

A Villafria, j'aperçois un arrêt de bus en direction de Burgos. Je dois avouer que l'idée d'abréger mes souffrances me traverse l'esprit.

Je stoppe encore, tel Jésus Christ lors de son chemin de croix (toutes proportions gardées). Les pauses sont tellement longues et répétées que si je continue ainsi, je vais me faire rattraper par les scouts. Je crois que c'est la première fois que j'en ai aussi marre.

Interminable, l'entrée dans Burgos ! . Je crois qu'ils ont truqué la route et qu'elle se déroule sous mes pieds dans le sens inverse comme un tapis roulant. La plante des pieds me brûle.

Je m'arrête le long d'un grillage qui clôt une entreprise et je m'assois par terre. J'en ai ras le bol. Je ne sais même plus combien de temps je dois marcher puisque je m'arrête tout le temps. Même les jambes allongées, la voûte plantaire m'envoie des décharges dans tout le corps. J'avais mal, les derniers jours, de plus en plus, mais aujourd'hui, c'est l'apothéose.

Pour la première fois, j'ai envie d'abandonner.

Merde ! Les voila.

"Debout, me dit le chef scout quand il arrive à ma hauteur"

"Oui, oui, lui dis-je. Je cassais la croûte."

De toutes façons, je ne peux pas rester là. Je vais profiter du wagon.

Je me lève en grimaçant, rajuste mon sac à dos et essaye de faire mes premiers pas. Heureusement qu'ils me tournent le dos. Je titube et manque de m'affaler. J'ai envie d'hurler. La douleur diminue un peu et se stabilise.

Je ne m'arrête plus qu'au refuge, sinon je ne sais pas si je pourrais repartir. Je pourrais essayer de me changer les esprits quelques secondes en buvant ou en grignotant quelque chose mais la douleur est trop présente.

Vite ! Que ça se termine au plus vite. Ce n'est pas impossible que je rentre ce soir ou demain en France.

Ne pas s'arrêter, ne pas s'arrêter !

Qu'elle est longue cette banlieue ! Interminable !

Les minutes me paraissent des heures.

Dans combien de temps on arrive ?

Je reste en queue de peloton. Je remarque que dans la file de cinq que nous formons, nous sommes presque tous dans le même état. Cela doit faire une heure que nous marchons et pas un mot n'a été échangé.

Que ça se termine au plus vite.

Les industries ont fait place aux résidences puis aux commerces.

Ce n'est pas le moment de s'arrêter. Aller jusqu'au bout.

Je crois voir en face les clochers de la cathédrale de Burgos. Le premier de la file aussi puisque la cadence s'accélère.

Les rues sont de plus en plus animées. Le centre ville se profile. La grande avenue devient un rue plus étroite et tordue.

On arrive enfin dans le centre. Roberto et Joana sortent du syndicat d'initiative et nous hèlent depuis l'autre côté de la rue.

C'est là que je mets bas mon sac et m'assois sur le trottoir.

"Tu pourras avoir ton tampon ici. Quant au refuge, il est à trois kilomètres d'ici." me dit Roberto.

"Hein ? Trois kilomètres ?"

"Rassure toi, il y a un bus"



Le bus nous dépose à la sortie de la ville devant un ensemble de petits immeubles. Le gardien du refuge nous conduit à l'étage et nous fait visiter les douches, les toilettes, nous dit à quelle heure on doit rentrer parce que c'est fermé la nuit ici.

J'en ai rien à foutre. Je veux m'allonger et dormir, c'est tout.

La salle où l'on dort est marbrée, propre. Je déroule mon tapis de sol dans un coin, mets mon sac à mon chevet, sors mon duvet pour atténuer la raideur du sol, enlève mes chaussures et m'allonge.

Je ne veux plus rien savoir ni entendre.

La bouffe, la toilette, la lessive, les courses, on verra ça plus tard.

Bonne nuit

La douleur lancinante de mes pieds retarde mon sommeil.

Cet après midi, j'irai voir les horaires des trains à la RENFE pour rentrer à Rennes, c'est fini ! J'abandonne !

.....

BURGOS

Le mot Burgos (Burg = château) semblerait indiquer un fort du temps des invasions germaniques. La légende, plus pittoresque, en attribue la paternité à un pèlerin allemand, Belchides, devenu gendre du comte Diego Parcelos. Celui-ci avait entrepris en 844 un repeuplement qui ira galopant. En 1035, Burgos devint capitale du nouveau royaume de Castille. Au cœur de la ville, la cathédrale Gothique, l'une des plus belle d'Europe, est d'une étonnante richesse architecturale. Elle fut commencée en 1221 et l'évêque d'origine allemande Jean de Cologne termina la tour au XVe siècle.

Le Bus me dépose juste au pied de la cathédrale que je vais tenter une deuxième fois de visiter. Lors de la première tentative, ma tenue a semblé ne pas plaire du tout au cerbère de service.

La visite suivante est, bien entendu, la taverne.

Ça fait du bien, une bonne bière.

Le reste du temps se passe en visites de monuments et bistrot, il fait très chaud. Je grignote, le soir venu, des tapas dans un bar de la place Rey Fernando. L'ambiance est plutôt estudiantine. Mes douleurs diverses se diluent petit à petit dans les rires et les cris, dans la cerveza fraîche et les poulpes grillés, dans la tiédeur du soir à l'ombre de la cathédrale.

Assis sur un banc de pierre au bord de la place, je m'aperçois soudain que je ne suis pas allé chercher de billets à la RENFE. Après tout, je verrai cela demain.

Vendredi 27 Juillet 1990

BURGOS

0 km - 0 h - Repos

Wahoo, pour la première fois, je peux entendre les pèlerins se préparer et partir avec plaisir, car aujourd'hui, je ne marche pas. Mais en même temps, je sais que je perds de vue certains de mes compagnons; ils ne s'éloigneront qu'à la vitesse de 4 kilomètres à l'heure, mais, à moins de faire 2 étapes dans une ou de prendre le bus, ils auront toujours une étape d'avance sur moi. Mais il faut quand même se rendre à l'évidence et je suis bien obligé de constater que je ne peux continuer qu'à condition de soigner mes plaies aux pieds et à l'âme. D'accord, c'est vrai, j'ai dit que j'abandonnais, mais la prochaine fois que je suis aussi fatigué, c'est sûr, j'arrête.

Je passe la matinée à régler des problèmes fonctionnels ; lessive, toilette, courses, et visite de la ville. Je grignote et reviens faire la sieste.

Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi mais je me réveille en fanfare. Un nouveau pèlerin essaie dans un espagnol passé au hachoir à saucisse de se faire comprendre du gardien. Vu l'accent, c'est certainement un Français. Par pitié envers lui, je me lève quand même et vais l'aider.

-"Qu'y a-t-il ?" lui demandais-je en Français.

-"Je ne comprends rien de ce qu'il me dit" me répond-t-il dans la même langue. Je ne me suis donc pas trompé.

Après les arrangements d'usage, je lui fais part des règles du refuge et l'aide à s'installer.

-"J'irais bien faire un tour en ville, me dit-il, tu viens avec moi ?"

-"D'accord"

Je range un peu mon bardas et je descends. Jean Marie m'attend déjà et nous descendons prendre le bus pour aller au centre ville et visiter. Je crois bien que si je n'avais pas proposé les transports en commun, nous serions partis à pied.

Quand nous rentrons le soir, le portail est déjà fermé à clef et c'est comme des adolescents que nous l'escaladons.



Hornillos del Camino. C'est un village rue qui avait une grande importance il y a quelques siècles. Il ne nous faut pas longtemps pour le traverser, même si le chemin monte. A la sortie, nous grimons sur la "meseta" (petite table), brûlante en été et glaciale en hiver.

Le prêtre bolognais Laffi conte qu'en 1673, cheminant dans une épaisse pluie de criquets, il trouva un pèlerin mourant, quasiment dévoré par ces sauterelles. Il arriva à temps pour le confesser et l'inhumer sommairement.

J'ai bien fait de me reposer à Burgos parce que ça "cavale", mais je n'ai pas envie de me laisser distancer et en plus la conversation est intéressante. Nous avançons dans ce qu'on appelle chez moi un "chemin creux". Il faut faire attention de ne pas se tordre une cheville et de ce fait, je ne passe pas beaucoup de temps à apprécier le paysage. J'apprends aussi que Jean Marie a fait son service militaire à la Réunion en tant qu'instructeur menuisier.

Les pauses sont régulières et appréciées, surtout par moi, et même que si il y en avait davantage, je ne dirais pas non. Mais je ne veux pas casser le rythme. On tourne certainement à plus de cinq à l'heure de moyenne depuis ce matin.

Le repas du midi est enlevé en 20 minutes et nous reprenons la route au même rythme que précédemment. En passant devant les ruines du couvent de San Antón, je demande une petite pause pour soulager mon pied droit. Il reste moins de 2 heures avant l'étape mais je commence à fatiguer.

-"Vas-y, Jean Marie, ne m'attends pas. Je fais une petite pause de 5 minutes."

-"Non non, je t'attends."

Et, assis dans l'herbe, Jean Marie me raconte aussi que, en Picardie, ayant tellement mal à un pied, et se sentant au bord de l'abandon, il est allé consulter un médecin. Bien entendu, celui-ci lui conseilla le repos complet pendant une semaine. Il souffrait tellement qu'il suivit le conseil, surtout pour se restaurer le moral et reprit le chemin au bout de trois jours.

Les derniers kilomètres sont durs. A la sortie d'un village, une piscine !. Si je m'arrête maintenant, je ne repars plus. Que cela se termine au plus vite. Je ne sais pas si c'est ma chaussure droite qui couine ou l'articulation de ma cheville qui fonctionne à sec.

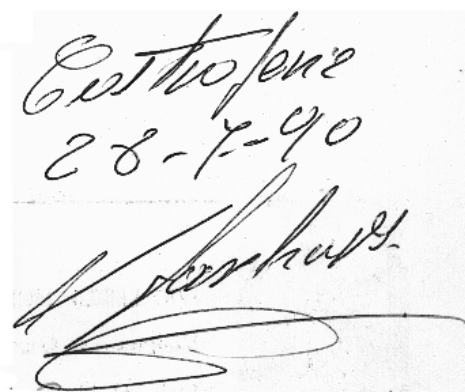
Ne plus s'arrêter, ne plus s'arrêter. Je vois le clocher de Castrojeriz. Encore une heure, je suppose. Et pourtant, j'ai lu quelques pages plus loin sur le guide que les étapes les plus dures ne sont pas derrière mais devant.

Arrivé au pied du village, il faut grimper. Je laisse quelques mètres entre Jean Marie et moi. Cela me permet de ne pas m'arrêter lorsqu'il demande où se trouve le refuge.

Le voilà enfin, ce refuge !

Dételer le sac et s'asseoir quelques minutes. Quel soulagement !

Un homme me demande alors mon certificat de pèlerin, le signe et me tend un grand livre noir ouvert. On peut y lire les impressions des pèlerins de passage. Je tente de lui expliquer que je le remplirai plus tard mais il n'a pas l'air du tout de cet avis. Alors je le saisis, écris en grand "OUF !!!", signe et lui le rends. Je ne comprends pas ce qu'il marmonne entre ses dents mais visiblement il n'a pas l'air content.



Castrojeriz
28-7-90
[Signature]

La pièce comporte 4 "boxes" contenant deux fois deux lits superposés et donnant sur la partie commune. Il n'y a pas de cuisinière mais une table seulement, la cuisine sera vite faite. Un quart d'heure plus tard, je me lève et rend visite à côté, d'où viennent des gémissements.

Je retrouve là mes amis Roberto et Joana. Visiblement, elle n'a pas très bien supporté l'étape d'aujourd'hui. Elle aurait une déchirure musculaire au mollet gauche que cela ne m'étonnerait pas. Les scouts sont dans le box d'à côté, garçons et fille. Il y a aussi deux cyclistes dont un qui se retrouve à ma gauche à l'évier en béton à faire sa lessive en même temps que moi. Il s'appelle Jacques et est curé dans une paroisse dans le centre de la France. Il est passé par la chapelle des cyclistes et a pris ensuite le chemin de St Jacques. Nous discutons une bonne demi-heure et quand nous accrochons nos sous vêtements au fil à linge dans ce qui tient lieu de jardin, réapparaît le tenancier des lieux. Il est en train d'expliquer à Roberto qu'il connaît bien le corps humain et qu'il peut faire des miracles sur le corps de Joana.

Vu comment il masse et comment il met d'ardeur à la tâche, je me demande s'il serait aussi volontaire pour soigner Roberto. Quand au bout de quelques temps, Joana se met à hurler, je sors sur le pas de la porte rejoindre Alfredo et Jean Marie.

- "Un vrai sorcier, cet homme, me dit Alfredo, il fait des miracles "

- "Tu parles !"

- "Si, si. Il m'a déjà massé cet après midi et je vais beaucoup mieux. Je pense même reprendre la marche demain."

Tout à coup, arrive un quinquagénaire, blond, plutôt sportif et portant un minuscule sac à dos.

- "C'est un Allemand, me dit Jean Marie. Il fait des étapes de 50 kilomètres. Il s'est arrêté à San Juan de Ortega pour un peu de repos. Regarde le bien, car tu ne le reverras plus. A moins de prendre l'autobus"

Alfredo a sans doute pris cela pour lui car la voilà qui retourne dans le refuge.

Après un passage à la pharmacie du village pour de l'aspirine, je rejoins Jean Marie au café du coin. Bonne ambiance de bistrot, ma foi.

Dimanche 29 Juillet 1990



24 kms - 6 h

Me lever le premier n'est pas mon habitude mais le dernier non plus. Les deux bougies sur la table éclairent de leur lumière blafarde quelques tasses restantes et ma petite casserole. Et m'approchant de cette dernière, j'aperçois aussi un morceau de sucre, plus exactement un demi sucre. Le pèlerin que j'avais rencontré hier soir et à qui il ne restait qu'un sucre, il me l'avait dit, l'a cassé en deux et m'en a laissé la moitié. Ce gars là, je ne l'avais jamais vu auparavant et je ne le reverrai sans doute jamais plus. C'est le genre de chose qui vous met du baume au cœur pour la journée. C'est bizarre, quand on a beaucoup, on partage difficilement avec ceux qui ont moins, mais quand on a peu, on donne facilement et sans aucun remords.

Quand je referme derrière moi la porte du refuge, je me retrouve encore une fois seul devant mon étape à parcourir : pas de dimanche pour les pèlerins.

Il fait frais ce matin, et même très frais. Je suis déjà en short et débardeur. Alors soit je dételle pour prendre un pull, soit je m'active pour me mettre le plus rapidement possible en température. Je choisis la seconde solution, comptant sur le soleil qui devrait prendre la relève dans une heure.

40 minutes après mon départ, (10 minutes de moins que ne prévoit le guide Bernès) j'atteins le rebord du plateau, le dos en sueur. L'air frais m'arrive en pleine figure, ce n'est pas le moment de moisir ici.

Il fait grand jour maintenant mais le chauffage tarde un peu à venir. Le chemin progresse en suivant des cairns balisés entre des parcelles cultivées.

Tout à coup, je me rends compte que je n'ai plus vu de marques depuis plus d'une demi-heure. Comme je progresse toujours vers l'ouest, cela ne me tracasse pas trop et j'avance sans crainte. Le chemin s'élargit même. J'en profite pour faire une pause et satisfaire un besoin bien naturel.

Le chemin débouche sur une route et stoppe net. Rien en face. Prendre à droite ou à gauche, c'est à dire nord ou sud ? D'abord je sors la carte puis le guide. Itero del Castillo aurait dû être devant moi. Suis-je trop au nord ou au sud ? La boussole finit par lever le doute et j'opte pour le sud. Effectivement, moins d'une heure plus tard, j'arrive à Itero del Castillo.

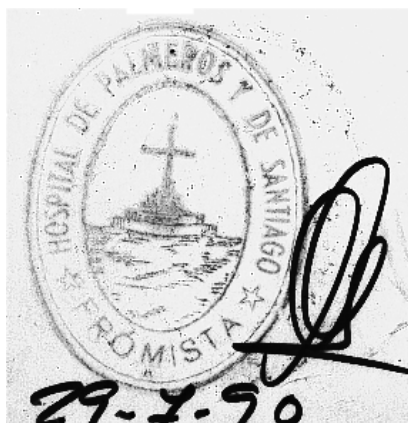
Plus tard, devant une fontaine publique, je retrouve Jean Marie pourtant parti bien avant moi. On trinque ensemble (de l'eau bien sur) et je lui fais part de ma mésaventure.

- "Si je n'avais pas suivi Roberto le para, je me serais sans doute trompé moi aussi." me dit-il. A peine avons nous parcouru 50 mètres que j'aperçois à mes pieds un foulard marron au liseré vert bien reconnaissable ; celui des scouts. En le ramassant, je pense déjà à l'heureux que je vais faire à Fromista.

Tout en discutant, imperceptiblement, le rythme s'accélère. Malgré le mal de pieds qui me reprend, je tiens bon, je ne voudrais pas le ralentir.

Peu après Boadilla del Camino que nous traversons sans avoir vu un bar, nous rencontrons le canal de Castille. (mis en chantier sous Franco) et nous suivons sa rive sud presque jusqu'à Fromista.

Quel rythme, je ne pourrais pas faire cela tous les jours. Nous passons sous la voie ferrée Palencia-Santander et arrivons au centre de Fromista.



Un homme endimanché nous montre où nous devons aller chercher les tampons et un quart d'heure plus tard, nous aménageons à l'étage d'une maison particulière vide. Ce pavillon a certainement été habité car il n'est pas récent et on aperçoit des traces de tableaux sur la tapisserie passée. Le seul mobilier de toute la maison est l'évier en inox dans la cuisine au rez de chaussée.

Je croise le chef scout dans l'escalier.

- "Tu n'aurais pas perdu quelque chose par hasard ?" lui dis-je.

- "Si, mon foulard".

- "Tiens, le voilà"

- "Ouais, super, t'es un chef".

A l'étage, il me reste une place dans la pièce où sont déjà Alfredo et Paqui. Je déroule mon matelas quand Alfredo me montre sa jambe bandée. Visiblement, le magicien de Castrojeriz a failli.

- "J'ai terminé en bus mais demain, je repars, même comme ça... me dit-il, debout sur une jambe et pédalant dans le vide de sa jambe blessée, la biciletta" me dit-il d'un large sourire.

- "C'est foutu encore une fois", annonce Paqui adossée au mur au coin de la pièce. "C'est le troisième essai et le troisième échec. Il y a deux ans, Alfredo s'est foulé une cheville en Navarre, l'année dernière, j'ai attrapé une gastro-entérite à Burgos et cette année, c'est encore raté. J'en ai marre, on y arrivera jamais".

J'essaie bien sûr de la reconforter mais mes mots ne sont pas très bien choisis. Ce n'est pas très grave d'ailleurs, car même si elle me dit oui, oui, j'ai l'impression qu'elle m'écoute à peine. La douleur intérieure étant trop grande.

Par contre, je ne crois pas un mot quand elle me dit que c'était là leur dernière tentative. Je serais prêt à parier qu'ils seront encore sur le chemin l'an prochain.

La place du village est animée, nous sommes Dimanche. Le bar central ne désempli pas En se fauilant, Jean Marie et moi, nous arrivons jusqu'au comptoir. Le temps de torcher deux cañas et d'enfourner quatre ou cinq assiettes de tapas, Jean Marie me dit :

"Voilà, je suis prêt. Une petite sieste la dessus et je repars."

"Pour aller où ?"

"Carrion de los Condes"

"Maintenant ?"

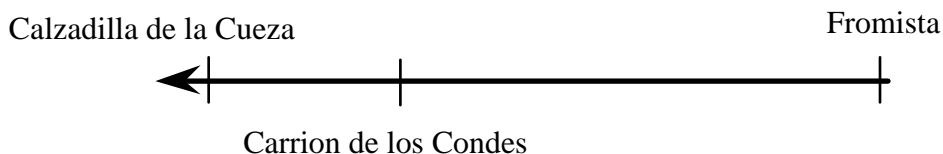
"Oui, je me sens en pleine forme. 22 kilomètres, cela me fait un peu moins de cinq heures. Et en faisant deux étapes dans une, cela me permettra d'avoir davantage de temps pour retourner chez moi."

Je viens de faire six heures, plus cinq égalent onze heures. Ce serait peut-être faisable mais les deux étapes suivantes sont de dix heures chacune.

"Eh bien adieu, lui dis-je. Content de t'avoir rencontré. Je suis trop fatigué pour reprendre maintenant. Tu as mon adresse, envoie moi une carte de St Jacques."

Nous retournons ensemble au refuge, un peu de tristesse flottant dans l'air. Mais c'est la loi du chemin de St Jacques, chacun se fait le sien.

Lundi 30 Juillet 1990



42 kms - 10 h 20

Voilà une nouvelle journée qui commence. Départ de bonne heure comme d'habitude, et petit déjeuner sur le sol de la cuisine. J'ai entendu Alfredo et Paqui grogner quand je me suis levé mais je sais qu'ils se rendorment facilement. De toutes façons, ils seront à l'étape avant moi par le bus. Paqui m'a dit hier soir qu'elle n'arrivait pas à décrocher et qu'elle nous accompagnerait sans doute jusqu'à Leon.

Le guide propose un parcours par des chemins sur la droite, à l'écart de la route mais je préfère prendre au plus court, par le bitume. Mes pieds commencent vraiment à m'inquiéter, ils n'ont plus de corne. La tendinite au genou gauche se réveille systématiquement entre le dix et quinzième kilomètre. Je la connais bien celle là. Quand je m'entraînais pour le circuit Rennes St Malo, j'avais consulté un médecin sportif qui m'avait expliqué que c'était une tendinite du facia-lata ; bien connue des coureurs sur route. De plus, ce matin, je sens des douleurs dans toutes mes articulations et mon front me paraît tiède.

Pas de temps à perdre. Droit devant !

Les premiers kilomètres se font bien. Je longe la route et marche la plupart du temps sur le bitume; il n'y a pas beaucoup de circulation à cette heure-ci. Puis, comme à l'accoutumée, le soleil se lève dans mon dos et me chauffe de plus en plus l'arrière train.

A huit heures, en regardant les bornes kilométriques et ma montre, je fais un rapide calcul et je m'aperçois que ma vitesse est en train de chuter. C'est vrai que j'ai les jambes lourdes, la gorge sèche et j'ai mal partout. Je dois encore m'arrêter pour boire ; je ne fais que ça ce matin. Je sais maintenant que c'est la fièvre. Sans doute ai-je pris froid hier ? Ah mais oui, bien sûr. C'est sûrement au départ de Castrojeriz. Quel imbécile je suis.

Le paysage n'arrange rien. Je fais la route la plus courte, et pour cause, la route est parfaitement rectiligne.

Après Villarmentero de Campos, c'est trois heures de route tirée au cordeau. Les seules fantaisies du circuit ne sont pas horizontales mais verticales. De plus, si vous voulez de l'ombre, il faudra d'abord trouver un arbre. Pour ne pas avoir à en faire le tour avec leurs engins agricoles, les paysans d'ici les ont tous rasés. En tous cas, il ne faut pas moisir ici, sinon je vais griller sur place.

Bordel de merde !!! Que c'est dur d'être pèlerin.

Je vois maintenant, du sommet d'une côte, au loin, au milieu de la plaine, Carrion de los Condes. Cela me paraît tout proche, je pourrais la toucher. Mais pour y arriver, il me faudra simplement faire sept kilomètres, soit une heure trois quart. Le trait noir sur fond jaune qui m'y relie s'appelle la route et je vous prie de croire qu'à cette heure-ci, elle chauffe les pattes. Mon dos est trempé et la sueur dégouline dans mon short. Mon débardeur ne me protège pas les épaules mais ce n'est pas grave, maintenant elles sont tanées, surtout la gauche, d'ailleurs, car le soleil me double toujours par la gauche. Le point le plus haut, à des kilomètres à la ronde, c'est ma casquette. Sans elle, je risquerais le malaise. Mes rations d'eau sont vides, j'ai la gorge desséchée, ce n'est pas le moment de s'arrêter. Abrégeons ce moment au plus tôt.

De temps en temps, un véhicule passe. Peut-être même y a t'il l'air conditionné à bord. Je ne veux pas y croire.

Mon arrivée dans la ville est pénible. Dételer mon sac devant le premier bar me fait grimacer. Je bois deux cañas debout, d'un trait mais le contraste de température est saisissant. Il y a bien quinze degrés d'écart entre l'intérieur et l'extérieur. Des frissons me font quitter l'établissement rapidement, direction la pharmacie, pour y acheter de l'aspirine dont j'avale deux comprimés sur le pas de la porte.

Une femme me délivre le tampon dans la sacristie et m'indique le refuge, il touche l'église.

Deux jeunes inconnus fraîchement arrivés sont déjà allongés sur des lits superposés. Je suis le premier de la petite troupe d'habitues.

Je me lave à l'eau froide dans une douche sommaire et je m'allonge sur le lit. Je n'ai pas envie de manger ni de faire ma lessive. J'aurais pû me raser mais ma lame me tirait la peau et me faisait mal. Je me repose un peu et je verrai ensuite.

- "Hola ! Quelqu'un parle Français ici ?" demande un curé.

Je me réveille en sursaut et constate que je suis le seul Français.

- "Oui"

- "Un de tes compatriotes a laissé un message pour toi hier" me dit-il en me tendant un papier.

C'est un message d'encouragement de Jean Marie. Où est-il, maintenant ? Sans doute en train d'arriver à Sahagun. Il m'a déjà mis une étape dans la vue. Quelle santé !!

La fièvre est tombée mais je n'ai pas très faim. Je me contente d'une banane et de quelques gâteaux secs. Comme je n'arrive plus à trouver le sommeil, j'en profite pour faire une petite lessive.

Je ne sais pas quelle mouche vient de me piquer mais je dois reprendre la route : il n'est que 15 heures et je dois avancer. Les autres auront dû tarder en route. Je sais de plus que les deux étapes à venir sont redoutables : quarante kilomètres chacune et par des chemins déserts. Et puis, j'ai envie de tâter des conditions qui sans être extrêmes sont beaucoup plus difficiles que la moyenne. En suis-je capable ?

Allons chatouiller la queue du dragon. Deux aspirines et on y va.



30-7-90

Teresa Fierro

Je me suis alourdi de quatre kilogrammes d'eau et je sors de la ville d'un bon pas. Un automobiliste qui ne fait pas la sieste me salue d'un coup de Klaxon. Je ne sais pas si c'est pour me souhaiter bonne chance ou pour me dire que je suis complètement fou de marcher à cette heure là. En marchant, je me remémore les premières lignes du guide Bernès :

"Immense étape qu'il serait bon de pouvoir couper en deux si le pays offrait plus de ressources. Mais ce sont d'interminables pistes traversant un plateau couvert de champs de blé (...) Ces grands horizons sont propices à la méditation. Partez tôt pour qu'ils ne le soient pas aussi à l'insolation."

Je n'arriverai certainement pas ce soir à Sahagun, cela me ferait plus de soixante kilomètres en une journée. Je mettrais deux jours à m'en remettre. Je pense plutôt dormir dans les environs de Calzadilla de la Cueva.

A la sortie de Carrion, le monastère de San Zoilo abrite le tombeau des "Infants de Carrion". Ses comtes, les Beni Gomez, furent les rivaux du Cid. La légende relate que le Campeador, alors maître de Valence, accorda ses filles à leurs descendants, les Infants. Ceux-ci, sitôt sortis de la ville, les abandonnèrent, dépouillées et attachées à un arbre. La vengeance du Cid fut immédiate. Ses filles épousèrent ensuite des princes de Navarre et d'Aragon.

Vingt minutes après la sortie de la ville, je bifurque sur la droite et j'emprunte une petite route pendant une heure puis, je la quitte pour un chemin rocailleux tout droit.

C'est parti. Douze kilomètres de désert.

Je suis tout seul dans cette fournaise. Je surveille ma montre, pour espacer régulièrement les pauses : une minute toutes les vingt minutes, debout, sinon j'aurais trop de mal à me relever. Je surveille aussi le sol, ce serait trop bête et trop dangereux de me tordre une cheville dans ce chemin empierré.

D'ailleurs, si je relève la tête, c'est pour voir un horizon qui recule au fur et à mesure que moi j'avance, autant regarder mes pieds.

Lors d'une pause, je regarde derrière moi et je m'aperçois que Carrion a complètement disparu et que rien ne distingue maintenant un bout du chemin de l'autre. Je pourrais faire route en sens inverse sans m'en apercevoir s'il n'y avait le soleil. D'ailleurs, je prends bien garde de vider d'abord la bouteille de gauche, celle qui est au soleil.

Déjà deux minutes de passées, en route.

Dans ces conditions on a le temps de se poser des tas de questions :

- pourquoi le ciel est-il bleu ?
- le bleu du soleil avec le jaune des blés coupés, c'est joli, les couleurs sont-elles complémentaires ?
- s'il y avait un tremblement de terre, peut-être que la plaque de terre sur laquelle je suis m'amènerait directement à Calzadilla
- si un marchand de glaces déboulait en face, est ce que je l'arrêteraï ?
- quand je pense qu'à cette heure-ci, cent kilomètres plus au nord, les gens se baignent dans l'océan Atlantique
- ne serais-je pas mieux au Club Med avec un sombrero, assis au bord de la piscine, les pieds dans l'eau, en train de siroter à la paille un Ricard bien frais avec des glaçons ?
- qu'est ce que je fous ici ?
- combien de temps reste-t-il ?
- cela fait combien de kilomètres ?
- j'arriverai à quelle heure ?
- où est ce que je vais dormir ce soir ?
- mon état physique me permettra-t-il de continuer encore longtemps ?

- en ce moment, c'est comme si j'étais dans le four à pain du diable ; le blé ne manque pas pour la farine, le levain serait fourni par la poussière du chemin, le sel par ma sueur, et moi je serais un charançon en train de se débattre dans la pâte.

.....

.....

.....

.....

....

.

Cela fait deux heures que je marche. Je suis tout seul dans cette fournaise. Mes réserves d'eau fondent à vue d'œil. Ma dernière bouteille, celle qui est à l'ombre, est bien entamée mais je devrais arriver à Calzadilla sans encombre.

A l'horizon, face à moi, presque dans l'axe du soleil, le point plus sombre que j'ai vu tout à l'heure semble grossir. Puis, à y regarder de plus près, on dirait une forme humaine. Oui, c'est ça. Une personne, aussi folle que moi vient à ma rencontre. La silhouette se déplace bizarrement, on dirait qu'elle ne touche pas terre. C'est peut-être un mirage ? Les contours se précisent. Mais je ne sais toujours pas si c'est un homme ou une femme. Les vêtements sont très amples, une djellaba et un turban comme les Touaregs. A vingt mètres, je devine une femme. Elle avance prestement, face à moi. Elle a un sac plastique à la main pour tout bagage. Les spartiates qu'elle a aux pieds ont visiblement besoin d'une petite révision. Arrivé à sa hauteur je l'aborde :

-"Holà ! Pérégrina ?"

-"Oui. Je reviens de St Jacques, me dit elle en Français, et je retourne chez moi."

-"Où ça ?"

-"A Berne, en Suisse"

-"Je vois que tu n'as pas d'eau, tu veux boire ?"

-"Oui"

Je lui propose alors ma dernière bouteille qu'elle vide d'un trait"

-"Merci, me dit-elle en me la rendant avec un large sourire, Adieu. "

Nous reprenons ensemble notre route respective et en quelques minutes, elle n'est plus qu'un point à l'horizon et pffftt, c'est fini.

Tout à coup je sursaute. J'ai rêvé ou quoi ?

En tous cas, je n'ai plus une goutte d'eau.

Maintenant, j'ai bien mes dix bornes de piste dans les jambes et toujours pas de Calzadilla à l'horizon. Selon mes estimations, je devrais voir le village depuis longtemps. Le guide Bernès a bien parlé d'une étape envoûtante, mais pas d'envoûtement.

Tout à coup, la piste se met à descendre brusquement et apparaît comme par magie à l'heure juste, le village indiqué.

-"Y a-t-il un refuge pour les pèlerins ?"

-"Oui, suis moi" me répond un enfant sur le pas de sa porte

Oh mon Dieu ! Plutôt dormir à la belle étoile que dans ce gourbi crasseux. Je n'en referme pas la porte, tellement j'ai eu du mal à la pousser pour entrer. Mais que faire ? Où dormir ? Je sais qu'il faudrait que je pousse jusqu'à Ledigos pour trouver un refuge mais je me sens incapable de faire encore une heure trente de plus.

Il me reste une solution. Cela fait plusieurs centaines de kilomètres que je transporte une tente, eh bien, voilà venu le moment de m'en servir.

-"Holà ! C'est possible de planter une tente dans le champ d'à côté ?"

-"Oui, pas de problème, me répond un homme à la sortie du village, en train d'arroser son jardin.

-"Est ce que vous pourriez remplir ma bouteille d'eau ?"

-"Viens par ici"

Il me fait entrer dans son jardin et me conduit au puits

-"Celle là sera bien meilleure et plus fraîche"

Après avoir monté la tente, je rapproche toutes mes affaires et ce dont je peux avoir besoin, car quand je serai assis dans la tente, ce sera trop dur de me relever.

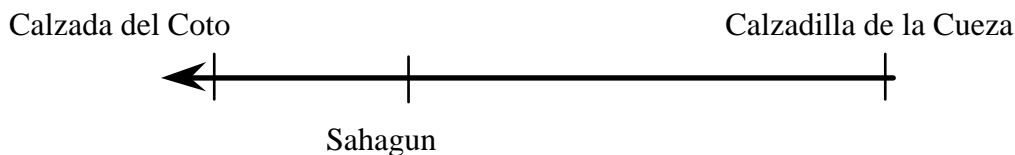
Mon état physique est moyen. Je suis endolori de partout et aux douleurs habituelles des cuisses, du genou gauche, des pieds, de l'épaule gauche... s'est ajoutée la fièvre. Je commence donc par deux aspirines en guise d'apéritif. Ma tentation est grande de m'allonger et dormir, mais je sais très bien que le moral ne tiendrait pas longtemps l'estomac vide.

Après avoir soigné mes pieds (ils sont maintenant dans un drôle d'état) J'inspecte maintenant une région qui me cause des soucis depuis au moins une heure, c'est juste entre les deux gros orteils. Effectivement, c'est tout rouge et tout boursoufflé. Mais qu'est ce qui m'a donc piqué là ? En tous cas, avec de l'eau et du savon, ça pique.

Je mange une soupe en sachet, des nouilles en sachet et je me couche. Je ferai la vaisselle demain.

Il fait encore grand jour quand je me laisse aller dans les bras d'Orphée.

Mardi 31 Juillet 1990



26 kms - 7 h 30

Bière sorti du village, je prends à droite et longe le bas côté gauche de la route. J'ai encore pris deux aspirines ce matin. Je ne supportais pas la couture de mon slip, quand je me suis habillé, et j'ai donc pris la décision de ne pas en mettre aujourd'hui.

Au bout d'une heure, le trafic devient plus important. Tout à coup, un gros camion me croise de près, le déplacement d'air qu'il crée me fait porter les mains à ma casquette pour éviter qu'elle ne s'envole. C'est alors que mon ample ample short me remonte au plus haut, dévoilant mes attributs. Le temps de le rabaisser, les passagers de la voiture qui suit en prennent plein les mirettes. Les deux mains sur le short, je gagne au plus tôt une entrée de champ où je remets prestement un dessous.

La route me devient pénible et c'est par prétexte de trouver de l'eau que je m'arrête dans chaque petit village. Je suis fatigué et j'ai mal partout. Je ne fais même pas de calcul de moyenne, elle doit être désastreuse. Je crois même que le moral est en train de descendre un peu..

C'est exténué que j'arrive enfin dans Sahagun. Arrêt obligatoire dans le bar central. J'en profite pour reprendre deux aspirines avec ma bière. Sur une table, au coin de la salle, un employé aux jeux électroniques a dévalisé toutes les caisses et compte bruyamment les pièces avec une petite machine à manivelle.

Dans le bourg, je ne vois pas âme de pèlerin qui vive, c'est normal. Les pèlerins de Sahagun sont partis à l'aube et ceux de Carrion ne sont pas encore arrivés. Je sais que le refuge est chez les sœurs Bénédictines, et je m'y rends dès maintenant pour me décharger de mon sac.

Une jeune sœur me réponds au travers de la petite trappe de la porte d'entrée qu'elle laisse fermée (la porte pas la trappe) jusqu'à ce qu'une autre sœur, beaucoup moins jeune et beaucoup moins aimable ne vienne écourter la discussion :

-"Ce n'est pas l'heure, revenez ce soir."

Le claquement de la trappe m'ôte toute envie de demander des explications supplémentaires.

Lassé, refroidi, dans les deux sens du terme, je mets mon anorak (il fait au moins trente degrés à l'ombre) et je m'assois sur le trottoir à l'ombre, en face de l'église San Lorenzo. Je vais attendre l'heure d'ouverture du restaurant et j'avisera ensuite.

Comme la salle du restaurant n'est pas encore ouverte, je m'accoude au bar et fais comme tous les représentants et ouvriers qui attendent comme moi.

Que ça fait du bien, un bon repas accompagné d'un petit coup de rouge.

En sortant du restaurant, je n'ai toujours pas choisi d'option pour la suite des événements. Je retourne m'allonger sur un autre trottoir pour y faire une petite sieste. A mon réveil, c'est décidé, je pars d'ici et je pousse jusqu'à Calzada del Coto. Le guide dit une heure et quart, mais je sais que je mettrai bien plus. Mais ce temps là sera à décompter sur la journée de demain.



En route. Je repasse d'abord par le couvent des Bénédictines pour obtenir mon tampon (par la petite trappe, s'il vous plaît) et je repars plein Ouest.

A la sortie de la ville, qu'y a-t-il ? Je vous le donne en mille : une piscine. Je fais semblant de ne pas la voir et passe mon chemin. Le bitume ramolli me colle aux semelles. C'est reparti pour une bonne quarantaine de degrés.

Je viens de faire seulement cinq kilomètres mais je n'en peux plus. Vite, il faut trouver le refuge. On me dirige d'abord à l'autre bout du village, puis au centre, puis retour à la case départ ; on m'en donne la clef ; le refuge était juste à l'entrée du village.

C'est une salle de classe dont on a poussé les tables contre le mur. Je n'en peux plus. Je laisse tomber mon sac et m'assois sur un banc, la tête dans les mains. Quand je fais le bilan de mon état physique, quel constat ! Je n'ai plus de corne aux pieds, j'ai une petite tendinite au genou gauche et un problème de hanche droite. Mon dos va bien mais mon épaule gauche, celle que j'ai fracturée il y a moins d'un an me fait souffrir après six heures de port de sac à dos. J'ai des aphtes du côté gauche de la bouche et ma fièvre me donne des maux de tête. Quant au moral il a quelques tendances à la baisse. J'en ai marre, j'arrête. Il y a une petite gare à moins d'un kilomètre; je prends le train demain.

Tiens, voilà un nouvel arrivant, un cycliste. Je ne serai pas seul ce soir. Il n'est pas très causant cet Hollandais. Je me fais une purée avec du jambon (la commerçante a voulu me donner du savon à la place. jamon = jambon et jabon = savon) que je m'évertue à manger du côté droit. je me serais bien passé de manger mais ce n'est pas comme ça que je vais me remonter le moral.

Là encore je me couche de très bonne heure. Pas question de traîner dans les bistros.

A peine couché (sous le tableau noir), voilà que la musique se déchaîne dans le village ; c'est la fête. Il ne manquait plus que cela. J'en profite alors pour jeter un coup d'œil au guide Bernès pour l'étape de demain, on ne sait jamais :

Pèlerin, prépare-toi à souffrir : si tu dois mériter ton pèlerinage, c'est ici le lieu (...) Quarante kilomètres de pistes rectilignes, interminables, dans une plaine immense. Tu vas avoir une idée de l'infini, de la sphéricité de la planète et de la grandeur de l'effort gratuit. Dans la fournaise d'un après-midi d'été, tu verras peut-être au loin le mirage d'un arbre ou d'une ombre, tu rêveras au gazouillis d'une source... Tout de même, bois abondamment avant de partir, et n'oublie pas ton chapeau. En été, il faudrait presque faire cette étape de nuit...

Sur ce ... bonne nuit. Demain matin j'abandonne, c'est sûr.

Mansilla de las Mulas

Calzada del Coto



34 kms - 8 h 30

Bon ! Je remets ça mais c'est la dernière fois. Il fait encore nuit. Le cycliste est en train de partir. Quel bordel cette nuit. C'était la fête au village. Il n'y a pas de courant et c'est à tâtons que je rassemble mes affaires. Je connais tellement bien mon sac que je devine ce que je n'y ai pas rentré. Il ne faudrait pas que je perde quelque chose, car tout ce qui s'y trouve a son utilité et une perte ou un oubli pourrait compromettre la suite des opérations.

On m'a demandé de laisser la clef sur la porte.

C'est parti encore pour une journée, et quelle journée. Curieusement, c'est parce qu'elle sera dure que j'ai envie de la faire. Si la machine doit casser, c'est en plein effort qu'elle doit le faire, pas à l'arrêt.

Il fait complètement nuit quand je rejoins la route. Déjà, sur ma gauche j'aperçois un groupe de quatre marcheurs. Je ne dis rien, les laisse continuer et prends la suite. Ce sont des Espagnols, la vingtaine et ils vont à St Jacques. Ils sont partis de Sahagun il y a une heure.

On aurait dû trouver l'entrée du chemin sur notre droite depuis longtemps mais dans la nuit ce n'est pas toujours facile. La route nous rallonge et dès qu'il fait un peu plus jour, je donne le signal et quitte la colonne pour couper à travers champs. En faisant du Nord Ouest, je couperai forcément le chemin. Comme un seul homme, la colonne m'a suivi. Je maintiens le rythme et amène la troupe à Bercianos del Camino. Tout le monde s'arrête au bout du village ; là où la piste sévère commence. C'est peut-être pour mieux l'appréhender que l'on stoppe juste au début, pour la regarder, l'admirer, lui dire qu'elle même si elle a prévu de nous en faire voir, ce n'est pas ici qu'on a prévu d'abandonner. Deux brugnons, deux gâteaux sec, deux aspirines et c'est reparti.

Je suis en queue de peloton. Nous progressons en file indienne. Ce n'est pas très pratique pour discuter mais on n'est pas là pour ça. Le chemin empierré est de même type que celui d'il y a deux jours, cailloux et poussière. J'observe que je fais de l'ombre aux mollets de celui qui me précède. Nous avançons à au moins 6 kilomètres à l'heure.

Entre Bercianos et Burgo Ranero, Laffi vit en 1681 deux loups dévorer le cadavre d'un pèlerin dont il préserva les restes, pour les faire inhumer.

Effectivement, une heure un quart plus tard, nous arrivons à Burgo Ranero. Je suis assez surpris de constater que j'ai tenu le coup, certainement aussi bien que les jeunes. Devant la fontaine, sur l'herbe, mine de rien, je fais quelques assouplissements pour les écœurer un peu plus. Il n'est pas mort, le vieux.

Le plus ancien des quatre donne le signal et on repart. 13 kilomètres, cette fois, avant l'arrêt à Reliegos. Visiblement, le train est encore plus soutenu que tout à l'heure. Il vaut mieux ne pas traîner dans ce coin car ça commence à chauffer rudement. Je ferme encore la marche et visiblement, ils voudraient me lâcher. Je n'ai pas envie pour deux raisons : c'est plus facile de faire la route dans ces conditions que tout seul, même si c'est épuisant et puis, ce ne sont pas des jeunes de vingt ans qui vont me lâcher aussi facilement.

Tout à coup, une question part de l'homme de tête et se répercute d'homme en homme jusqu'au dernier qui lui, me jette un œil. Il répond ensuite à son prédécesseur qui lui, en fait de même. Quand le message arrive en tête, un accoup est encore donné à la colonne qui doit bien avancer à huit kilomètres à l'heure. Ah mes gaillards, j'ai encore des ressources.

Une heure plus tard, le rythme étant légèrement tombé, la file indienne se transforme en deux par deux, cela permet à chacun de prendre la gourde dans le dos de l'autre et de lui la remettre dans le sac après utilisation. Pour moi qui suis seul, c'est différent. En marchant, je sais la prendre mais pas la remettre. Au bout d'un moment, me voyant marcher la gourde à la main, un des Espagnols se rapproche de moi, me prend le flacon des mains et le glisse dans la poche arrière de mon sac. Les deux coups d'œil échangés à ce moment entre lui et moi, remplacent tous les discours. Je suis admis parmi eux. Ce n'est pas pour autant que le rythme faibli, au contraire.

Les gorgées se succèdent tous les quart d'heure. Un arrêt au bout d'une heure et demie et on repart. Que dire du paysage ? Rien, sinon que c'est plat, plat, tellement c'est écrasé par le soleil de plomb.

Je crois qu'il fait encore plus chaud que dans la plaine il y a deux jours.

C'est avec une joie non dissimulée que nous arrivons à Reliegos. La piste est presque finie. Il ne reste plus que deux heures pour Mansilla de las Mulas. On s'arrête demander de l'eau fraîche à la première maison sur la gauche ; à gauche c'est normal puisque c'est à l'ombre. Il a beau faire plus de trente cinq degrés à l'ombre, je mets mon anorak parce que je frissonne.

J'accompagne les jeunes à l'épicerie pour y acheter des fruits, et quelques morceaux consistants pour faire un repas.

"Mon Dieu, mes pauvres petits, vous avez vu dans quel état vous êtes ?" nous dit une mama Espagnole, "Restez là dans la rue, je finis de faire à manger et je vous appelle"

"Cela s'adresse à vous" dis-je à un des jeunes

"Non non, c'est pour toi aussi"

Dix minutes plus tard, la voilà en travers de la ruelle, les mains sur les hanches, à nous héler. Sur le pas de la porte, elle nous dit :

"Vous n'allez certainement pas manger dans cet état, allez hop, à la douche"

Après que chacun se soit lavé d'une douche, et, suprême raffinement, chaude, nous passons à table. Je suis encore debout derrière ma chaise quand soudain, le garçon de la maison, voulant passer entre moi et la gazinière, heurte le manche de la poêle dans laquelle frémit de l'huile pour faire des frites. Il se renverse tout le contenu de la poêle sur la main gauche. Il a beau hurler, sa mère aussi, mais le mal est fait. Il n'y a ni pharmacien ni médecin dans le village et chacun a appris à se débrouiller. Le gamin passe alors le temps du repas la main dans l'eau froide pendant que nous mangeons une bonne soupe chaude suivie d'un steak frites. Le repas est quand même pris assez rapidement pour ne pas déranger la famille. Nous retrouvons dans la salle de tennis de table du patronage pour digérer et attendre que la chaleur diminue un peu.

A dix huit heures, nous reprenons le chemin

L'arrivée à Mansilla de las Mulas avec ses murailles est typique mais pour moi, ce qui compte le plus, c'est d'avoir réussi. Moi, qui il y a encore vingt quatre heures était prêt à abandonner.

Dans la petite rue qui mène au refuge, un homme s'est penché à une des fenêtres et crie en me voyant :
-"Gilles, super, t'as réussi ? Ça s'arrose." C'est "la biciletta"

Tout le monde est déjà là, par des moyens divers, mais peu importe. Les scouts, Roberto et Joana, Alfredo et Paqui



Après avoir fêté dignement les retrouvailles au bar, et devant une bière, regardé Madonna à la télévision car elle passe à Barcelone, nous retournons au refuge pour un repos bien mérité.

Je ressors du refuge pour le repas du soir, pas très fameux, d'ailleurs. J'aurais dû m'en douter. La devanture en aluminium est un mauvais signe et cela s'est encore vérifié aujourd'hui. Quand je reviens au refuge, je distingue des lueurs blafardes, il n'y a pas d'électricité et quelques arrivants utilisent des bougies. Je m'approche un peu plus et qui vois-je ? Roberto et Joana.
La bière frappera encore ce soir.

Fin de la première partie



Je bois une bière à la terrasse d'un café (en face duquel j'avais perdu 2 ans auparavant ma casquette achetée à Yosemite Park aux USA) le temps de décider de la conduite à tenir. La route du lendemain est longue et je ne suis pas fatigué, je vais donc poursuivre.

Le chemin s'est transformé en une longue route nationale pendant 8 Kilomètres et ne présente vraiment pas d'intérêt. Quelques Klaxons de voiture me rappellent mon état de pèlerin.



J'arrive à San Miguel del Camino en fin d'après midi et le premier enfant rencontré me conduit dans un champ à côté de l'église où une immense tente blanche ornée de croix rouges est plantée. Une vingtaine de lits vides m'attendent mais il n'y a pas d'eau.

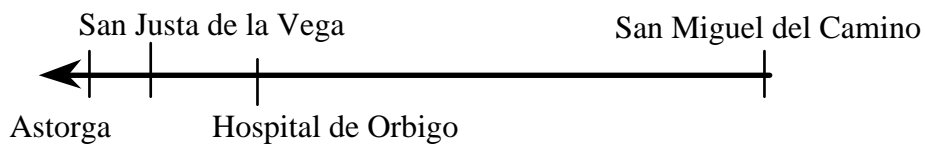
M. Paredes Peña
S. MIGUEL DEL CAMINO
22-8-92

Après avoir fait signer mon carnet du pèlerin, je ne veux pas passer la soirée seul ici et je pars visiter le village, en quête d'un café. La vie en solitaire a du bon mais aussi ses limites.

Le soleil est bas, la chaleur moins ardente et les habitants commencent à sortir. Un jeune homme lave sa voiture à la fontaine publique,

l'essuie et termine par les chromes. C'est une R12

Manger et boire me remontent le moral et pour finir, je passe un coup de fil à Armelle pour la rassurer.



45 kms-11 heures

4^{h00} Cela fait 2 heures que je ne dors pas et je décide de me lever. Le temps de m'envoyer un thé brûlant et quelques gâteaux que m'avaient laissé les françaises, de rassembler mes affaires dans le noir et en route. Tout le village peut mesurer ma progression car les chiens aboient au fur et à mesure.

2 kilomètres plus loin, je suis dans le noir le plus complet, c'est une nuit de nouvelle lune. Je me sers des bandes blanches du côté gauche de la route. De temps en temps, les phares blancs d'une voiture m'obligent à baisser la tête et ne regarder que le bout de mes pieds. Je marche d'un bon pas, au moins du 6 kilomètres/heure. Je me suis bien pommadé les pieds mais j'ai négligé ma bande au genou gauche. Je ne sais si c'est le fait d'y penser, mais une légère tension se développe de ce côté là ! Je devrais le savoir, depuis le temps. Tant pis pour moi, cela m'apprendra, mais quand ? La température se rafraîchit, le soleil va donc bientôt se lever. Je marche d'un bon pas, et à 8 heures, j'ai déjà parcouru 16 kilomètres.

8h30

Hospital de Orbigo. Après avoir passé le magnifique pont roman (20 arches, 204 m), je contemple la tranquillité des lieux, les rives ombragées, la piscine (gratuite pour les pèlerins montrant leur carnet de route ; cette année il faut le montrer partout, à chaque instant, c'est pire qu'un passeport), le bar... et si je n'étais pas pris par le temps, je m'arrêteraient volontiers dans ce petit havre de paix. D'ailleurs, je m'arrête devant la mairie et me prépare un thé, juste au dessous des avis municipaux que les villageois viennent voir tour à tour.

Ah, une jeune fille passant près de moi et portant le même équipement me salue, c'est le premier pèlerin (ou pèlerine) de la journée.

LE PONT D'ORBIGO

Le célèbre pont roman sur l'Orbigo (20 arches, 204 m) porte en son centre deux colonnes monolithes dont l'inscription commémore le célèbre combat chevaleresque du "Paso Honroso de armas". En 1534, don Suero de Quinones, en l'honneur d'une dame, y défia avec 9 compagnons Léonais, tous les chevaliers Européens qui voudraient franchir le pont. Le tournoi dura 1 mois. on rompit 300 lances et il y eut 1 mort. Les vainqueurs allèrent déposer à Compostelle un collier d'or.

Je reprends la route car il me reste encore 4 bonnes heures de marche pour arriver à Astorga. Ouille, ouille, ouille, que j'ai les jambes lourdes. La nationale N 120 que je longe de nouveau me présente ses 13 kilomètres de bitume brûlant en une rectitude décourageante. Je ne suis qu'un minuscule point blanc et rouge sur un ruban noir posé sur une immensité de terre ocre. Qu'est ce que je fais là ?

Cette portion de route a été ouverte il y a moins d'un mois et on peut déjà découvrir sur les bas côtés des objets de tous ordres, pièces de voiture, boîtes de jus de fruits, matelas....

Mon ombre sur la route diminue de plus en plus et des bouffées d'air chaud, (parfum Bitume Cramoisi de chez MOPU (ministère des transports espagnols)) remontant du sol, m'ennivrent.

J'ai de plus en plus mal aux pieds et si la douleur du genou gauche a diminué, celle du talon d'achille droit s'accroît. Mes jambes sont de bois. Je m'oblige à penser à autre chose. Tiens, par exemple, combien de pas fais-je au kilomètre ?. Je fais 64 pas de borne à borne soit 50 m, 128 pas pour 100m, 1280 pour 1 kilomètre, 51200 depuis hier après midi.

San Justa de la Vega

Il me reste 6 kilomètres avant Astorga mais je dois m'arrêter, juste le temps.....de boire 2 ou 3 cañas (demi de bière). Le patron me donne des rondelles de calamar frit, j'adore ça. Je sors du café et j'ai tellement mal aux cuisses que je suis obligé de m'asseoir sur le premier banc venu. Je dételle mon sac à dos. Tout à coup, je respire une forte odeur de gaz. C'est bizarre, en pleine rue. Enfin, bref, c'est de courte durée.

1/4 heure plus tard, je dois continuer maintenant ou stopper l'étape. Je remets ça. Que c'est dur !. Je titube les premiers mètres. Je m'oblige à penser à autre chose.

L'arrivée à Astorga se fait en côte. J'arrive enfin à la cathédrale. Un curé me renseigne sur la direction du refuge mais au bout d'un quart d'heure, je demande confirmation à des passants qui m'envoient à l'autre coin du centre pour me casser le nez sur un hospice fermé depuis 1 mois. Je retourne à la cathédrale et un vieil homme m'indique exactement le lieu du refuge, enfin !.



13 heures 30

Un message sur la porte m'indique qu'il ne sera ouvert qu'à 14h30 en raison des fêtes annuelles en centre ville.

Je m'assois sans me faire prier et au bout d'un moment, arrive la jeune fille de ce matin. Elle vient de faire quelques courses avant que les magasins ne ferment. Je m'aperçois encore une fois que, obsédé par le refuge, j'ai encore négligé la nourriture et c'est avec plaisir que j'accepte un morceau de fromage et de pain. Ce soir j'irai donc au restaurant.

14h30

Rien, sinon un petit bonhomme qui s'avance au loin. Je crois le reconnaître, mais oui, c'est sûr, c'est lui, c'est Etienne. 2 années ont passé et nous nous retrouvons ensemble dans le même refuge à la même date. C'est INCROYABLE. Nelly et lui sont repartis de nouveau de Belgique il y a 2 mois.

15h00

Rien

16h00

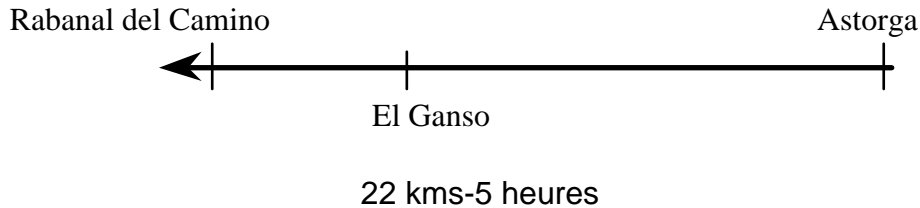
Rien

16h30

La responsable du refuge arrive enfin. Nous allons pouvoir nous laver (à l'eau chaude s'il vous plaît) et je fais même un brin de lessive qui ne mettra pas une heure à sécher en plein soleil.



Après une sieste d'une heure, je retourne dans Astorga en fête en quête d'un restaurant car je n'ai pratiquement que grignoté depuis le jeudi soir précédent, ma forme physique et intellectuelle en dépendent. Je dois me résoudre à visiter quelques bistrotts pour y boire quelques bières et y manger quelques tapas avant l'heure d'ouverture des restaurants (pas avant 20h30)

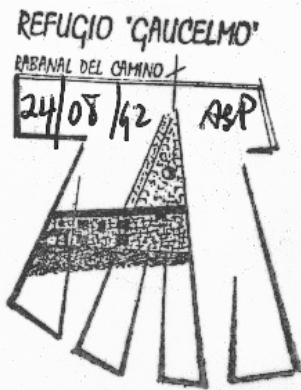


7^{h00}

Le jour n'est pas encore levé. En Juillet, j'aurais déjà fait presque 2 heures de marche. Quelle différence !

Caramba !!! Mon réchaud à gaz ne veut plus fonctionner, il est vide. Je me rappelle aussitôt de l'incident de la veille : en bougeant mon sac, la casserole a dû ouvrir le robinet et le gaz s'est répandu dans mon sac. Heureusement que je ne fumais pas.

Astorga - Rabanal del camino 5h, facile, mais cette fois ci, je me bande le genou. Nelly et Etienne sont déjà partis depuis un bon moment. C'est au cours de cette étape que je rencontre Yamina et Isabelle deux Françaises de 22 et 25 ans.



Le refuge de Rabanal est très joli, il vient d'être refait à neuf. Nelly et Etienne m'expliquent qu'ils l'ont tenu pendant 2 mois l'année dernière. Nous avons le temps de faire un brin de causerie devant quelques cañas car il est écrit sur la porte que le refuge n'ouvre qu'à 14h30. Antonio, un sexagénaire Espagnol en retraite partage notre table. Il a presque le faciès d'Anthony Quin. Nous parlons aussi de souvenirs. Etienne me rappelle :

- "Te rappelles-tu de Terry, l'Irlandais de Belfast ?"
- "Oui, très bien"
- "Il est passé ici l'année dernière"
- "Et te rappelles-tu de Pierre que nous avons rencontré à Roncesvalles ?"

- "Oui, bien sûr"

- "J'ai reçu un courrier l'an dernier sur une feuille ressemblant presque à un parchemin avec une superbe entête, C'était Pierre qui m'envoyait un petit mot de sympathie. J'ai su par la suite sa profession. "

- "Ah bon ? C'est quoi ?"

- "Ambassadeur"

Le bourg est petit mais possède deux bars restaurants. Dans chacun d'entre eux c'est la fête quand le patron voit arriver les 2 Belges, et quand nous sommes de retour au refuge, il est ouvert depuis belle lurette.

Le couple d'Anglais tenant le refuge est sympathique mais on ne peut plus Britannique et je souhaite bonne chance aux coquillards (Il existait au moyen age des faux pèlerins qui se faisaient passer pour tels afin de profiter de l'hospitalité et d'un repas, on les appelait coquillards).



- "Bienvenue au refuge " me dit-il en Anglais,
- "Buenos dias" lui répondis-je exprès en Espagnol, car il ne sait toujours pas un mot d'Espagnol. S'il est vrai que l'Anglais est une langue très parlée, il n'en est pas moins vrai que l'on doit essayer de parler dans la langue du pays dans lequel on se trouve ne serait-ce que « bonjour ». C'est une des choses que je ne supporte pas chez les Anglais, mais, revenons à nos propos

- "Suivez ma femme, elle vous montrera les habitations"

Après avoir gravi deux escaliers, dont le deuxième, très abrupt, j'arrive dans le dortoir des pèlerins. Celui-ci est très propre, et ses fenêtres ouvertes donnant au nord y apportent une brise fraîche bienvenue.

- "Chut !" me dit-elle en mettant un doigt sur sa bouche et en pointant l'autre index sur un écriteau flanqué sur un poteau au milieu de la pièce. "PENSEZ AU REPOS MERITE DES PELERINS FATIGUES" A ce moment précis, un hurlement vient de l'escalier suivi d'un bruit sourd. C'est un pauvre pèlerin qui vient de descendre l'escalier sur les fesses.

Après une petite heure de sieste, je retourne rejoindre Antonio au bar le plus proche.

- "Antonio, tu te parfumes à la savonnette ?"

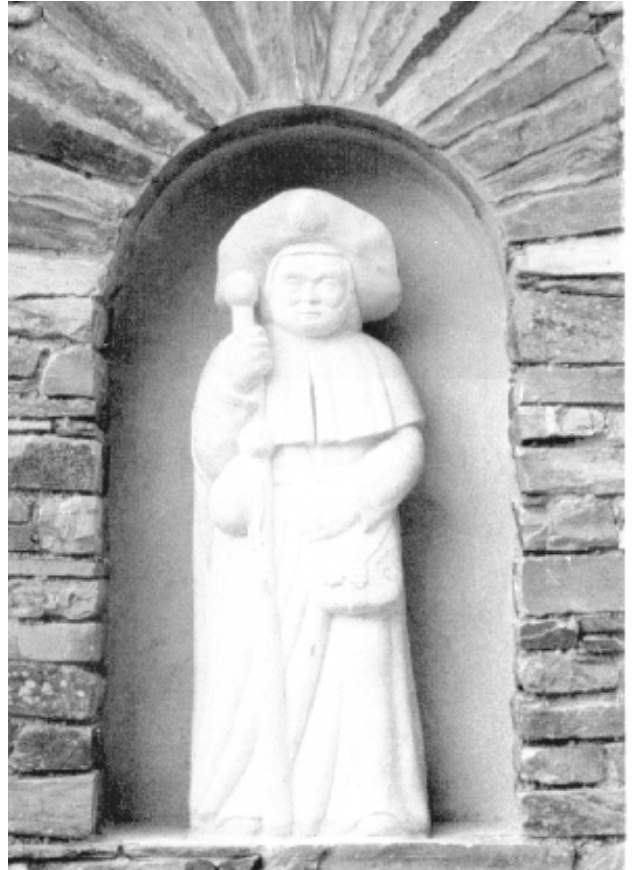
- "Putà, ils ont coupé l'eau juste quand j'ai voulu me rincer"

Ce village est très agréable, le seul inconvénient, c'est la rareté de l'eau, 2 à 3 heures par jour, pas plus.

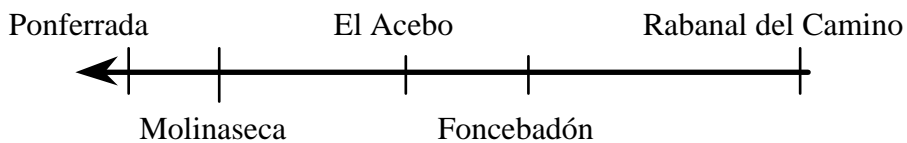
De retour au refuge, où j'écris ces quelques lignes, j'aperçois par la fenêtre un petit groupe d'hommes, la cinquantaine, qui descend d'une camionnette. L'un d'entre eux se dirige vers la porte d'entrée et aborde le cerbère des lieux.

- "Y a-t-il de la place pour quelques pèlerins ?"

- "Pour des pèlerins, oui, mais les pèlerins ont de la poussière sur leurs chaussures, un sac sur le dos et sont fatigués quand ils arrivent ici. Allez voir au refuge suivant s'ils vous acceptent. Hasta luego"



Mardi 25 Août 1992



36 kms-9h

7^{h00}

Dans la cuisine, après avoir pris le petit déjeuner préparé par les Anglais, je serre la main d'Etienne et fais la bise à Nelly. Ils restent ici une journée pour se reposer et rendre visite aux gens du village.

Il fait encore nuit dehors et je remonte le bourg à la lueur des rares lampadaires. Cent mètres plus loin, le noir est total et ralentit nettement la progression : le chemin est très irrégulier et la signalisation invisible.

Dans mon dos, pourtant, une lueur bien connue point à l'horizon et dans un quart d'heure je pourrai retrouver mon rythme de croisière. Les aboiements font maintenant place au chant du coq. Le chemin rattrape la route et moi les deux Françaises.

"Qu'y a-t-il ?" leur demandais-je.

"Je crois que je ne pourrais pas faire l'étape entièrement, aujourd'hui. J'ai une tendinite au talon gauche qui me fait très mal, surtout au démarrage".

"Ne force pas, va à ton rythme. Veux-tu de la percutalgine ?"

"C'est fait. Merci. On nous a dit que ça montait drôlement pendant les deux premières heures"

"Oui, ça monte, mais lentement et régulièrement. Ce n'est pas du chemin de montagne"

"Où dors-tu, ce soir ?"

"A Ponferrada, je pense"

"9 heures de route, c'est trop. Nous nous arrêterons sans doute à Molinaseca".

"Bonne chance. A ce soir, peut-être, si la forme revient".

Le bitume est lisse et pas très large. J'allonge imperceptiblement la foulée et, en quelques centaines de mètres, je me retrouve seul.

J'ai quelques remords à les laisser ainsi mais que puis-je faire ?. Porter son sac à dos ?. Le mien pèse déjà 13 kilos et je me vois mal en porter 26. Porter une partie de son chargement ?. Je ne pourrais pas le lui rendre si nous ne dormons pas dans le même refuge ce soir. Et de plus, accepterait-elle de faire porter une partie de son bardas, à simplement 200 kilomètres du but, elle qui vient d'en faire 600 ?.



Je prends toute la largeur de la route. Les voitures ne sont pas nombreuses par ici et à cette heure ci. A un détour de la route, j'aperçois Antonio dans le virage suivant. En allongeant la foulée, je devrais le rejoindre avant une heure.



Foncebadón, altitude 1430 m.

Le village est à l'écart de la route et je décide de le traverser par la rue (ruelle devrais-je dire) principale. Le guide Vernes mentionne l'existence d'un abri simple, avec cheminée et eau courante. Eh bien, il faudrait que je sois vraiment très fatigué, que la nuit tombe, que j'aie froid et qu'il neige pour y dormir. Les quelques maisons qui possèdent encore un toit me semblent "squattées" et je n'ai absolument aucune envie d'aller demander aux locataires où se trouve le refuge. D'ailleurs, un chien, que personne ne rappelle, me fait quitter précipitamment les lieux. Le guide me dit encore que Ramiro II convoqua là un concile.....au X^e siècle. **GRAND BIEN LEUR FISSE !.**

Cruz de Ferro, altitude 1490 m

Mesurant 1,50m, une croix de fer se dresse au sommet d'une longue perche, plantée dans un cairn, où chaque pèlerin ajoute une pierre.

Je choisis de m'y arrêter car, de plus, c'est le col.

"¡ He, Gil !"

Je fais le tour du monticule et je vois là, mon ami Antonio, assis dans l'herbe, jeter un mauvais sort à un magnifique chorizo.

"¿ Que tal, Gil ?, Ven por aqui"

Il m'invite à partager son casse-croûte et, dans ces cas là, je comprends parfaitement l'espagnol. Hier, je ne sais quand, mais connaissant parfaitement les us et coutumes du pays, il n'a eu aucun mal à se procurer de la nourriture dans le village. C'est quand même pratique d'avoir un autochtone comme ami.

Une camionnette s'arrête. Une dizaine de gaillards en descendent bruyamment. Je jette un œil, et je vois là les faux pèlerins d'hier.

"No estan peregrinos pero turistas" me dit Antonio. Ce nom de "touristas" ne les quittera plus jusqu'à la fin.

Nous reprenons la route ensemble. La route monte encore quelque temps, longe un terrain militaire, passe un col et redescend. Un sentier coupe les virages de la route en lacets. Au loin, nous apercevons déjà le terme de l'étape : Ponferrada, bien avant de tomber (le terme est juste) sur El Acebo. A l'entrée du village, nous stoppons 5 minutes à la fontaine "Fuente de la trucha". Quoiqu'il arrive, Antonio marche 1 heure, arrête 5 minutes, et reprend. Je garderai ce rythme par la suite. Le village comporte une rue principale et se traverse vite. Antonio a quand même le temps de demander 3 fois combien de Kilomètres il en reste. A la sortie du village, un monument est dressé sur la gauche; un vélo en fer forgé, dressé vers le ciel, surmonte un socle de granit sur lequel est gravé une date. Sans doute s'agit-il d'un monument à la mémoire d'un cycliste dont le pèlerinage s'est arrêté là.

Antonio a fière allure avec son chapeau de paille, son tee shirt et son short Nike. Il traîne aussi un bâton de pèlerin, pour éloigner les cabots et porte un petit sac à dos marron comme les scouts d'il y a 20 ans. Une gourde en peau pend à l'extérieur car il n'y a plus de place à l'intérieur. Il ne préférera quand même utiliser cette dernière qu'en cas désespéré car toute eau qui y séjourne une heure prend un goût si boucané qu'il faut vraiment avoir soif pour ne pas recracher tout de suite.

Une flèche jaune nous fait de nouveau couper au travers du terrain. Nous descendons toujours. Au village de Riego de Ambros, nous attendons 10 mn devant un bistro que la tenancière finisse ses courses. Cela tombe bien, cela ne faisait pas 1 heure de marche complète. Après 2 cañas, nous décidons de pousser jusqu'à Molinaseca pour manger.



Le chemin est très pittoresque mais aussi réclame de l'attention. Mon camarade pèlerin glisse sur des pierres et s'égratigne le coude. Le sang dégouline le long de l'avant-bras mais il dit qu'on verra ça plus tard. L'arrivée à Molinaseca est superbe et, en passant le pont des pèlerins qui surplombe une retenue d'eau aménagée en piscine, Antonio me dit :

"-J'irai bien me baigner avant de manger".

"-D'accord, ce ne sera pas de refus, après toute cette poussière sous ce soleil !"

"-Il faut d'abord trouver le refuge, nous y déposerons nos affaires et nous pourrons nous-y

changer".

"-D'accord".

Chose dite, chose faite. Dix minutes plus tard, nous plongeons joyeusement dans l'eau froide. Qu'est ce que cela fait du bien !. Après s'être séchés, je laisse à Antonio le soin de trouver une auberge. En face le refuge, se trouve la Casa Ramon.

"-Viens, me dit-il, ce sera très bien ici".

"-Il vaudrait peut-être mieux quelque chose de plus simple, plus sympathique".

"-Ne t'inquiète pas, viens".

Le garçon nous fait asseoir au rez de chaussée, simplement à la vue de nos tenues.

- "Que veux-tu manger ?"

- "Comme toi, répondis-je en espérant goûter une spécialité encore inconnue".

- "Viande ou poisson ?"

- "Poisson, cela changera de l'ordinaire".

Antonio change de tête sans que je ne comprenne pourquoi. Le repas est très bien servi et la nourriture excellente. Mais quand le garçon apporte l'addition, mon ami se met en colère en brandissant la note. En 2 secondes j'en comprends la raison, le poisson vaut le triple d'une viande moyenne. Comment avais-je oublié ça ? Et c'est en m'excusant de ma méprise que je propose de payer la majeure partie de l'addition. Mais voilà maintenant que c'est après moi qu'Antonio en a, il ne veut pas de mon argent. Pour finir, le garçon lâche que quand on est pèlerin, on ne prend pas du poisson. Nous sortons de l'auberge en colère mais plutôt contre nous mêmes et c'est pour faire passer cette dernière que sans mot dire, nous bouclons les 6 derniers kilomètres en moins d'une heure. A Ponferrada, à la terrasse d'un café, Antonio me rassure en me disant que ce n'est pas vrai, qu'il n'a pas dépensé le budget de 3 jours et que, de toutes façons, il aura l'occasion de faire des économies plus tard.

Le refuge est situé dans le sous-sol d'une grande bâtisse située près de la basilique de la Encina. Le couloir ressemble à une salle d'attente de dentiste car il n'y a qu'une pièce qui sert de WC, cabinet de toilette et douche. De plus, un groupe de Françaises à vélo vient d'arriver. Mais ce n'est pas du tout du goût du curé.

- "S'il n'y a plus de place pour les pèlerins à pied, les cyclistes doivent partir".

Je ne sais pourquoi il dit cela puisqu'il y a largement la place pour loger tout le monde. Peut-être veut-il montrer sa présence et son importance à des gens plus soucieux d'un repos bien mérité que de déférence à son égard. Mais alors, pourquoi n'est-ce pas lui mais sa secrétaire qui tamponne le carnet du pèlerin à son arrivée ?

- "Hola, c'est nous !"

lamina et Isabelle, les deux Françaises de ce matin arrivent.

- "Vous ne vous êtes pas arrêtées à Molinaseca ?"

- "Non, le refuge était crados et ne fermait pas", dit lamina.

- "Mon talon me faisant moins souffrir, j'ai préféré poursuivre un peu pour abréger l'étape de demain", dit Isabelle.

Ces raisons sont sûrement vraies mais ce qui l'est aussi, c'est que chacun a à cœur de retrouver les pèlerins de la veille. Une demie étape de retard ne se rattrape que très difficilement, à fortiori quand on est amoindri.

Dans la soirée arrive un jeune Français, Benoît, fatigué. Je l'ai déjà rencontré, mais où ?

Ponferrada : Sur le rio Sil est construit un pont de fer d'où la ville tire son nom. Il fut construit au XII^e siècle par Osmond, évêque d'Astorga. A une époque où tous les ponts étaient de bois ou de pierre, il soulevait l'admiration.



Villafranca del Bierzo

Ponferrada



22 kms-5h

7^{h00}

Chaque matin, le rituel est le même ; préparation des pieds avec la pommade appropriée, mise en place d'une paire de chaussettes propres, sans plis, massage des tendons d'achille, surtout le droit, avec de la percutalgine, mise en place d'une bande assez serrée autour de cette même cheville, et je termine par un massage des mollets et des genoux. Je me lave ensuite les mains avant de faire quoi que ce soit. Je me rappelle trop bien la fois où je suis allé faire pipi alors que j'avais encore de la pommade sur les doigts ; dans ces conditions, courir le 100 m en 12 s peut être envisageable.

Quand je démarre, une jeune fille est partie depuis belle lurette, je l'ai croisée Dimanche, devant la mairie de Hospital De Orbigo. C'est Ingela, elle est Suisse. Antonio est parti avec elle car elle met moins de temps que moi à se préparer et surtout, elle part à jeun.

Je passe sur le pont de fer.

8h30

La sortie de la ville est très longue. L'activité reprend après les vacances estivales. Je croise des groupes de gens s'en allant travailler à chaque arrêt de bus. On ne me regarde même pas, tant on est habitué de voir des individus en short et sac à dos allant vers l'Ouest.

Après avoir dépassé les dernières fabriques et le vacarme industriel, je quitte la route nationale et pars tout droit sur un chemin traversant les vignes. Ah la bonne heure. Quelques viticulteurs s'affairent ici et là, prodiguant leurs derniers traitements aux grappes gorgées de soleil.

J'ai dû bien marcher car j'aperçois à 200 m devant les silhouettes de Antonio et Ingela. En quelques minutes je suis sur leurs talons. Et 10 mn plus tard, nous cassons une petite croûte au pied des ceps.

Nous repartons à 3 mais Ingela ressent un besoin pressant et nous demande de continuer seuls. Au village suivant (Cacabelos), une enseigne connue nous invite à faire une pause.

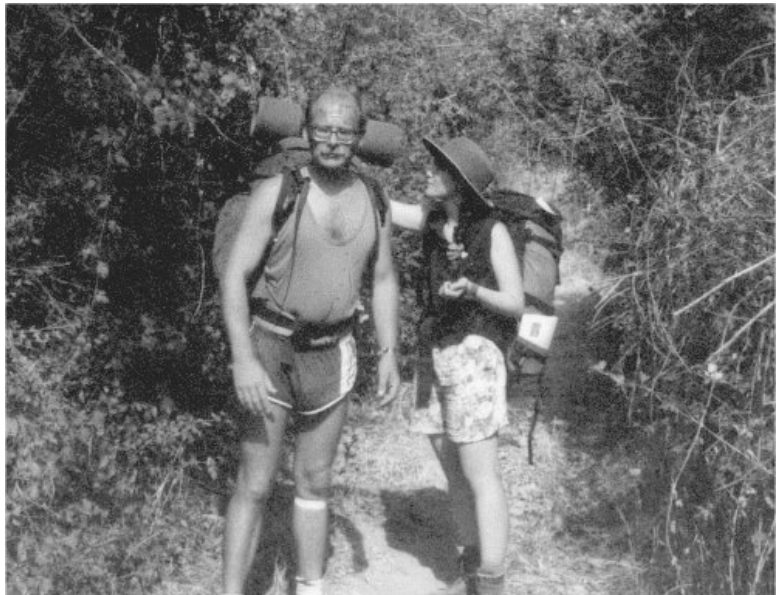
"Viens avec nous boire quelque chose, dit Antonio à Ingela quand il la voit passer dans la rue principale"

"Non, dit-elle, je préfère continuer".

"Arrête, dis je à Antonio qui semble réitérer sa requête, elle préfère aller seule".

Pendant la traversée du village, Antonio demande deux fois la distance qu'il reste pour Villafranca. Pourtant le patron du bar lui avait déjà répondu. Mais peut-être espère-t-il que quelqu'un lui donnerait un nombre plus petit. Bizarre !

En pleine campagne, nous voyons revenir vers nous Ingela. Les pèlerins sont plutôt avares de leurs pas et il faut une bonne raison pour rebrousser chemin.



- "Pourriez-vous m'aider car je crois avoir vu un homme qui me suis depuis un moment ?"

- "D'accord".

Et effectivement, plus loin, une forme bleue, derrière des buissons, au détour d'une grange, se cache. Je vais droit sur elle.

- "Buenos dias, Señor".

- "Buenos dias, Señor", dis-je une seconde fois.

- "Buenos", me répondit la forme, timidement, et visiblement contrariée. L'incident fut clos.

Arrivée à Villafranca Del Bierzo

Quelle chaleur, c'est elle qui me sort de la sieste. Je ruisselle. Il est 16h30. Cela fait une heure et demie que je dors. Mon bras gauche est un véritable lupanar à mouches. La première arrive, atterrit dans les poils, et, soudain, une deuxième arrive, lui saute dessus et, une seconde après, elles repartent chacune de leur côté, fâchées.

Le refuge est constitué d'un treillis de barres de fer soudées entre elles et recouvert de bâches de plastique. Les déchirures, à chaque extrémité, assurent la ventilation. Le sol, en pente accentuée, est de terre battue. Je pense que c'est une vieille serre.

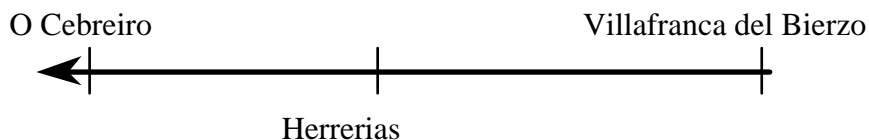
Espérons qu'il n'y aura pas d'orage cette nuit car la douche sera

pour tout le monde. A propos de douche, celles d'ici sont rudimentaires mais solaires.

Antonio m'avertit qu'il n'attendra pas, comme c'était prévu, Etienne et Nelly. Je le comprends. Une journée d'arrêt et vous perdez à tout jamais le groupe avec qui vous circulez, parfois depuis des semaines. On avance lentement mais irrémédiablement vers l'Ouest, chaque jour de 20 à 40 kilomètres. Et rares sont ceux qui arrivent à faire 2 étapes dans une journée impunément.

Tiens, c'est bizarre !. Tous mes compagnons de route tiennent un journal, peut-être en ont ils l'habitude, moi, c'est le premier.

Jeudi 27 Août 1992



30 kms-7 heures

Faut pas se gêner ! Pendant toute la nuit mon voisin du dessous n'a pas arrêté de péter. Il voulait sans doute transformer son sac de couchage en montgolfière. Ingela remplit son sac à dos dans le noir et précautionneusement pour ne pas écourter le sommeil des autres. Antonio descend de son lit et l'imite, le silence en moins. Je ne me lèverai que dans une demi-heure parce que :

-je n'ai pas mangé

-je ne me suis pas préparé

-j'ai peur d'oublier quelque chose importante en faisant mon sac dans le noir

-les flèches sont difficiles à voir la nuit

-et de toutes façons, cela m'étonnerait que je ne les rattrape pas dans la journée

Benoît se joint à moi au départ.

- "Suis-tu le parcours du guide Bernès, aujourd'hui ?, me demande-t-il"

- "Certainement pas, il prévoit une étape de 40 kilomètres en dehors du vrai chemin".

- "Oui mais il ne remonte pas la nationale pendant 18 kilomètres"

- "Je sais mais je n'ai pas envie de rallonger l'étape inutilement".

- "Moi, j'aime bien visiter".

- "Moi aussi, mais quand ma journée de marche est terminée, et si j'ai encore des forces. A quelle heure es tu arrivé, hier soir ?"

- "La nuit tombait".

- "Combien de temps as tu marché, demandais-je, perplexe?"

- "9 heures"

- "Mais l'étape n'était que de 5 heures, dis-je sans comprendre".

- "Oui, mais je voulais visiter un château qui n'ouvrait qu'à 10 heures et ensuite je me suis perdu 3 fois".

Alors que moi, je peste de la longueur des étapes, il y en avait d'autres qui flânent, se perdent, visitent et tout ça avec des grosses chaussures de randonnée. Il doit être porté par le saint esprit.

- "Ce n'est pas toi que j'ai vu dans la cathédrale de Leon, samedi ?"

- "Si. Mais ma famille m'a quitté et je continue seul".

Je reprends mon rythme de marche et laisse Benoît sur place.

Ce n'est pas très agréable de croiser des camions à 2 mètres, mais le bitume est régulier et j'avance bien. Le temps est couvert ce matin, et il fait beaucoup plus frais. Nous approchons de la Galice et de son climat Breton. Je m'arrête régulièrement chaque heure. De temps en temps, je prends l'ancienne route quand elle coupe une boucle, si bien que je ne sais plus si Antonio est devant ou derrière. Iamona et Isabelle (qui tient toujours malgré sa tendinite) n'étaient pas levées quand je suis parti.

Elles sont super, mes chaussures, cette année ; pas une ampoule, pas une douleur de voûte plantaire. Si j'avais fait autant attention il y a deux ans, j'aurais beaucoup moins souffert.

Dans le village de Herrerias, je prends une petite route à gauche, beaucoup plus sympathique. Un ancien, assis sur le pas de sa porte m'indique que 2 pèlerins sont passés il y a 5 minutes. Effectivement, à la sortie du village je les rattrape. La montée finale qui dure 2 heures est très jolie. Le chemin est rocailleux mais pas pénible. J'aime bien la montée en sentier et Antonio qui ne veut pas se laisser distancer souffle derrière moi. Et sans rien dire, le rythme s'accélère. Je sue à grosses gouttes. Mon dos est trempé. Au bout de 20 minutes, mon poursuivant commence à lâcher prise, il était temps, j'allai exploser. Je me retourne et lui dis :

- "Antonio, tu fumes trop"., alors que je sais qu'il n'a jamais fumé.

- "Cabron, me répond-t-il en riant"

Au village suivant, pendant qu'Antonio remplit sa gourde à la fontaine, je regarde un battage

dans une cour de ferme. Ils sont huit hommes affairés :

3 sur la meule à alimenter la batteuse à coups de fourche, un au remplissage des sacs de grain, un à l'alimentation en paille de la botteleuse (à chaque fournée, cette dernière recule de 10 cm, comme si elle n'avait plus faim), 2 au convoyage des bottes au bas de l'échelle du grenier et un à la réception au sommet de l'échelle. Je reste là un bon moment assis dans l'herbe à les regarder faire. Cela me rappelle les étés à la campagne il y a 25 ans chez ma tante à la Mézière.

Un homme me hèle et me fait signe de venir partager leur besogne. Je ne sais encore pas pourquoi aujourd'hui j'ai décliné l'offre.

Le sentier devient herbeux et s'élève toujours. Une stèle de granit ornée d'un dessin polychrome averti que nous passons du Leon en Galicie. C'est la dernière province, la bonne. Il ne reste plus que 164 kilomètres.



Arrivée à CEBREIRO, 1298 m sur le faîte de la Cordillère Cantabrique



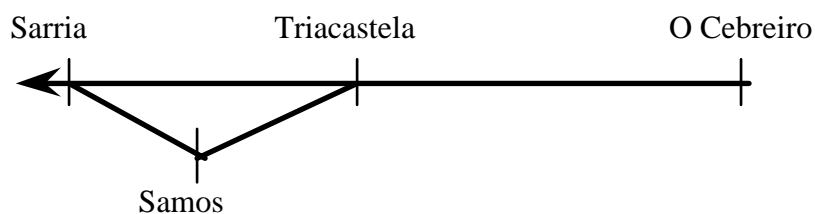
Le changement de temps est flagrant et ici, le port du pantalon s'impose, (ça caille des meules). Le refuge est constitué d'une bâtisse recouverte de chaume, d'un sol de pierre recouvert de paille et dénué de toute commodité; ni wc, ni électricité, ni eau. Antonio n'a pas besoin de me persuader longtemps pour prendre une chambre avec lui à l'auberge. Après la douche, froide bien sûr, nous retrouvons Isabelle et lamina dans l'entrée. Dès le départ, elles ont suivi une mauvaise piste et ont marché 3 heures de plus. Isabelle n'avait pas besoin de cela. Leurs moyens financiers ne leur permettant pas de prendre une chambre, elle iront au refuge. Je n'ai pas eu besoin de leur proposer 2 fois mon duvet. J'ai eu comme un petit pincement au cœur quand je les ai vues s'éloigner en titubant. Mais Antonio et moi faisons peut-être un juste milieu entre elles et le groupe de Turistas qui viennent de descendre à grand renforts de hourras de leur camionnette. Antonio n'a pas eu de réponse quand il a demandé à l'un d'entre eux combien de kilomètres ils avaient parcouru aujourd'hui.



CEBREIRO

La tradition dit que vers 1300, par une de ces matinées d'hiver où la neige en tempête recouvre jusqu'au toit des maisons, un berger était venu comme chaque jour assister à la messe. Le moine, de peu de foi, qui expédiait l'office pensa -"Faut-il être bête pour faire ce chemin pour un peu de pain et de vin". Aussitôt, le pain se transforma en vraie chair et le vin en vrai sang qui remplit la coupe. Le calice et le plat qui sont du XIIe sont toujours exposés.

Vendredi 28 Août 1992



43 kms-10 heures

Zut alors !!! Et encore je suis poli.

Il fait nuit, il pleut et il fait froid. Quelle différence de temps. Quand il fait trop chaud, c'est dur, mais quand il pleut, c'est pas mal non plus. Nous allons jouer à cache cache avec la L 634 jusqu'à Triacastela, cela ne fait que 23 kilomètres. La lampe de poche nous sert autant à voir la route qu'à nous signaler des rares voitures qui remontent vers le col.

- "As-tu bien dormi, Antonio ?"

- "Oui, super !. Des draps propres, un bon lit et une chambre chauffée, rien de tel pour passer une bonne nuit. Et toi ?"

- "Tu ne te rappelles pas avoir été réveillé ?".

- "Non".

- "Quatre fois je t'ai réveillé parce que tu ronflais comme une locomotive, et à chaque fois, je n'ai pas eu le temps de me rendormir que tes ronflements reprenaient de plus belle".

- "Oui mais ce soir, à Triacastela, ce sera mieux".

- "Si tu veux. Moi je pousse jusqu'à Sarria".

- "Tu es fou. 42 kilomètres sous la pluie !"

C'est vrai qu'il pleut, et de plus en plus. Pour la première fois, je mets ma cape. Il est temps, le dessus de mon sac à dos est déjà trempé. Heureusement que tous mes effets sont empaquetés dans des sacs poubelle.

L'eau dégouline le long du plastique sur mes genoux, agglutine mes poils des mollets et détrempe mes chaussettes. Mes chaussures font fioc fioc à chaque pas.

La route, noire et luisante serpente entre des talus séparant les champs herbeux au vert profond. De temps en temps, une flèche jaune nous invite à quitter la route pour rejoindre le chemin. Mais ce dernier est bien souvent impraticable car inondé.

Peu avant le col du Poyo, la brume s'en mêle. En passant devant le bar, une bonne âme nous ouvre la porte, nous invitant à boire une boisson chaude.

Quelques ouvriers, accoudés au bar, nous regardent déposer les sacs dégoulinants. On peut voir dans leurs yeux un sentiment d'admiration mêlé à de l'incompréhension la plus profonde. La rubrique météo d'un journal local m'apprend qu'elle ne prévoit pas d'amélioration dans les 48 heures. Antonio essaye de me persuader de m'arrêter avec lui à Triacastela. J'ai beau avoir les pieds trempés, les jambes tremblotantes, les mains gelées et le nez rouge, mais j'ai encore le moral et j'irai à Sarria ce soir.



Une accalmie nous rend le reprise un peu moins pénible.

- "Antonio, pourquoi fais-tu le pèlerinage de St Jacques ?"

- "Tu te rappelles, les "turistas" ? Eh bien, j'habite dans la même ville; San Sébastian. Le 15 Août, sur la plage, je vois à la première page du journal quotidien qu'un groupe de sexagénaires entreprend le pèlerinage de St Jacques. Je me suis dit que moi aussi, je peux le faire. A pied. Et sans occuper la une des journaux".

Les petits villages entourés de fermes se succèdent et vers 10 heures la pluie reprend de plus belle. Les arrêts se font plus rares, souvent dans les abris de bus. A Biduelo, nous préférons rester sur la route et allonger notre route de 2 kilomètres plutôt que de prendre le sentier par souci de sécurité.

L'arrivée à Triacastela se fait sous des trombes d'eau et au pas de course. Nous nous engouffrons dans le premier bar venu. Antonio va de suite demander deux chambres et je dois lui expliquer poliment mais fermement que je continue la route dans une heure. Il vient me retrouver devant mon demi de ... cidre (eh oui, nous sommes en Galice) et m'annonce qu'il a discuté avec le patron et que je peux me reposer, prendre une douche avant de repartir. Je me méfie de cette hospitalité qui me semble trop jolie pour être honnête



J'accepte quand même de prendre un repas dans la pièce située à l'arrière de l'établissement et qui tient lieu de restaurant. De nombreux routiers sont déjà là, attablés et notre accoutrement en surprend plus d'un. Antonio sait ma détermination et n'insiste pas trop. Il me tend son adresse griffonnée sur une serviette en papier. Je lui retourne la mienne et le reste du repas se passe à discuter de banalités, comme si nous n'avions plus rien d'autre à échanger, alors que je sais très bien et lui aussi que nous n'oublierons jamais les heures passées ensemble. A la fin du repas, la serveuse nous demande de repasser côté bar si nous voulons prendre un café.

- "Hola, Chicas", s'exprime Antonio en voyant attablés lamina, Isabelle, Benoît et Ingela

- "Que fais-tu ?", me demande lamina

- "Je continue jusqu'à Sarria".

- "20 kilomètres et sous cette pluie, tu es fou". me répond Antonio à qui je n'avais rien demandé.

- "Nous sommes allées voir le refuge d'ici. Il n'a pas de fenêtres mais la lumière y rentre (ainsi que la pluie, d'ailleurs) par une énorme brèche dans le toit". annonce Isabelle.

- "Samos n'est qu'à 11 kilomètres et propose un bon refuge". dit Ingela.

- "Oui mais demain, il te faudra rajouter 13 kilomètres". rétorquais-je.

Benoît ne dit rien et lamina n'est pas très enthousiaste à l'idée de repartir sous la pluie pendant 4 heures. Il est vrai qu'elles sont sacrement équipées, elle et sa copine, avec leurs sacs d'engrais en plastique découpés pour laisser passer la tête et les bras.

- "Cela fait 500 pesetas", leur dit la serveuse

- "Mais le patron m'en a demandé 400" répond lamina, l'air interrogateur. Et elle commence à se fâcher. Il est vrai qu'elle a du vocabulaire, sa mère est Espagnole. Il n'en fallait pas plus pour la décider à quitter le village.

Tout le monde se lève, bien décidé à pousser jusqu'à Sarria.

- "Eh attendez-moi, crie soudain Antonio, je viens avec vous". Le temps d'aller chercher ses bagages dans la chambre et de régler sa note, Antonio nous rejoint dehors, sous la pluie battante

- "La puta, grommelle-t-il, elle m'a fait payer la moitié du prix de la chambre".

- "Il est vraiment temps de s'en aller d'ici" annonce Benoît.

TRIACASTELA

A la sortie du village, une pyramide de pierres est coiffée d'une petite statue de pèlerin.

Selon la tradition, les pèlerins se chargeaient dans une carrière du voisinage chacun d'une lourde pierre qu'ils portaient toute la journée suivante jusqu'à cinq lieues de là, aux fours de Castañeda. Là, elles étaient converties en chaux servant à bâtir la basilique de Compostelle.

Le redémarrage est dur et ma douleur au tendon d'achille se réveille brusquement. Il me faut 3 kilomètres pour pouvoir poser correctement le talon sur le sol. 129, 128, 127... Les bornes kilométriques se succèdent en compte à rebours puisqu'elles indiquent la distance à St Jacques. Chacun raconte une histoire drôle pour faire passer le temps. La pluie diminue peu à peu, pour ménager notre peine. Les kilomètres se font sentir et Isabelle demande qu'on ne s'arrête plus car elle ne pourra plus repartir.

C'est vers 19h00 que nous arrivons enfin à Sarria. Pour finir, il faut traverser entièrement la ville et grimper sur une colline qui domine la ville. Heureusement, le refuge est bien équipé et accueillant. Les douches sont froides mais bienvenues. Après avoir grignoté du saucisson du fromage et du pain, je mets un pantalon et mes chaussures trempées.

- "Où vas-tu ?" me demande Antonio.

- "Me dégourdir les jambes en boîte de nuit".

En fait, il faut que je profite de mon passage dans une grande ville pour téléphoner aux miens et pour trouver un distributeur automatique de billets de banque. C'est vraiment super ces machins là. On insère un bout de plastique, on tape un code et il en sort des pesetas.

SARRIA

-l'église San Salvador a conservé une bulle du pape d'Avignon Jean XXII par laquelle le Pontife Français accordait des indulgences à tous ceux qui aidaient les pèlerins par leur hospitalité ou leur aumônes.

-Alphonse IX de Castille y trouva la mort alors qu'il se rendait à Compostelle en pèlerinage.


Samedi 29 Août 1992

Portomarin

Sarria



28 kms-7 heures

 n respire un air plutôt frais, ce matin, il est vrai que nous sommes fin Août. Il me faut encore plusieurs kilomètres avant de pouvoir poser le talon au sol. Le chemin circule de petits villages en fermes isolées et c'est bien agréable. La progression est ralentie par un terrain détrempe. Au détour d'un virage, je stoppe net. Le chemin est barré dans toute la largeur par une grande mare. Des barbelés empêchent une esquivé par le talus. Il faut passer sur le côté en faisant attention à l'emplacement des pieds. Le début est assez facile. À un certain endroit, l'espace entre deux pierres est tel que je me risque à juste poser un pied dans la boue pour me rétablir sur le caillou suivant. Je n'avais pas prévu que le sol était si meuble à cet endroit. Quand je pose le pied, il s'enfonce tout de suite. Je ne vois plus ni chaussure ni chaussette. En retirant le pied, heureusement, ma chaussure est au bout. Mais la semelle s'est largement décollée. C'est ma seule paire de chaussure. Pourvu qu'elle ne me laisse pas tomber maintenant. Pas si près du but.



Une pause à la borne 100 pour estimer mon jour d'arrivée à St Jacques. L'allongement de l'étape d'hier m'a fait gagner une journée. Ce sera donc Mercredi. Je me relève, prends mon sac et une douleur fulgurante me transperce la cheville. Ma tendinite ne s'arrange pas, surtout avec cette humidité. Je retrouve Antonio au moment de midi assis dans une grange en train de manger. Il nous reste 90 kms à parcourir mais déjà, on s'y voit déjà :



-"Gil, connais-tu St Jacques ?".

-"Oui, j'y suis déjà passé en 1979 lors d'un voyage au Portugal. Et toi ?".

-"J'y ai fait mon service militaire. Je connais toutes les ruelles et les bars du centre ville. On ira boire au bar "la cueva". Je le connais bien".

-"Çà fait combien de temps ?".

-"Hmm....Juste 40 ans".

PORTOMARIN Ville noyée et reconstruite

Le village ancien de Portomarin était sur les 2 rives du rio Miño. Il a été volontairement noyé en 1962 par un barrage créant un vaste lac artificiel. Mais les monuments importants ont été sauvés des eaux et reconstruits pierre à pierre sur la colline.

Le refuge de Portomarin n'ouvre qu'à 15 heures. Nous avons donc largement le temps d'aller au restaurant. (une soupe de légumes chaude, des calamars à la romaine avec des frites, le tout arrosé d'un ribeiro rouge et un café)

Le cerbère du refuge exige de voir nos carnets de pèlerin avant de nous laisser entrer. Après le coup de tampon, douche chaude, s'il vous plaît, et lessive. Il ne pleut pas et le vent séchera assez vite nos frusques. La sieste s'impose ensuite car l'étape suivante frise encore les 40 kms. De plus, la visite du village est sans grand intérêt.



20 heures

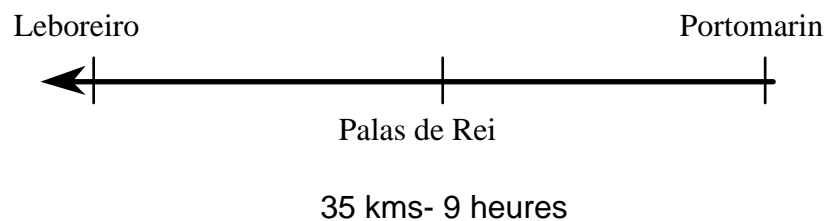
De retour des courses, j'aperçois lamina et Isabelle, claudiquant mais toujours présente.

- "À quatre pattes, je finirai, mais je n'abandonnerai pas maintenant", me dit-elle.

21h30

Il fait nuit. Un groupe de 4 Espagnols, à pied viennent d'arriver de Triacastela. Ils sont usés, morts. Je serais dans cet état si je n'avais pas persévéré hier après midi. Benoît est arrivé lui aussi, tranquille.

Dimanche 30 Août 1992



Kinésithérapeute, voilà ce qui devrait être écrit dans chaque refuge. J'ai bien passé une demi-heure à me préparer les chevilles, ce matin. J'ai fini mon tube de percutalgine. Quant à ma semelle gauche, elle à l'air de tenir le coup.

Le ciel ne me dit rien qui vaille. Effectivement, 5 minutes après avoir démarré, la pluie se met à tomber. Il faut s'arrêter et enfiler la cape.

Antonio :

- "Tu n'as pas vu la flèche jaune qui disait de tourner à gauche ?".

- "Si, mais il est possible de tourner plus tard".

- "Tu es sûr ?".

- "Oui"

Effectivement, comme je l'avais lu sur le plan hier soir, un chemin vire à gauche 20 mn plus tard. Mais les flèches sont presque effacées.

- "Viens, faisons demi-tour, me dit-il".

- "Mais non, on peut continuer, tu vas voir".

Il me suit sans rien dire mais n'en pense pas moins. Il a l'air dubitatif quand il me voit enjamber un barbelé et se fâche vraiment quand je traverse le jardin d'une propriété privée.

- "Tu es fou. Je t'avais bien dit que ce n'est pas par là. Moi, je fais demi tour".

- "Mais non. On rattrape le chemin juste derrière la butte", répondis-je. Alors que je n'en sais plus rien du tout. Mais normalement ce devrait être ça. A une patte d'oie, je bifurque à gauche.

- "Tu es sûr que c'est à gauche ? me demande Antonio, 20 mètres derrière, prêt à faire demi tour.

- "Mais oui. Tiens, regarde, une flèche jaune".

Il était temps que j'en trouve une car je commençais vraiment à douter.

La pluie ne cesse pas, au contraire, elle redouble d'intensité.

Un abri en parpaings nous offre une pause bien méritée. C'est venté mais sec. Une bascule à animaux confirme ce que je savais déjà ; j'ai maigri de 3 kilos.

10 minutes plus tard, les 3 filles nous rejoignent et nous passons un quart d'heure à passer en revue les différentes options : s'arrêter à Palas de Rey mais le refuge est parait-il médiocre ou pousser jusqu'à Leboreiro où, parait-il le refuge est neuf. Des 2 hypothèses, je choisis la 2e car je gagne encore une journée et c'est Etienne qui a parlé du refuge de Leboreiro. Il doit donc exister.

Nous reprenons la route pour stopper une heure plus tard dans un bar, au bord de la route. Heureusement que le sol est en carrelage car nous l'arrosions copieusement. Une boisson chaude est de rigueur. Tout à coup, un homme entre. C'est Mr Jato, le tenancier du refuge de Vilafranca de Bierzo. Il nous reconnaît et vient discuter avec nous :

- "Quel malheur de marcher avec ce temps. Dans quel état vous êtes. Montez dans ma voiture, je vous emmène à Palas de Rey".

Nous le remercions, mais, unanimement, nous déclinons l'offre. Si nous allons à St Jacques, c'est à pied.

Cherchant quand même à nous être utile, il demande à Isabelle :

- "Comment va ton genou ?"

- "J'ai toujours mal."

- "Laisse moi faire".

Il se place derrière elle et commence à passer ses mains, à distance, autour de son corps, de son genou. Il termine en reliant le mollet d'Isabelle au sol par ses doigts.

- "Pour mettre les ondes négatives à la terre": dit il.

Il y a plus d'une personne dans l'assistance qui sourit. Mais si cela ne lui fait pas de bien, au moins cela ne lui fera pas de mal.

Il se lave les mains au bar, par dessus le comptoir, et nous propose des cachous. Il termine par le patron qui décline l'offre en marquant un retrait. Et quand il en propose ensuite au fils du patron, ce dernier s'empresse de dire :

- "Non, non. Il n'aime pas ça !" en guise de fin de recevoir.

La pluie n'a pas cessé. Elle semble d'ailleurs affecter le moral de certains d'entre nous.

- "Je veux arriver le plus vite possible à Palas de Rey et je prends une chambre à l'hôtel"; dit Antonio qui part devant sans attendre.

Ingela est elle aussi devant. lamina et Isabelle, dans leurs sacs de plastique translucide, traînent un peu. Je me retrouve en compagnie de Benoît.

Au bout de quelque temps, je comprends pourquoi il arrive le soir toujours après les autres.

A un croisement, il me demande :

- "Par où vas-tu ? me demande-t-il."

- "Je suis le balisage jaune, donc à gauche"

- "Ah ? Moi je serais allé tout droit"

- "Pourquoi ?"

- "C'est plus joli"

15h15

Nous arrivons à Palas de Rey et préférons aller dans un bar pour décider de la suite des événements. Il ne faut pas longtemps pour décider la poursuite jusqu'à Leboreiro.

Le chemin serait plus court et plus pittoresque mais très certainement impraticable ; nous longerons la route. La pluie redouble de vigueur, ma cape s'est déchirée au croisement d'un camion et mon pull qui était resté à l'abri commence lui aussi à mouiller. Il n'est pas question de s'arrêter, sinon c'est le coup de froid assuré. Quel déluge !

Qu'est ce que je fous là ??? Je ne sais pas si les quelques coups de Klaxons à notre égard sont pour nous signaler notre folie ou pour nous féliciter et nous encourager. Les 9 kms sont accomplis en une heure et demie. Jamais Benoît n'a marché si vite depuis son départ.

Le refuge est à l'écart, à la sortie du village. Il y a une heureuse, quand nous y arrivons.

- "Ouais, super. Vous êtes là, nous accueille Ingela. Je ne me voyais pas passer la nuit seule ici".

Après avoir mis les habits à sécher, et enfilé des vêtements secs (super, les sacs poubelle pour emballer les vêtements), nous additionnons le contenu de nos sacs à provisions. Un sachet de soupe, trois de thé, des nouilles, des gâteaux secs.

- "Je vais vous faire de la soupe aux nouilles, nous dit Benoît, j'ai l'habitude".

Vu son jeune âge, j'ai quelques doutes sur ses compétences culinaires, mais, sait-on jamais. 20 minutes plus tard, je m'aperçois que mes doutes étaient fondés. Mais qu'est ce que ça fait du bien de manger chaud.

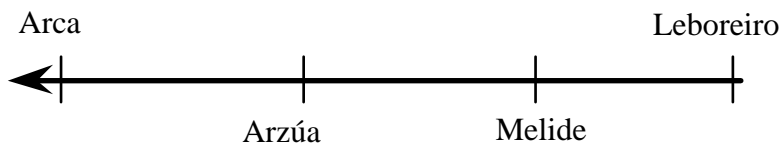
Le dortoir, même s'il ne comporte ni lit ni matelas, est accueillant et c'est sans tarder que nous nous blottissons dans nos duvets.

Le Pico Sacro

L'Alto de Rosario d'où le pèlerin apercevait enfin le cône parfait du Pico Sacro, mont sacré voisin de Compostelle, méritait de ce fait qu'on y dise un rosaire. Ce mont a aussi sa légende Jacobite. Lorsque les disciples de St Jacques, ramenant son corps de Terre Sainte, eurent débarqué à PADRON, ils auraient demandé une sépulture à la cruelle reine Lupa. Elle leur répondit : "Allez dans cette montagne, vous y trouverez un troupeau de boeufs. Prenez-en deux pour les atteler, et allez où vous voudrez".

Elle savait qu'elle les envoyait, en réalité, au devant de taureaux sauvages, mais, ô miracle ! ces bêtes fauves se laissèrent effectivement approcher, et atteler par les chrétiens. Furieuse, Lupa voulu alors lancer des soldats à leur poursuite, mais la crue subite d'un torrent les protégea. Alors, la sauvage reine se convertit.

Lundi 31 Août 1992



40 kms-10h

D aller encore aujourd'hui, mais c'est l'avant dernière fois. J'ai de plus en plus de mal à poser le pied par terre et ce n'est pourtant pas pendant l'étape d'aujourd'hui que je pourrai me reposer. Mes chaussures sont humides et glacées. La fatigue accumulée ces dernières étapes se fait ressentir et je sens bien que je ne pourrai pas tenir ce rythme bien longtemps. Mais la fin approche et aujourd'hui encore je ferai mes 40 kms. La dernière borne vue hier me plaçait à 59 kms de St Jacques. Si tout se passe bien, je serai à St Jacques vers 10 heures. demain matin.

Le ciel est encore triste, les nuages sont au bord des pleurs. La température est en nette baisse et je supporterais bien un pantalon.



Au village de Melide, Ingela et Benoît s'arrêtent boire un café et faire quelques courses. Il me reste une pomme et une boîte de pâté pour ce midi, ce sera suffisant. Je préfère donc continuer ma route. Le chemin est bien balisé, gravillonné même. Le soleil daigne même se montrer. Vers 9h30, je m'assois sur un petit muret pour grignoter. Une odeur de menthe me caresse les narines et j'en prends quelques feuilles à mâcher. Le chemin s'est maintenant transformé en larges allées bordées d'eucalyptus perdant leur pelisse en longues lanières. Je respire à pleins poumons cette odeur caractéristique, comme s'il

s'agissait de fumigations. Une autre odeur me ramène 30 ans en arrière : celle de la lessive au feu de bois. Nous sommes lundi et je rencontre, dans quelques hameaux, des femmes vêtues de sombre, un fichu dans les cheveux et armées d'un bâton pour touiller la lessive qui mijote dans un énorme chaudron.

C'est plutôt l'odeur des égouts qui m'accueille à Arzua. Je rentre dans le premier café et commande un verre de cidre à la pression.

Le soleil se montre franchement, maintenant. Je finis mes dernières provisions, assis sur un banc public. Ingela m'y rejoint, seule. Benoît dormira à Arzua ce soir.

Après un café "cortado", nous reprenons la route. Je prends volontairement de l'avance car je sais qu'elle préfère marcher seule. Je marche d'un bon train, c'est ma dernière après-midi sur le Camino. J'ai parcouru les 20 kms de ce matin en 4 heures et je compte bien faire de même maintenant. Dans ma tête se bousculent les images de St Jacques : sa cathédrale et sa place dallée, ses ruelles tortueuses, ses restaurants et ses bars, Antonio et moi attablés devant un "Iacon con grelos" (lard aux épinards) et une bouteille de ribeiro, j'en salive déjà. -"Gilles, Gilles".

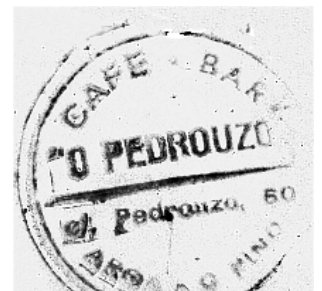
Une petite voix, à peine audible, écourte mes rêves. Je me retourne et il me semble apercevoir Ingela à 200 m, sur le bord de la route battant désespérément les bras. J'accours -"Tu n'as pas vu la flèche à droite ? me dit-elle."

-"Oh non. J'étais perdu dans mes pensées. Merci Ingela."

Heureusement qu'elle m'a averti, sinon je me serais sacrément rallongé la route.

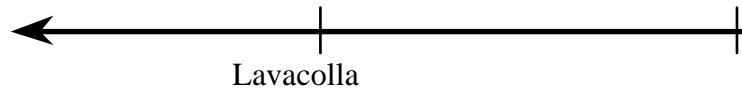
Nous arrivons sans encombres à Arca, mais très fatigués. Le refuge n'est pas des plus accueillants. Le sol de béton est jonché de débris, de cartons servant de matelas, de poubelles éventrées dans lesquelles 3 ou 4 souris se ravitaillent. Mais nous sommes tellement fatigués que nous n'avons pas la force de chercher un autre endroit pour dormir. Et puis je rassure Ingela en lui disant que les souris ne sont pas si méchantes que cela. Après ma toilette, je rassemble mes affaires pour aller au restaurant.

-"Attends moi, je vais avec toi." me dit-elle. La seule compagnie des souris ne semble pas lui plaire plus que çà.



St Jacques de Compostelle

Arca



18 kms-3h30

XACOBEO était écrit un peu partout, ces derniers jours, à cause de la préparation de l'inauguration, l'année prochaine, du chemin Européen.

Nous sommes en route. Il fait nuit et très humide. Un halo entoure chaque lampadaire. Nous suivrons la route car le chemin est trop risqué la nuit et se fouler une cheville à 18 km du but, ce serait trop c....

Ingela me laisse prendre de l'avance. Nous sortons du village et nous nous retrouvons dans le noir complet. Les bandes blanches sur le côté de la route constituent le seul balisage. C'est la dernière fois avant longtemps que je marche ainsi équipé, à cette heure là, le long d'une route. Ces derniers kms sont effectués à allure soutenue, je suis pressé d'en finir.

LAVACOLLA : L'heure de la toilette

Lavacolla était nommé dans le codex calixtinus, "la petite toilette".

Aymery Picaud et ses compagnons s'y dépouillèrent de leurs vêtements pour se nettoyer et pouvoir faire une entrée digne et propre dans la cité sainte.



Je suis étonné du peu de pèlerins rencontré ces jours-ci. C'est la fin des beaux jours mais quand même. Le seul arrêt auquel je consens, c'est dans un bar de la périphérie de St Jacques.

Au sommet du Monte del Gozo, je m'arrête et aperçois enfin St Jacques de Compostelle. Je n'y reste pas longtemps car un engin de travaux public me rase les moustaches. Un immense complexe culturel et hôtelier est en construction. Il s'inscrit dans un projet culturel Européen de réhabilitation du chemin de St Jacques. S'inscrit aussi dans ce projet la construction d'un grand nombre de refuges, d'une cinquantaine de places chacun. Il y a fort à parier que dans les années à venir, le circuit devienne essentiellement touristique avec tout ce que cela comporte : hébergement payant, réservation obligatoire.....



Les abords de la ville ne sont vraiment pas jolis et ne m'incitent qu'à accélérer encore l'allure.

J'arrive dans la vieille ville en suivant le parcours des pèlerins.

J'ai appris ce circuit par cœur hier soir dans le guide espagnol d'Ingela. Je suis maintenant derrière la cathédrale. Je me rappelle comment la contourner. J'arrive plaza de Obradoiro puis grimpe 4 à 4 les marches de l'entrée et j'arrive sous le porche. Enfin, le voilà, celui qui m'a tant occupé l'esprit, celui que j'ai parfois maudit tant j'avais mal, celui aussi que j'ai remercié de m'en avoir fait connaître davantage sur moi-même et sur les autres.

St Jacques de Compostelle. Moi aussi, j'aurai mis mes doigts dans l'empreinte sur le pilier. C'est fini. Je l'ai fait le chemin de St Jacques.

Je me dirige maintenant vers le bureau de délivrance des Compostellae (certificat de pèlerinage) et j'y retrouve Ingela.

On doit d'abord remplir les livres. Je suis le 8^e dans l'ordre d'arrivée d'aujourd'hui. Dans la rubrique motivations, j'inscris aventure et religieuse. Cela m'étonne moi-même mais je crois avoir progressé dans cette voie. En tous cas, je suis moins anticlérical qu'avant, c'est sûr. Comment rester insensible à la bonté des curés que j'ai rencontrés et de celui qui me tend la main en ce moment ?.

Sympathique celui-là.

Après quelques questions, il me demande :

- "Quel est ton prénom ?"

- "Gilles"

Après en avoir cherché la transcription en latin dans un gros bouquin, et rempli mon certificat, il me dit :

- "Si tu veux, tu peux venir à l'office dans la cathédrale, à midi".

Il y a un an, j'aurais certainement refusé, mais aujourd'hui, cela me paraît l'aboutissement normal du pèlerinage. Pourtant, le restaurant Palas de los Reyes (3 étoiles) offre 3 fois par jour le repas aux 10 premiers pèlerins.

Eh bien cela attendra bien ce soir.

Je passe l'après midi dans les ruelles et me dirige ensuite sur la place où arrivent les pèlerins

Au soir, arrivent Isabelle et lamina, exténuées mais là. La satisfaction se lit dans leurs yeux quand elles m'embrassent. Elles ne veulent même pas que je porte un sac jusqu'au refuge. Je comprends leur fierté.

Mercredi 2 Septembre

Santiago de Compostela

Dix heures.

Je reconnais Antonio qui descend les marches et qui lève son bâton en me voyant. Je suis à la porte du bureau des certificats depuis une heure à attendre mi amigo.

- "Viens me montrer le refuge et après la douche, ce sera la grande vie". Nous avons passé beaucoup de temps dans les bars et au restaurant ce midi là. Le restaurant "La Cueva" n'existait bien sûr plus (à l'indignation complète d'Antonio) mais nous avons quand même mangé du "lacon con grelos".

J'avais désiré, attendu ce moment depuis longtemps mais je ne savais pourquoi, je ne resterai pas une journée de plus dans cette ville, pourtant tellement agréable. Les petites ruelles, les clochers, le marché, les fruits de mer, la terrasse des bars, Antonio et les ami(e)s rencontrés sur le chemin, l'arrivée prochaine d'Etienne et Nelly, jouir de la satisfaction de l'exploit réussi, tout cela m'invitait à rester au moins une journée de plus. Mais je voyais aussi les étudiants, bouquins sous le bras, à la porte des écoles (le boulot pour moi dans moins d'une semaine), le temps se rafraîchissant encore (je venais de remettre des pantalons), les nouveaux pèlerins arrivés, et surtout, l'impossibilité de partager l'ivresse du moment avec les miens. Et cela était plus fort et m'incitait à partir au plus tôt.

Après de chaudes embrassades avec Antonio, les adieux à transmettre à Ingela, Isabelle, lamina, Benoît, et les autres, je me suis dirigé vers la gare.

Je ne sais comment les autres ont été prévenus mais dans le hall d'attente, tous étaient là à m'attendre, réunis pour mon départ.

Cela embrase le cœur et rend tout mot d'explication superflu.

C'était dur mais quels souvenirs !!!.

Gilles LECOQ
An de grâce MCMIIIC



Témoignage d'un pèlerin

Une fois en route vers ST JACQUES DE COMPOSTELLE, il faut savoir que les guides sont faits pour y puiser des renseignements utiles, et non pour être suivis.

Armé à priori de louables intentions, rempli d'aspirations élevées ou de moyennes horaires, formulant une pléiade de dessins pour mieux programmer le devenir de sa randonnée, le candidat au voyage devra dès le départ abandonner quantité d'idées préconçues, les vicissitudes du chemin se chargeant de modifier la part et la priorité d'elles, et même d'en laisser en route.

Combien d'objets, allant de l'appareil de photo au livre de chevet, ont fini le voyage grâce aux services postaux.

A posteriori, on peut édicter ses propres découvertes, sans pour cela obliger personne à les partager. Je vous les livre en vrac :

- pour bien parler du chemin de St Jacques, il faut d'abord le parcourir entier et en continu, et ne coucher à l'hôtel que très exceptionnellement.
- au terme de l'étape, le pèlerin n'aspire qu'à trouver un sol propre pour son couchage. Un robinet à proximité, c'est le luxe.
- la voûte céleste constellée à souhait, et les porches des églises sont les plus beaux plafonds de chambre à coucher.
- il faut manger peu et souvent ; beaucoup, bon, et bien arrosé de temps en temps...
- en été, de l'eau, toujours de l'eau, encore plus pour boire que pour se laver.
- le poids, voilà l'ennemi, mais quelle liberté il peut procurer ! Une tente, par exemple...
- les ampoules aux pieds, c'est comme le temps : ça va, ça vient, sans savoir pourquoi.
- que le jour qui se lève te surprenne en marche, et que le chant du coq soit une information périmée.
- marqué par une longue marche, tu ne seras jamais pris pour un vagabond dans un hameau.
- en agglomération, visite et achète, et va plus loin finir l'étape.
- il y aura des cathédrales fermées, et des chaumières ouvertes, on ne perd pas toujours au change.
- tu trouveras des endroits de rêve, et des lieux à fuir comme la peste.
- parle souvent avec ta conscience, ou prie selon tes croyances, ainsi la fatigue tarde à venir.
- va à la rencontre des hommes, c'est très enrichissant.
- salue de ma part les lieux privilégiés, et vénère les moments rares et les choses sacrées.
- même en groupe, ou avec un guide, le pèlerinage est une affaire exceptionnelle....

(de Michel CASAMITJANA)

Le certificat du pèlerin



*CAPITULUM hujus Almae Apostolicae et Metropolitanae
Ecclesiae Compostellanae sigilli Altaris Beati Jacobi Apostoli
custos, ut omnibus Fidelibus et Peregrinis ex toto terrarum
Orbe, devotionis affectu vel voti causa, ad limina Apostoli
Nostri Hispaniarum Patroni ac Tutelariorum **SANCTI JACOBI**
convenientibus, authenticas visitationis litteras expediat, omni-
bus et singulis praesentes inspecturis, notum facio: *D. m. n.*
Agustinus Lecog
hoc sacratissimum Templum pietatis causa devote visitasse.
In quorum fidem praesentes litteras, sigilo ejusdem Sanctae
Ecclesiae munitas ei confero.*

*Datum Compostellae die 1 mensis Septembris.
anno Dni 1992*



Secretarius Capitularis

Le certificat du pèlerin - Traduction

L' autorité ecclésiastique de Compostelle continue à délivrer aux marcheurs qui le sollicitent un certificat, rédigé en latin, attestant que :

“En qualité de doyen de la très haute église apostolique et métropolitaine de Compostelle et gardien du sceau de l'autel du bienheureux saint Jacques, apôtre, comme il est délivré des lettres authentiques de visite à tous les fidèles et pèlerins de toute la terre, venus au seuil de notre apôtre, patron et protecteur des Espagne, saint Jacques, par dévotion ou à la suite d'un vœu, je fais savoir à toutes et à chacune des personnes qui verront ces présentes que Maître Gilles Lecoq a visité ce très saint Temple pour raison de piété. C'est pourquoi je lui confère ces présentes lettres, souscrites de mon nom et munies du sceau de notre sainte église.

Donné à Compostelle, le 1 du mois de septembre de l'année du Seigneur 1992.“

(Traduction du document précédent)



